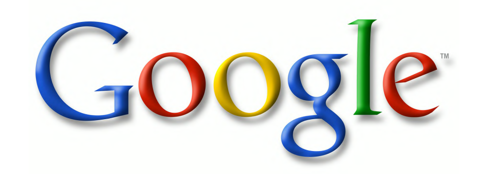
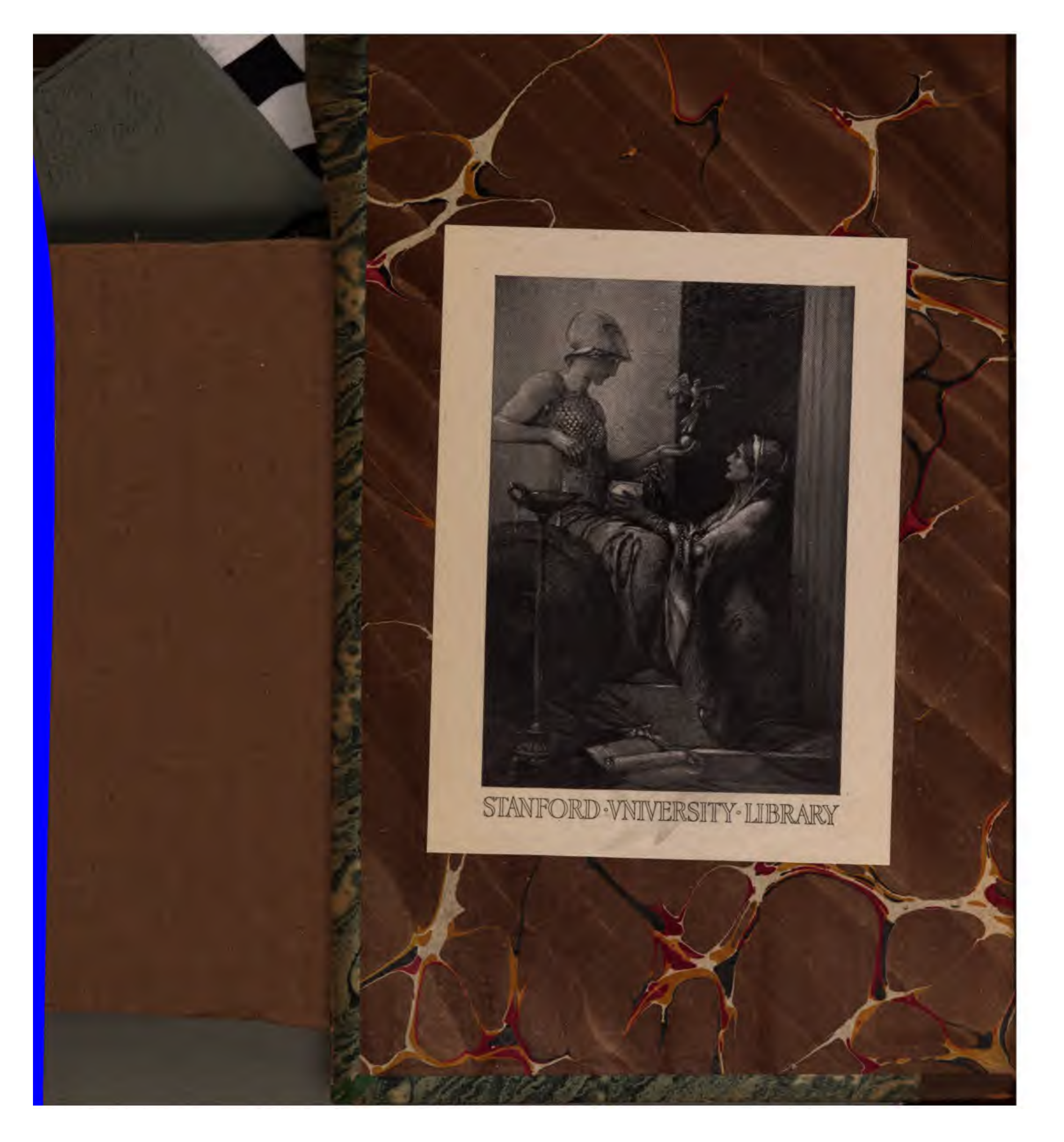
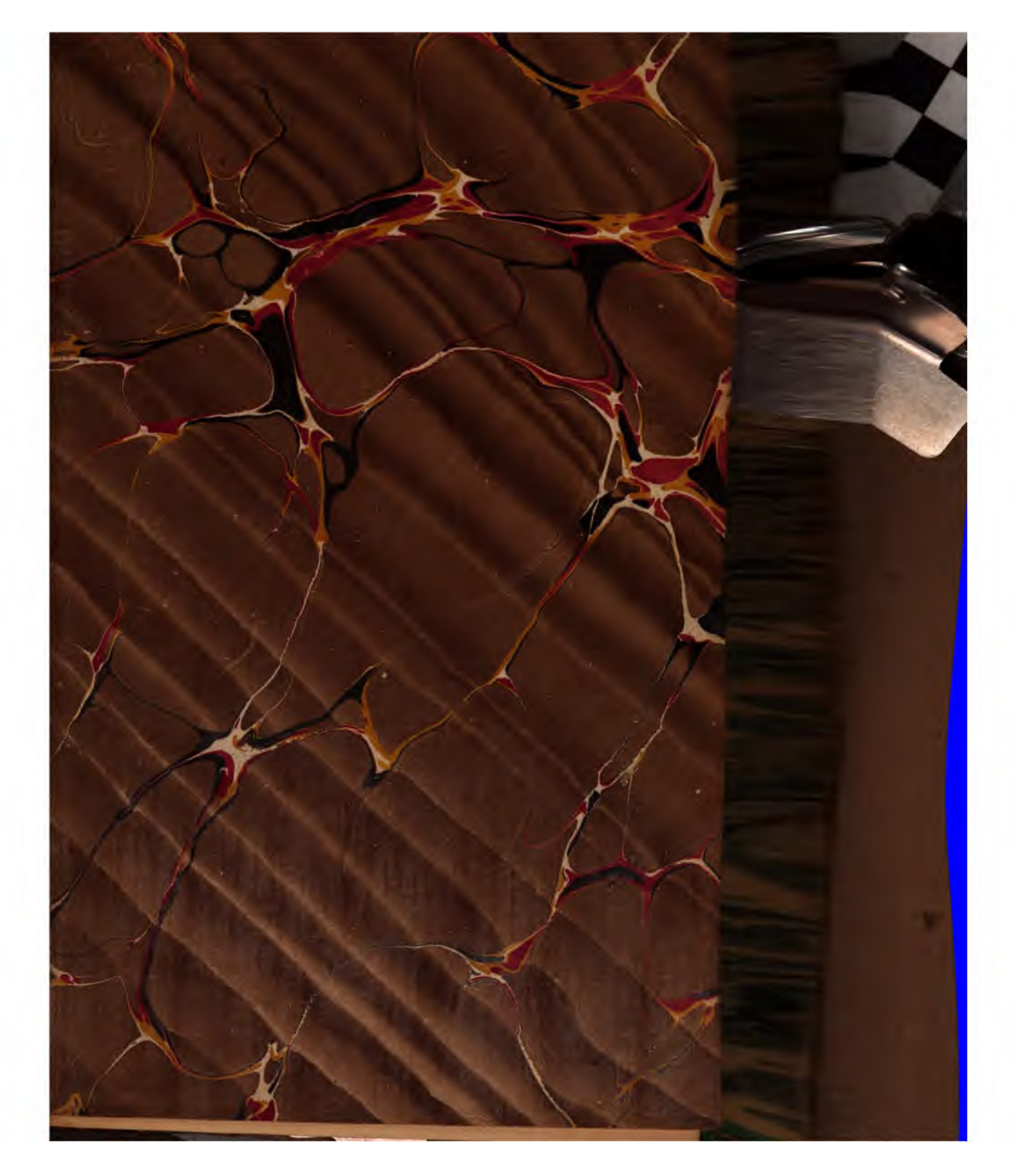




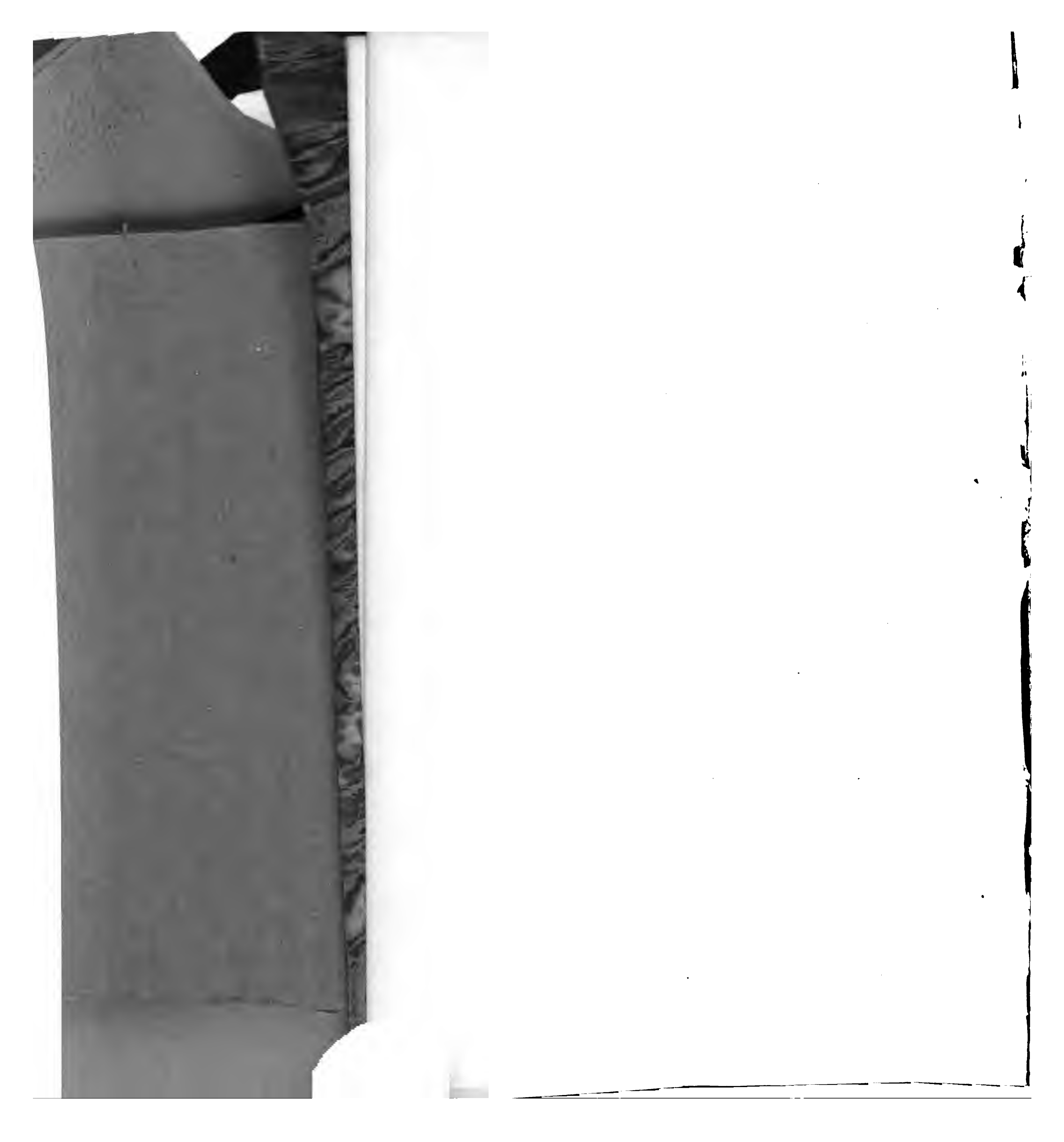

Picavet


STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY













LES MÉMOIRES

DU DIABLE.

V.



ŒUVRES DE FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Les Deux Cadavres.	2 vol. in-8°
Le Vicomte de Beziers.	2 » »
Le Magnétiseur.	2 » »
Le Comte de Toulouse.	2 » »
Le Conseiller d'État.	2 » »
Les Quatre Époques.	2 » »
Sathaniel	2 » »
Les Mémoires du Diable.	8 » »
Le Port de Créteil.	2 » »
Un Été a Meudon.	2 » »
Les Deux Séjours.	2 » »

Roméo et Juliette, tragédie en cinq actes et en vers, jouée à l'Odéon et au Théâtre-Français.

Christine a Fontainebleau, drame en cinq actes et en vers, joué à l'Odéon.

La Famille de Lusigni, comédie en trois actes et en prose, jouée au Théâtre-Français.

Clotilde, drame en cinq actes et en prose, joué au Théâtre-Français.

Une Aventure sous Charles IX, comédie en trois actes et en prose, jouée au Théâtre-Français.

Les Deux Reines, opéra-comique en un acte, joué au théâtre de l'Opéra-Comique.

Amours Françaises, poésies. Un vol. in-12.

Imprimerie d'Éverat et Ce, rue du Cadran, 16.

LES MÉMOIRES

DU DIABLE

PAR

Frédéric Soulié.

V.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS,

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

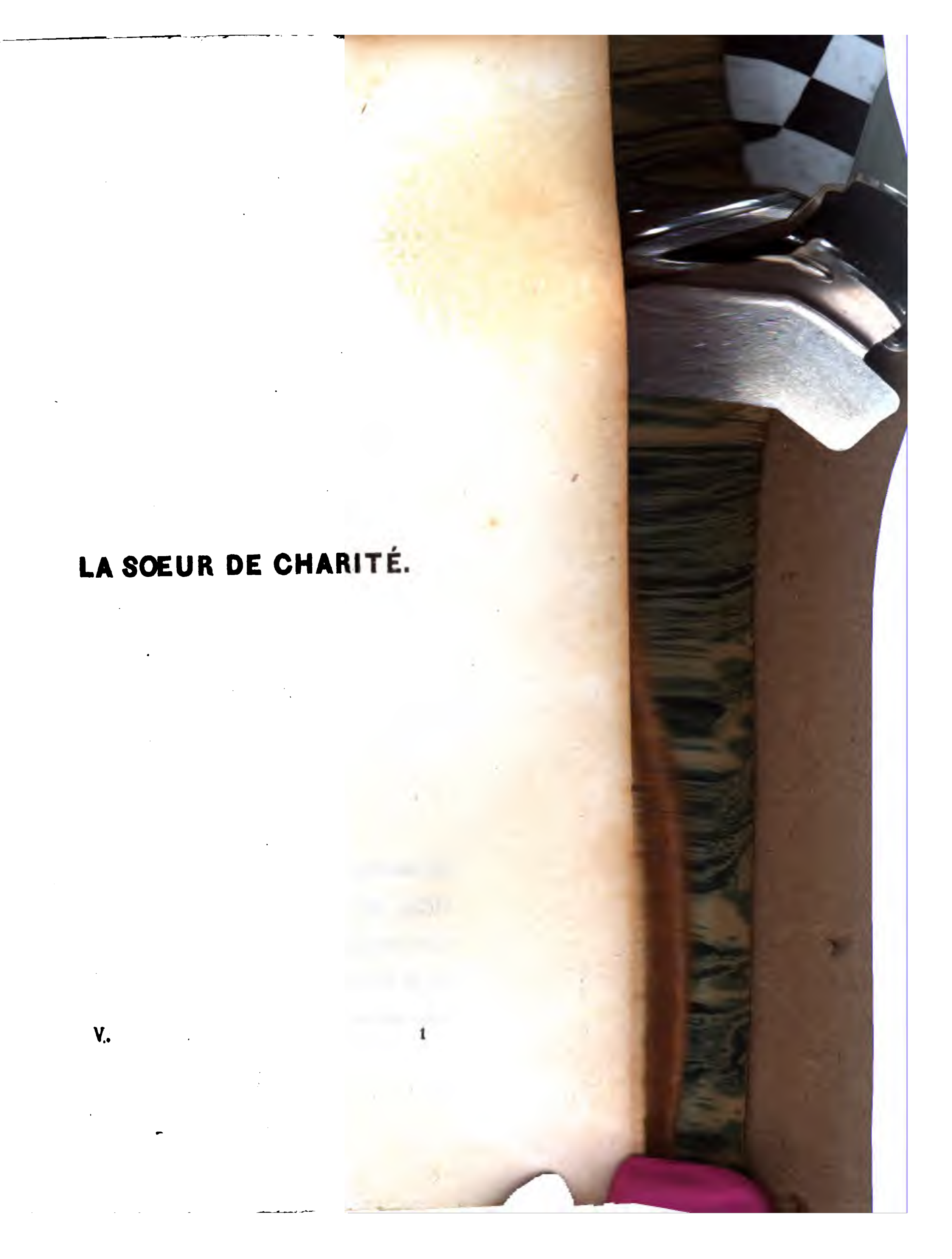
DE LA BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS MODERNES,

7, RUE VIVIENNE.

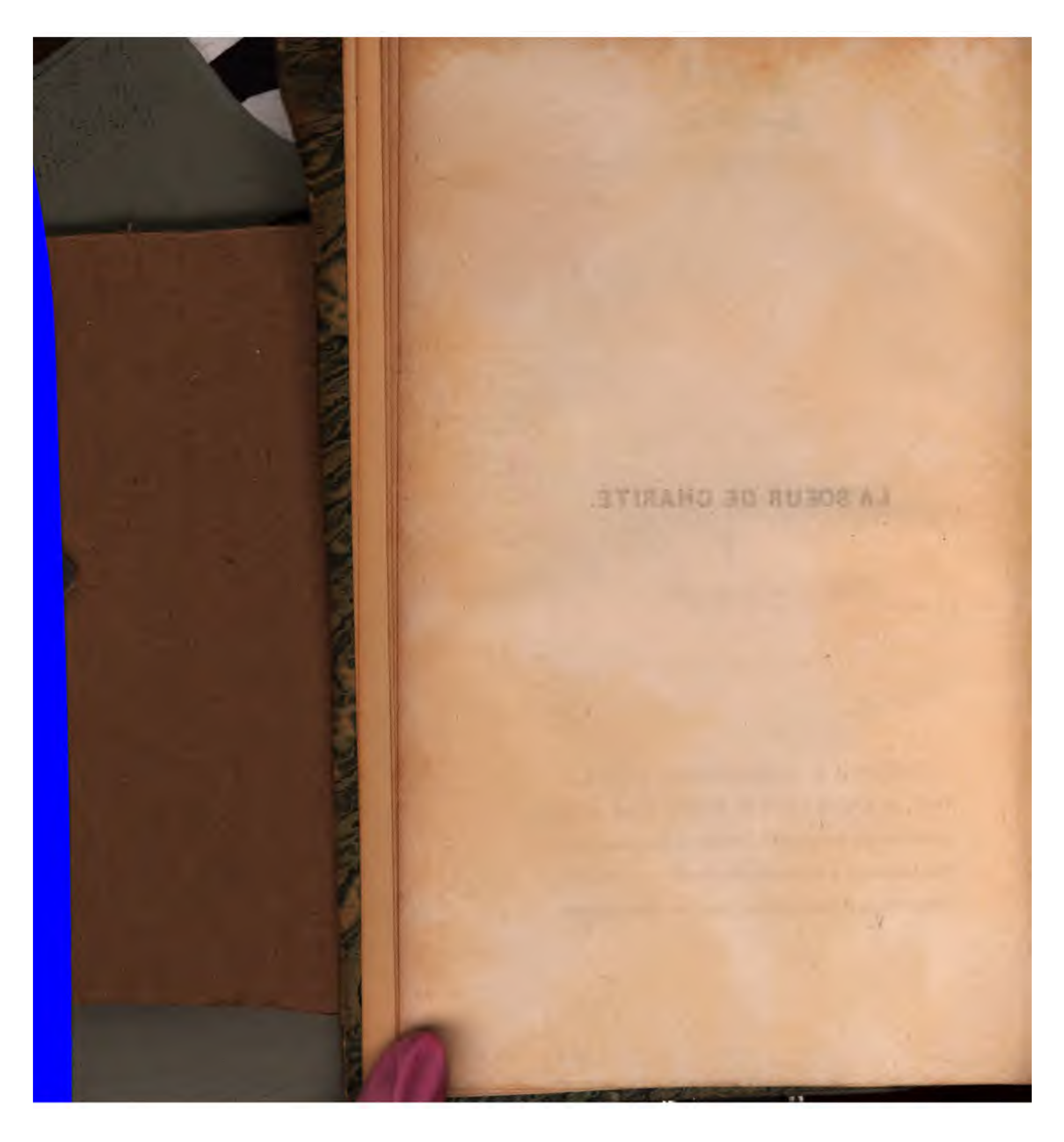
1838.

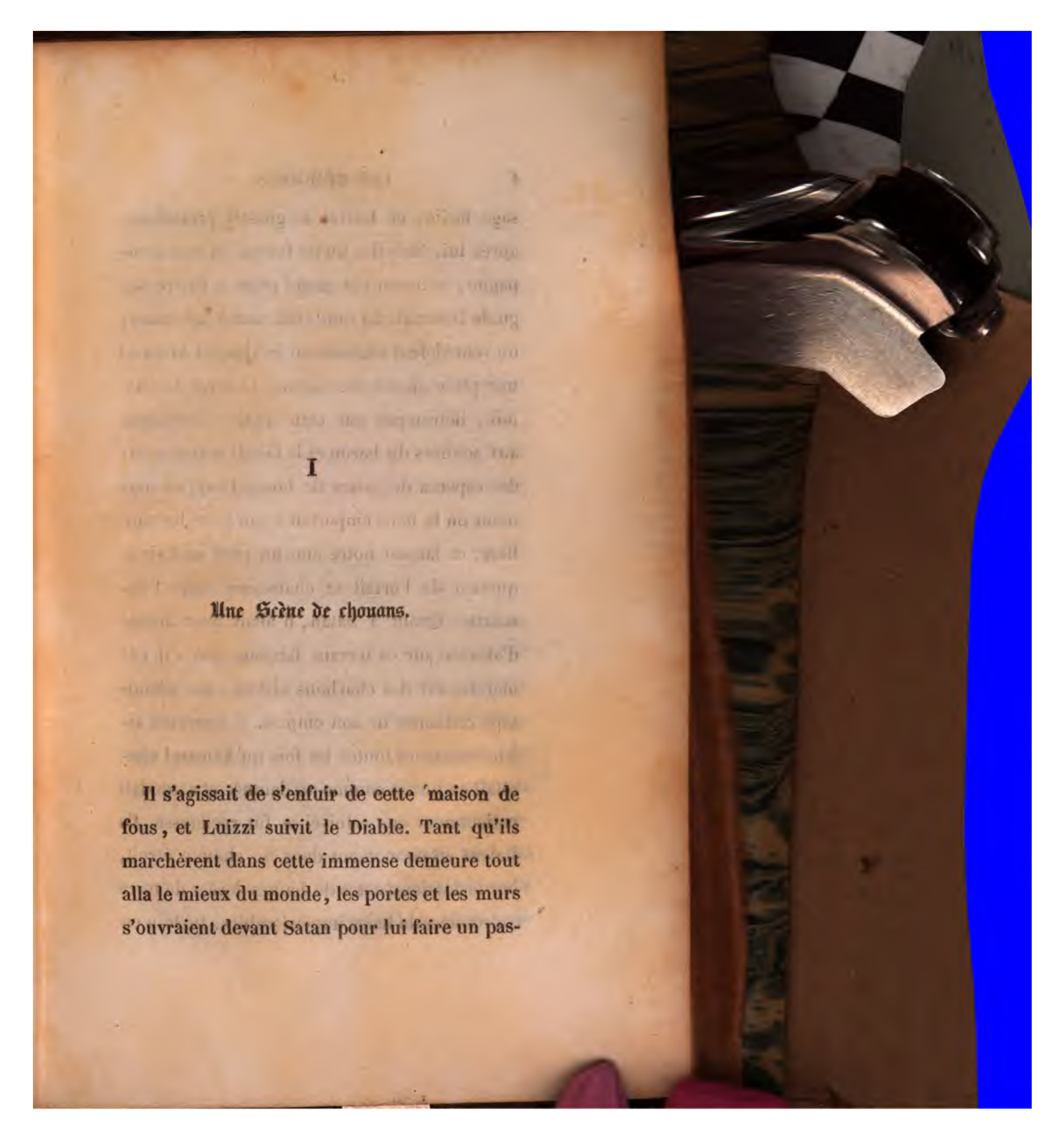






LA SOEUR DE CHARITÉ.

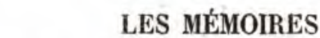




I

Une Scène de chouans.

Il s'agissait de s'enfuir de cette maison de fous, et Luizzi suivit le Diable. Tant qu'ils marchèrent dans cette immense demeure tout alla le mieux du monde, les portes et les murs s'ouvraient devant Satan pour lui faire un pas-

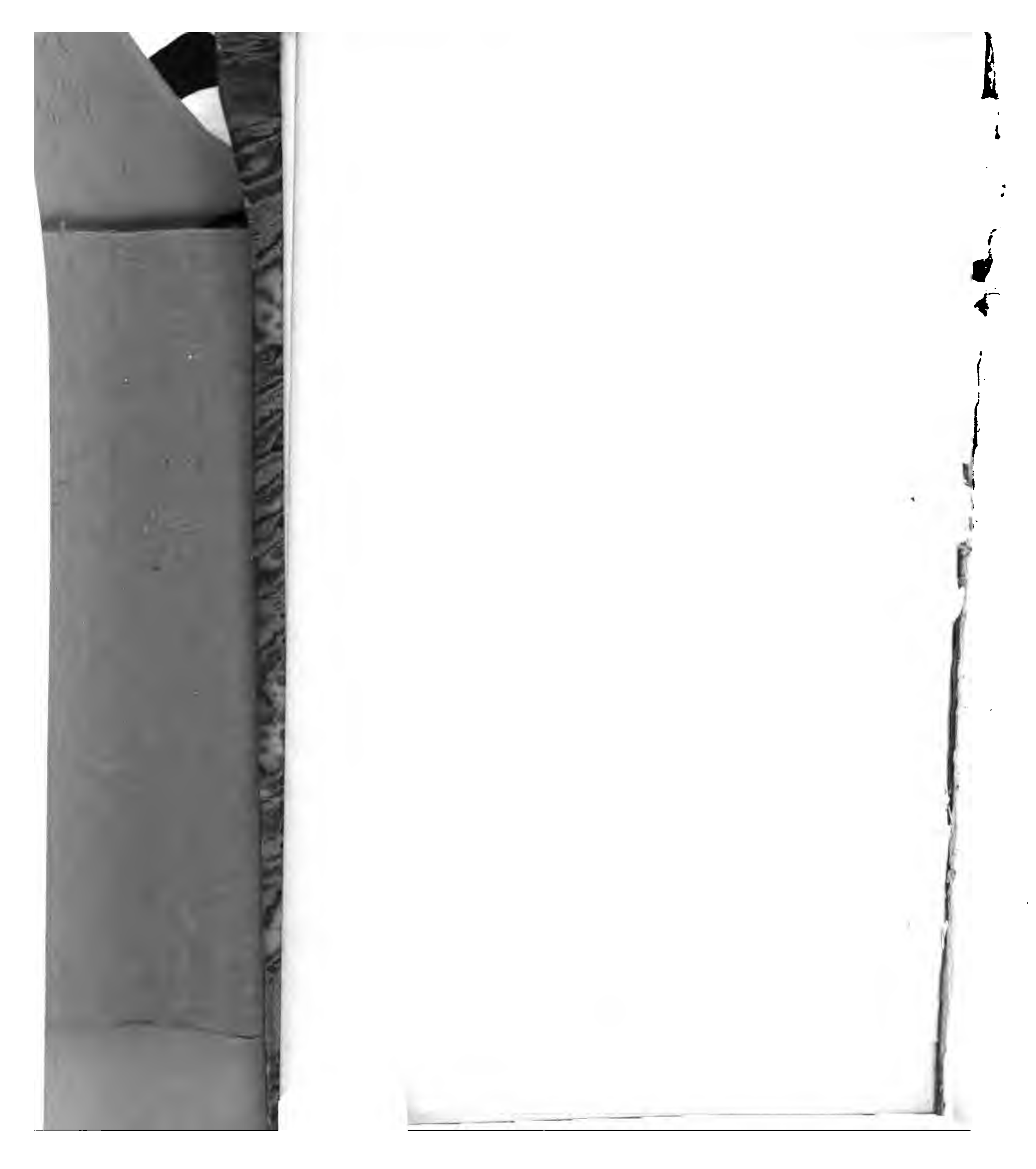


sage facile, et Luizzi se glissait prestement après lui. Mais dès qu'ils furent en rase campagne, le baron eut grand'peine à suivre son guide infernal. La nuit était tout à fait noire; un vent violent chassait sur le visage d'Armand une pluie glacée et continue. La terre du chemin, détrempée par cette pluie, s'attachait aux souliers du baron et le faisait marcher sur des espèces de patins de boue, jusqu'au moment où la boue emportait à son tour les souliers, et laissait notre ami un pied en l'air et quêtant de l'orteil sa chaussure dans l'obscurité. Quant à Satan, il allait avec autant d'aisance sur ce terrain fangeux que s'il eût marché sur des charbons ardens, macadamisage ordinaire de son empire. Il s'arrêtait silencieusement toutes les fois qu'Armand s'arrêtait en jurant comme un damné, et attendait patiemment que celui-ci se fût rechaussé. Ils étaient en ce moment dans un chemin étroit, bordé des deux côtés de hautes levées de terre couronnées de haies impénétrables. De loin en

loin de grands chênes ou des ormes centenaires s'élevaient du milieu de ces haies, et étendaient leurs bras immenses sur ce chemin étroit qu'ils couvraient dans toute sa largeur, en allant s'appuyer sur les haies opposées.

Comme une troupe de cavaliers aériens lancée au galop, le vent passait tout d'un trait à travers ces arbres et ces haies, criant, hurlant et emportant avec lui des nuées de feuilles qui semblaient dans la nuit un vol d'oiseaux fuyant à tire d'aile. Puis tout à coup, comme si ces escadrons invisibles en eussent rencontré de plus puissans, ils s'arrêtaient et paraissaient se briser : on les entendait reculer et revenir par raffales inégales et plaintives; les feuilles dispersées repassaient en tourbillonnant, et s'abattaient çà et là sur la terre humide, pareilles à une bande de passereaux qu'ont dispersée et décimée les plombs éparpillés d'un coup de fusil. Alors tous les grands bruits se taisaient un moment pour laisser entendre le murmure de la pluie tom-









LES MÉMOIRES

DU DIABLE.

V.



Cherche un nom et une profession, et arrange-toi pour te tirer de ce mauvais pas.

— Tu comptes donc m'y laisser?

— Que t'ai-je promis? de te rendre la liberté; tu es libre : ta fortune? tu retrouveras à Paris tes deux cent mille livres de rente. Ton banquier, au contraire de beaucoup d'autres, a profité de la révolution de juillet pour rétablir ses affaires, et Rigot a été débouté de ses prétentions sur tes propriétés.

— Tu m'as promis de me rendre aussi ma bonne réputation.

— Tu as été acquitté en Cour d'assises; tout le monde a témoigné en ta faveur en déclarant que tu étais en démence depuis longtemps; et, comme le notaire était guéri et se portait bien, on n'y a pas regardé de trop près.

— De façon que je rentre dans la société comme une espèce de forçat libéré.

— Tu te trompes, mon maître; le crime

que tu as commis est un de ceux que la société pardonne aisément.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il n'avait pas de motif apparent. Si tu avais essayé de tuer un homme pour lui prendre son argent, sa femme ou son nom, tu serais un misérable; si tu avais tenté de le tuer par vengeance ou par haine, tu serais un horrible scélérat; mais tu as voulu le tuer pour le tuer, tu es un monomane, un homme frappé de vertige, pour qui la science a une foule d'argumens irrésistibles qui te rendent très intéressant. C'est une invention moderne que je dois au jeune barreau, et que j'espère voir fructifier à mon profit. D'ailleurs, au milieu de la grande tourmente qui vient d'agiter la France, ton affaire a passé complètement inaperçue. La plupart des gens qui te connaissent l'ignorent tout-à-fait, et en changeant de monde tu seras un homme tout neuf pour celui où tu entreras.

— Mais à quelle distance suis-je de Paris?



— A quatre-vingts lieues.

— Quel est ce pays?

— C'est la commune de Vitré.

— Comment pourrais-je arriver jusqu'à la capitale sans argent?

— Ce n'est pas mon affaire.

— Mais il doit y avoir un moyen de s'en procurer ?

— Il y en a trois; en emprunter, en voler ou en gagner : tu choisiras. Quant à moi, j'ai tenu ma promesse, adieu.

Et comme ils arrivaient à l'endroit où le chemin se partageait en plusieurs sentiers, le Diable disparut, et Luizzi se trouva à quelques pas d'un petit groupe de personnes prêt à passer devant lui.

— Qui va là? s'écria une voix forte.

— Hélas! dit Luizzi, je suis un pauvre voyageur qui ai été arrêté par une troupe de brigands; ils m'ont dépouillé de mon argent et de mes papiers, après m'avoir entraîné dans un petit bois, et je me suis égaré en cher-

chant à retrouver la grande route de Laval à Vitré.

A peine Luizzi avait-il fini de parler, qu'un enfant d'une douzaine d'années, qui avait tourné autour de lui en l'examinant soigneusement, cria d'une voix un peu dédaigneuse :

— C'est un monsieur, grand-père.

— Regarde-le bien, Mathieu, répondit le vieillard.

Et aussitôt une femme reprit doucement :

— Et que demandez-vous, brave homme ?

— Un azile pour cette nuit, si cela ne vous dérange pas.

— Cela ne nous dérangera pas, monsieur, dit le vieillard; on ne dort guère chez nous, cette nuit; et un de plus ou de moins autour de la cheminée, ça ne refroidira personne. Venez donc, monsieur, et suivez-nous, vous devez avoir besoin de vous réchauffer.

— Grand-père Bruno, dit l'enfant, nous sommes à deux portées de fusil de la maison, je vas courir en avant, dire que c'est nous



avec la sœur Angélique et un monsieur : il n'y a plus moyen de se tromper maintenant; vous n'avez qu'à suivre tout droit par ici.

— C'est bon, répondit le vieillard en s'engageant dans le sentier où son petit-fils l'avait conduit, dépêchons-nous.

Luizzi s'étonnait de la facilité avec laquelle l'aveugle avait accueilli sa fable; mais il s'étonna davantage encore lorsque celui-ci l'interrogea en lui parlant de son aventure imaginaire comme d'une chose toute naturelle.

— Ceux qui vous ont attaqué étaient-ils nombreux ?

— Une douzaine, repartit Luizzi dont la vanité ne marchandait pas sur le nombre de ses vainqueurs.

— Et vous n'avez pas remarqué parmi eux un grand sec avec une *peau de bique* sur le dos, un bonnet rouge sous son chapeau ?

— En effet, dit Luizzi, j'ai cru remarquer un homme très grand, habillé à peu près comme vous dites.

— J'en étais sûr, repartit l'aveugle; c'est la bande de Bertrand. Oh! si je n'avais pas perdu les yeux, le vieux gueux n'oserait pas tourner comme ça dans les environs. Il sait que je tire droit, ou plutôt que je tirais droit autrefois.

— Mais, dit la sœur Angélique, qui marchait à côté du vieillard, ce Bertrand n'a-t-il pas été votre ami?

— Oui! oui! Du temps de la république, nous avons crié ensemble *vive le roi!* et je crois bien que si je ne l'avais pas ramassé à moitié mort sur la lande de la Croix-Bataille, il y serait enterré depuis long-temps avec les saints prêtres qui ont tous péri dans cette fameuse journée. Mais nous faisions de la bonne guerre dans ce temps-là; nous n'attaquions pas les maisons isolées pour les piller et nous gorger de vin; nous n'arrêtions pas les voyageurs attardés sur les routes pour les dépouiller et les voler; car ils vous ont tout pris, n'est-ce pas, monsieur, ces brigands-là?

— Tout! absolument tout! repartit le baron.

— Hum! les lâches gredins! fit le père Bruno.

— Vous m'avez pourtant dit qu'ils s'étaient battus bravement, il y a quelques heures, reprit la sœur de charité.

— Ça, c'est vrai; et si, au lieu de favoriser la retraite des culottes rouges en leur ouvrant les barrières de la closerie, nous avions voulu les prendre en queue, il n'en serait pas resté un vivant.

— Est-ce à ce moment que l'officier qui a été blessé s'est réfugié chez vous? demanda la sœur Angélique.

— Il ne s'y est pas réfugié; il a été blessé devant la haie de la cour : et comme il avait été le premier quand il avait fallu avancer, il se trouvait le dernier à la retraite. De cette façon, ses soldats, qui étaient déjà loin, ne l'ont pas vu tomber, et quand les chouans qui les poursuivaient sont passés à côté de lui,

ils l'ont sans doute cru mort. Ce n'a été que plus de deux heures après, qu'en tournant autour de la maison nous l'avons aperçu gisant par terre, et que nous l'avons transporté chez nous. Mon fils Jacques a été chercher le médecin ; et, comme il ne s'est pas trouvé un de nos gars de charrue assez décidé pour aller vous quérir, je m'en suis chargé. Seulement, comme depuis six mois que j'ai eu le malheur de perdre les yeux, je n'ai pu apprendre les chemins, Mathieu m'a accompagné.

En parlant ainsi, le vieux Bruno et la sœur Angélique et Luizzi arrivèrent à l'entrée d'un petit enclos fermé de barrières, comme celles dont on se sert dans les routes défendues de nos forêts royales. Un petit passage était libre de chaque côté ; et, lorsque nos trois voyageurs l'eurent franchi, le baron, fort inquiet de l'approche de deux chiens qui le flairaient curieusement, put voir une assez longue suite de bâtimens inégaux n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Une porte était ouverte, et eût laissé

voir dans l'intérieur de la maison qui paraissait éclairé par une vive lumière, si plusieurs personnes n'avaient été groupées devant cette porte.

— C'est vous, père! cria une voix formidable, tandis que le vent et la pluie redoublaient.

— C'est moi, Jacques! dit le vieillard.

Aussitôt la porte resta libre, ceux qui l'occupaient s'étant retirés. Le vieillard entra le premier et se débarrassa du manteau de peau de chèvre qu'il portait, et que son petit-fils alla pendre à un clou dans l'intérieur de la cheminée où plusieurs autres étaient déjà en train de sécher.

L'homme qui avait parlé était assis au coin de cette cheminée, le pied appuyé sur l'un des crochets de la crémaillère de ses énormes chenets, le coude sur son genou et le menton dans la main. Il suivit d'un œil attentif la manière dont le petit Mathieu conduisit et plaça son grand-père auprès du feu, puis

il se tourna légèrement vers la sœur de charité, à qui une servante venait d'enlever sa grande mante noire, et, lui montrant une porte du doigt :

— La femme est là avec le malade, lui dit-il ; entrez-y un moment, vous verrez l'ordonnance que le médecin a laissée et qu'il a dit de vous montrer. S'il n'y a rien de pressé, revenez vous sécher un peu, car il fait un triste temps.

La sœur de charité entra dans la chambre qui lui était désignée, et le maître de la maison se tournant alors vers le baron ajouta :

— Asseyez-vous, monsieur, et chauffez-vous. Ils ne vous ont donc pas laissé un manteau pour vous garantir, ajouta-t-il en voyant le baron dont les habits ruisselaient d'eau ; vous ne pouvez pas rester comme ça, et il y aurait de quoi enrhumer une grenouille.

— Femme, cria-t-il, tu porteras du linge et des habits dans la chambre du blessé, et vous



laisserez à monsieur un petit moment pour s'habiller et se déshabiller.

— Pardon, monsieur; mais nous n'avons que ces deux chambres, et nous faisons comme nous pouvons.

Luizzi allait remercier le paysan, lorsque celui-ci cria d'une voix irritée :

— Qui a laissé cette porte ouverte? Avez-vous envie qu'on nous envoie des coups de fusil jusqu'au coin de notre feu? Fermez et tirez les verrous.

— Père, c'est moi, dit le petit Mathieu; mais Lion et Bellot sont dans la cour, et ils ne laisseront approcher personne d'étranger.

— C'est bon, dit Jacques en se radoucissant; puis il reprit entre ses dents : Ce n'est pas ceux que les chiens ne connaissent pas que je redoute, ce sont ceux qui sont souvent entrés ici comme des amis.

— Tu as raison, reprit le vieil aveugle qui avait posé ses pieds sur ses sabots comme une espèce de tabouret, pour mieux les exposer à

la chaleur du feu. Tu as raison ; d'après ce que m'a dit monsieur , c'est la bande de Bertrand qui l'a attaqué.

— Connaissez-vous ce Bertrand? dit Jacques.

— Non, reprit Luizzi ; mais, d'après le portrait que m'en a fait votre père , un homme très grand.....

— Il y a plus d'un chouan de la taille de Bertrand, et si vous ne l'avez pas vu.....

— Il faisait nuit quand il a arrêté ma voiture, reprit Luizzi.

— Votre voiture! fit Jacques d'un air étonné; où ça?

— Mais sur la grande route de Vitré à Laval, dit Luizzi qui regrettait déjà d'avoir prononcé le mot voiture.

— Et vous veniez?

— De Vitré, répondit Luizzi de plus en plus embarrassé.

— Et que sont devenus les chevaux et le postillon qui vous conduisaient?

— Je vous avoue que je n'en sais rien , répondit le baron.

— Bonfils , dit le maître de la maison à un garçon de charrue qui réparait une fourche dans un coin de cette grande pièce, tu vas aller à la poste savoir des nouvelles de la voiture arrêtée. Combien de temps y a-t-il à peu près?

— Deux heures , dit étourdiment le baron.

— Deux heures ! répéta Jacques; c'est singulier !

En prononçant ces paroles, il jeta un regard soupçonneux sur Luizzi; mais à l'instant même, Marianne, la femme de Jacques, parut en disant :

— Tout est prêt dans la chambre pour monsieur.

Jacques fit signe au baron d'entrer et le suivit attentivement des yeux. Cemme Armand

allait passer la porte qui conduisait dans la chambre du malade, il rencontra la sœur de charité qui en sortait, et vit pour la première fois son visage. Les traits de cette femme frappèrent le baron, comme ceux d'une personne qu'il avait autrefois rencontrée, et il lui parut que sa figure produisit le même effet sur la sœur, car elle s'arrêta soudainement et laissa échapper une légère exclamation; mais tous deux passèrent cependant sans que personne qu'eux-mêmes eût remarqué ce mouvement. Luizzi se trouva dans une chambre beaucoup moins vaste que la première: un des angles était occupé par un grand lit à colonnes et à rideaux de serge verte entièrement fermés, de façon que la lumière répandue par une petite lampe à pied ne pouvait pénétrer jusqu'au malade. Luizzi vit déposés sur une chaise les habits qui lui étaient destinés. Il s'en revêtit tout en cherchant à retrouver en quel lieu et à quelle époque il avait pu rencontrer la sœur de charité; mais ce souvenir, qui d'abord lui

avait apparu si vif, se brouilla entièrement dans sa tête, et il en conclut qu'il avait été frappé par la ressemblance de la sœur Angélique avec quelques personnes de sa connaissance.

Cependant Luizzi profita de ce premier moment de solitude pour réfléchir sur sa situation. Il reconnut que, grace à son imprudence, elle était devenue tout à fait équivoque, et que la manie de dire toujours mes gens, ma voiture, avait rendu sa prétendue aventure assez difficile à expliquer. En effet, une voiture ne disparaît pas sans qu'on en retrouve quelque trace; et il cherchait par quels moyens il pourrait sortir d'embarras, lorsqu'il pensa soudainement qu'il pouvait peut-être confier son nom à l'officier blessé, et se mettre ainsi sous sa protection. Si c'est un jeune homme, se dit Luizzi, il se laissera facilement persuader que j'ai été enfermé sans motifs dans une maison de fous, et il m'aidera à regagner Paris. Pour s'assurer deson espérance, le baron en-

tr'ouvrit les rideaux; mais il ne put distinguer la figure du malade cachée dans l'ombre des rideaux, et il allait prendre la lampe pour l'examiner, lorsqu'il vit Jacques debout sur la porte entr'ouverte, et qui lui dit :

— Vous êtes curieux, Monsieur.

Luizzi, fort surpris de cette interpellation, voulut faire de la présence d'esprit, et répondit avec une légèreté inconsidérée :

— J'ai quelques amis qui servent dans le régiment en garnison dans ce pays : je craignais que ce fût l'un d'eux qui eût été blessé, et j'ai voulu m'en assurer.

— Il vous eût suffi de nous demander son nom, dit Jacques.

— Le savez-vous ?

— Oui !

— Et comment se nomme-t-il ?

— Dites-moi d'abord comment se nomment vos amis?

Le baron jeta quelques noms au hasard, et le paysan répondit sèchement :



— Ce n'est pas lui. Puis il ajouta durement : — On vous attend pour souper.

Luizzi se rendit à cette invitation et rentra dans la grande chambre. En son absence, on avait mis le couvert sur la longue table qui occupait le milieu; une chaise pour le maître de la maison en occupait le bout, et le reste des convives était de chaque côté assis sur des bancs de bois. Il y avait, outre les personnes dont nous avons parlé, deux servantes et trois garçons de labour. Tout le souper consistant en un plat de choux et des galettes de blé de sarrazin était servi. Quand Luizzi eut pris la place qui lui était assignée, entre le vieux Bruno et sa bru et en face de la religieuse, chacun murmura à part soi un *Benedicite*, et on s'assit. Luizzi seul n'avait pas pris part à cet acte de dévotion, et cela fut remarqué avec déplaisir. De petites cruches de cidre étaient çà et là sur la table, et chacun en usait tant qu'il voulait. Jacques seul avait une bouteille de vin à côté de lui; mais il ne s'en servit

point, et se contenta d'en verser à son père et à la sœur Angélique, qui refusa.

— Buvez, buvez, lui dit-il, cela donne du cœur pour passer une nuit sans sommeil!

— Je suis accoutumée à la veille, et je n'ai pas l'habitude de boire du vin, repartit la sœur; mais je crois que vous feriez mieux d'en offrir à monsieur, qui ne doit pas aimer le cidre.

Jacques parut mécontent de cet avis de la jeune religieuse; cependant il n'osa le montrer trop ouvertement, et présenta la bouteille à Luizzi qui refusa aussi, disant qu'il n'avait ni soif ni faim; puis il ajouta :

— Je vous ai demandé un asile pour quelques heures, et dès que le jour paraîtra, je vous débarrasserai d'un importun.

— Comme il vous plaira; mais je vous avertis que nous n'avons pas de lit à vous offrir.

— Je n'y ai pas compté, reprit le baron, et j'attendrai le jour en causant avec sœur

Angélique, si elle veut bien me le permettre.

Celle-ci fit un signe d'assentiment, et baissa les yeux que, depuis le commencement du souper, elle tenait constamment fixés sur Luizzi. Le baron l'examinait avec non moins d'attention; et, sans pouvoir se rappeler d'avoir jamais vu ce pur et beau visage de jeune fille qui était devant lui, il était forcé de reconnaître qu'il agitait en lui des souvenirs confus.

Cependant le souper était fini; le silence le plus absolu régnait autour de la table, et laissait entendre l'effort de la tempête qui ébranlait violemment les portes et les contrevens. Tout le monde paraissait soucieux et embarrassé, lorsque sœur Angélique dit à Jacques :

— L'ordonnance du docteur porte qu'il faut imbiber les compresses de l'appareil avec l'eau la plus froide possible pour calmer les douleurs de l'irritation. Si je pouvais avoir de l'eau de puits, cela serait excellent.

— Jean, dit le fermier, va tirer un seau d'eau.

Le garçon de ferme sortit, et Luizzi remarqua alors que celui à qui son maître avait dit d'aller à la poste n'était plus dans la maison. Il prévoyait un nouvel embarras, lorsque Jacques, se levant, dit d'une voix pleine d'humeur :

— Allons, un dernier coup au rétablissement du malade, et que ceux qui doivent dormir cette nuit aillent se coucher !

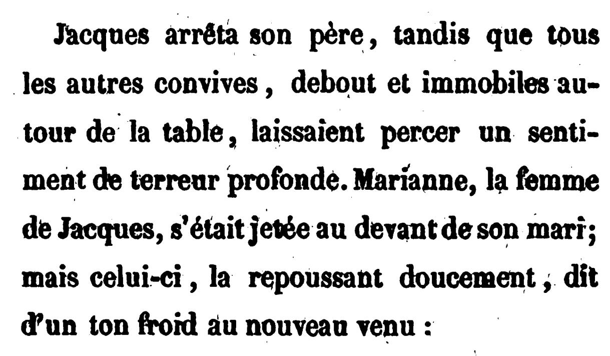
Chacun se versa à boire, et s'apprêtait à finir le repas en répondant à l'invitation de Jacques, lorsqu'un homme parut à la porte laissée ouverte par le garçon de ferme, et dit d'un ton railleur :

— Vous ne le boirez pas sans moi, j'espère !

A peine cet homme avait-il prononcé ces mots, que tout le monde se leva, et que le vieil aveugle s'écria en saisissant un couteau sur la table :

— Bertrand ! c'est ce gueux de Bertrand !





Jacques arrêta son père, tandis que tous les autres convives, debout et immobiles autour de la table, laissaient percer un sentiment de terreur profonde. Marianne, la femme de Jacques, s'était jetée au devant de son mari; mais celui-ci, la repoussant doucement, dit d'un ton froid au nouveau venu :

— Si tu as soif, il y a ici du cidre pour toi.

Et du vin aussi, à ce que je vois, dit Bertrand, en s'avançant pour prendre la bouteille.

C'était un homme d'une taille très élevée; de longs cheveux rouges, mêlés de mèches blanches, tombaient sur ses épaules; il avait la *peau de bique* que portent d'ordinaire tous les paysans du bas Maine et de la Bretagne. Il était armé d'un fusil à deux coups d'un certain prix, et d'un couteau de chasse assez orné. On se regardait, on attendait dans un état d'anxiété cruelle ce qui allait arriver, lorsque Jacques, posant la main sur la bouteille

que Bertrand allait saisir, lui dit d'un ton résolu :

— Je donne ce que j'offre, je refuse ce qu'on veut prendre.

—Comme tu voudras, dit Bertrand sans paraître irrité de cette résistance.

Il saisit une cruche de cidre, et la vida d'un trait. A peine avait-il fini, qu'un grand bruit se fit entendre à la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jacques.

— C'est moi, reprit Jean de dehors; c'est moi.

— C'est l'eau froide pour le blessé, dit sœur Angélique; laissez passer ce garçon.

— Ah! fit Bertrand d'un ton sombre, l'officier est donc ici. Laissez passer, ajouta-t-il, et gardez bien la porte.

Le valet de ferme rentra, et posa son seau d'eau dans un coin.

— Ferme la porte, dit son maître.

Le valet hésita à obéir.

— Laisse la porte ouverte, dit Bertrand;

mes gars pourront voir du moins le feu de la cheminée, cela les réjouira. Aussitôt deux hommes se placèrent de chaque côté de l'huis, le corps moitié en dedans, moitié en dehors de la maison, et leur fusil à la main.

— Tout le monde est-il à son poste ? dit le chouan.

— Oui, répondit l'une des deux sentinelles.

— C'est bien, repartit le chef des chouans qui s'était rapproché de la porte, et qui avait jeté un regard hors de la maison.

Jacques le suivait d'un œil attentif, et Marianne suivait avec anxiété les moindres mouvemens de son mari.

— Et maintenant, reprit Jacques, me diras-tu ce que tu veux ?

Bertrand s'assit au coin du feu; Jacques fit signe à sa femme, à son fils et à ses domestiques de se tenir au fond de la chambre, et se plaça debout à l'autre angle de la cheminée, à côté de son père. La religieuse et Luizzi s'a-

vancèrent entre le chouan et le paysan, se posant pour ainsi dire comme des intermédiaires désintéressés et conciliateurs dans la question qui allait s'agiter. Bertrand, la tête baissée, jouait d'un air embarrassé avec la bandoulière de son fusil, et semblait ne pas oser parler. On n'entendait que l'orage qui battait la maison de tous côtés.

— J'attends, dit Jacques après un moment de silence.

— N'as-tu pas recueilli chez toi un officier de la ligne qui a été blessé ? dit Bertrand brusquement, comme ravi d'être enfin interpellé.

— Oui.

— Il faut nous livrer cet officier.

— Il est mourant ! s'écria la religieuse, et ce serait le tuer.

— Et quand il se porterait aussi bien que moi, je ne le livrerais pas, répondit dédaigneusement Jacques Bruno.

— Ecoute, Jacques, reprit Bertrand, je suis



venu ici en ami, et je te demande avec douceur ce que je puis obtenir par la force.

— C'est vrai, dit Jacques, tu peux nous faire tous tuer ici, moi, mon père, ma femme et mes enfans; tu peux nous assassiner si c'est ton bon plaisir; tu peux....

— Tu sais bien que je ne le ferai pas, Jacques, répondit le chouan avec impatience, quoique tu aies refusé de marcher pour la bonne cause.

— Tu le feras, répondit le fermier, parce que je ne te livrerai pas l'officier, et que, si tu veux l'avoir, il faudra me passer sur le corps pour arriver jusqu'à lui.

— Tu es bien changé, et tu aimes bien le nouveau régime, répliqua Bertrand froidement, que tu t'exposes ainsi pour un homme que tu ne connais pas?

— Je m'expose, parce que cet officier, quel qu'il soit, est dans ma maison, et que je ne veux point qu'on touche à cet homme, pas plus qu'à ma femme, pas plus qu'à mon père....

Jacques sembla s'irriter tout à coup dans sa propre pensée, et s'écria :

— Je ne veux pas qu'on y touche, pas plus qu'à un chalumeau de paille ou à un clou de cette maison.

— Eh! on ne touchera pas un clou ni un chalumeau de paille chez toi, dit Bertrand.... Mais cet officier est étranger, et il t'importe peu de nous le livrer. D'ailleurs, écoute-moi : ce matin, Georges a été pris par les gendarmes; on le conduit dans les prisons d'Angers. Nous avons besoin de quelqu'un qui nous réponde de la vie de Georges; si tu veux nous livrer cet homme....

— Il fallait le ramasser ce matin, dit Jacques, lorsqu'il était mourant sur la route.

— Il fallait l'y laisser, nous l'y aurions retrouvé, repartit Bertrand.

— Vous l'y auriez retrouvé mort, dit la sœur Angélique.

— C'est possible, repartit le chouan, et en ce cas c'eût été un de moins. Mais puisqu'il



vit, il faut qu'il nous serve à quelque chose ; nous pourrons l'échanger contre Georges : voyons, où est-il ?

Bertrand se leva et se dirigea vers la chambre du malade. La sœur Angélique se précipita devant la porte.

— N'entrez pas : la moindre commotion violente peut le tuer, s'écria-t-elle d'un ton suppliant.

— Bertrand, cria d'une voix forte le vieil aveugle, tu m'as demandé, il y a quelque temps, pourquoi mon fils n'avait pas pris le fusil, et pourquoi je l'en avais détourné par mes conseils. C'est parce que je n'ai pas voulu qu'il s'associât à une guerre d'assassins et de voleurs.

— Est-ce pour moi que tu parles ainsi ? dit Bertrand.

— Pour toi, répondit le père Bruno en s'avançant vers Bertrand.

— Je te répondrai tout à l'heure, dit celui-ci ; mais avant cela il faut que je voie cet offi-

de sa coiffe blanche qui cachaient son visage, et reprit :

— Regardez-moi, Armand, regardez-moi bien. Ne retrouvez-vous rien dans mon visage qui vous soit connu ?

— Oui, dit Armand, en examinant attentivement la belle et sainte figure de la jeune fille; mais le souvenir qui se présente à moi est bien singulier; on dirait qu'il est double. Je crois vous avoir vue beaucoup plus jeune, et il me semble en même temps que je vous ai vue beaucoup plus âgée.

— Et vous avez raison, Armand; car vous vous rappelez à la fois l'enfant que vous avez vue à Toulouse, et la noble femme, la pauvre sœur qui m'a tenu lieu de mère, et à laquelle on dit que je ressemble tant.

— Oh ! Caroline ! ma sœur ! s'écria Luizzi. Caroline ! pauvre enfant ! devais-je vous retrouver ainsi, vous !

— Hélas ! reprit la jeune fille, depuis que



la chambre, et dans le même instant Jacques avait de son côté couché en joue son ennemi, tandis que l'enfant, se précipitant sur Bertrand, avait abaissé le canon de son arme. Tout cela fut l'affaire d'un éclair, et Jacques cria d'une voix retentissante :

— Au premier qui bouge ou qui fait un pas dans la chambre, Bertrand tombe mort !

Il y eut un terrible moment de silence, pendant lequel on entendit gémir les sourdes rafales du vent et de pluie fouetter la pierre du seuil; puis tout à coup un coup de feu partit, et le fusil de Jacques tomba de son épaule fracassée par une balle.

C'était un des hommes de Bertrand qui, caché dans l'ombre de la cour, avait glissé le canon de son fusil entre les deux sentinelles, et avait ajusté le paysan à son aise.

— Qui a tiré ? s'écria le père Bruno.

— C'est un chouan, dit Jacques.

Presque aussitôt les cris de Marianne et ceux du petit Mathieu avertirent le vieillard aveugle

que c'était son fils qui avait été frappé, et il s'ensuivit une scène de tumulte inexprimable et de terreur étrange. Le vieillard aveugle, armé d'un grand couteau, se jeta du côté où il croyait qu'était le chef des chouans, en criant :

— Bertrand! Bertrand!

Mais celui-ci l'évita, et le vieillard se mit alors à parcourir la chambre le couteau levé, et criant avec fureur :

— Bertrand! Bertrand! où es-tu? tueur! assassin! où es-tu? Oh! tu recommences!

Il alla ainsi à travers cette grande salle, se heurtant aux meubles, brandissant son arme et criant toujours : Bertrand! où es-tu? tandis que tous ceux qui étaient sur son passage s'échappaient en lui disant leur nom avec terreur; il arriva ainsi jusqu'à son fils qu'il saisit par le bras et lui dit d'un ton rauque et furieux :

— Qui es-tu?



— C'est moi, mon père. Tenez-vous tranquille, vous allez nous faire tous tuer.

— Ils t'ont blessé ?

— Ils m'ont cassé un bras ! c'est celui que vous tenez ; vous me faites mal.

L'aveugle recula en poussant un cri, laissa échapper le bras de son fils, et le couteau tomba de ses mains.

Bertrand repoussa l'arme du pied, et reprit tranquillement :

— Tu l'as voulu, Jacques.

— Assassin et voleur ! cria le vieil aveugle.

— Ni l'un ni l'autre, dit Bertrand ; mais je veux ce que je veux, il me semble que tu devrais le savoir. Si Jacques n'avait pas pris son fusil, il ne lui serait rien arrivé. Il a voulu parler, on lui a répondu.

— Ton tour viendra, reprit Bruno.

— Quand il plaira au ciel.

— Osez-vous l'invoquer après un pareil crime ? dit Angélique.

— Oui, ma sœur, reprit Bertrand ; car je

ne suis pas comme quelques uns d'entre nous, je ne fais pas le mal pour le mal, et je ne tue que ceux qui m'attaquent.

— Mais tu dévalises ceux que tu ne tues pas, dit le père Bruno, pour qui peut-être un vol était un plus grand crime qu'un meurtre, parce qu'il n'avait pas l'excuse politique que les chouans donnaient à leur révolte.

— Tu m'y fais penser, dit Bertrand, et voilà sans doute, ajouta-t-il en montrant Luizzi, le voyageur qui s'est plaint d'avoir été arrêté; eh bien! je vous jure que si ce sont quelques uns des nôtres qui ont fait cette action, ils seront sévèrement punis, et que cet étranger n'ira pas dire que nous sommes des voleurs de grande route.

Déjà cependant Marianne et la sœur de charité avaient coupé la veste de Jacques et mis à nu sa blessure. Pendant qu'elles la lavaient, Bertrand reprit sa place sur sa chaise. Le feu s'était à peu près éteint faute d'aliment, et la flamme de la lampe, agitée par le vent qui

s'engouffrait dans la chambre, éclairait d'une lueur triste et mourante cette scène de désolation. Bertrand prit la parole, et s'adressant à Luizzi :

— En quel endroit avez-vous été arrêté? lui dit-il.

— Mais je ne puis trop vous le dire, repartit le baron embarrassé, et qui avait senti son courage l'abandonner en présence de dangers si nouveaux et si inconnus pour lui.

— Mais enfin, reprit Bertrand, à quelle distance étiez-vous de Vitré?

— Je dormais dans ma voiture, repartit le baron, et je ne puis savoir....

— Ne tremblez pas ainsi, répliqua le chouan, nous n'avons rien à vous reprocher, personne ne vous en veut ici ; répondez : que vous a-t-on pris?

— Mais, répondit le baron en balbutiant tout à fait, mes papiers, mon argent.....

— Quels étaient ces papiers?.... combien aviez-vous d'argent?.....

— Il y avait mon passeport, dit Luizzi, des lettres.

— Et combien d'argent?

— Combien d'argent...... je ne sais.

— Comment! vous ne savez?

— Deux mille francs environ, dit le baron.

— En or ou en argent?

—En or, repartit le baron, qui répondit rapidement pour cacher son trouble.

— Et dans quelle voiture voyagiez-vous?

— En chaise de poste.

— Il y en a de beaucoup d'espèces, reprit Bertrand qui examinait le baron d'un regard qui contribuait singulièrement à troubler celui-ci.

— C'était, c'était...., en calèche.

— Ah!...., Et il y avait sans doute des malles, des porte-manteaux?

— Oui, oui, dit le baron.

— Et dans ces malles, qu'y avait-il?

— Mais, fit le baron avec impatience, ce



qu'il y a dans des malles..... du linge, des habits.

— C'est que je veux que tout vous soit exactement rendu, à l'exception des armes, si vous en aviez.

Ceci n'étant pas une question, Luizzi se dispensa de répondre, et Bertrand reprit :

— Et quel est votre nom?

— Mon nom, dit le baron, je ne peux pas... je ne veux pas vous le dire.....

— Nous le verrons sur votre passeport, dit Bertrand, si vous aviez véritablement un passeport qui puisse se montrer.

— Il me semble, reprit le baron qui avait fini par comprendre dans quel embarras il s'était mis par son mensonge et ses hésitations, il me semble qu'il vous importe peu de savoir qui je suis. Je ne vous redemande ni ma voiture ni mon argent; laissez-moi libre, c'est tout ce que je veux de vous.

— Oui-dà! fit le chouan, j'en suis convaincu, et je crois même que vous n'avez pas lieu de

tenir beaucoup à l'argent et à la voiture que vous avez perdus.

Comme il achevait ces paroles, le garçon de ferme envoyé à la poste par Jacques Bruno rentra en courant.

— Eh bien ! Bonfils, dit Bertrand, tu as fait la commission de ton maître ?

Le garçon s'arrêta, regarda Jacques blessé et baissa la tête.

— Répondras-tu, failli gars ! dit Bertrand avec colère. J'ai entendu cet homme à la croix de Véziers raconter son histoire au père Bruno, et je sais où on t'a envoyé; ainsi parle, qu'as-tu appris ?

— Ma foi ! dit Bonfils, je vas vous le dire : il n'est point passé de chaise de poste depuis deux jours à Vitré.

— Je m'en doutais, fit Bertrand. Holà, vous autres ! prenez-moi ce gueux-là, attachez-le comme un veau par les quatre pattes, et jetez-le-moi au fond de la grande mare.

—Moi ! s'écria Luizzi en reculant devant les





quatre ou cinq paysans armés qui entrèrent à la fois ; moi ! et pourquoi ?

— Parce que c'est ainsi que nous traitons les espions.

— Mais je ne suis pas un espion, je suis étranger à ce pays.

— Et qui es-tu donc enfin ? dit Bertrand.

— Je suis... je suis le baron de Luizzi.

— Le baron de Luizzi ! répéta soudain une voix de femme ; et tout aussitôt la sœur Angélique s'approcha d'Armand, et, le regardant en face, elle lui dit :

— Vous êtes le baron de Luizzi ?

— Oui, Armand de Luizzi.

— En effet, dit la sœur en l'examinant ; oui, c'est vrai...

— Mais qui êtes-vous, ma sœur, vous qui paraissez me connaître ? Seriez-vous donc entrée quelquefois dans la maison d'où je sors ?

— Je ne sais d'où vous sortez, répondit Angélique... et quant à moi... je suis... Mais

peut-être m'avez-vous oubliée, depuis dix ans... J'ai à vous parler, Armand, quoique je vous aie retrouvé trop tard...

Tandis que le baron, sauvé par cette intervention inattendue, cherchait à donner un nom à cette femme dont les traits l'avaient si vivement frappé, Bertrand s'avança et dit à la sœur Angélique :

— Ainsi vous connaissez cet homme ?

— Oui.

— Vous en répondez ?

— Oui.

— Qu'il reste donc, reprit Bertrand. Et nous autres, ajouta-t-il en élevant la voix, allons-nous-en, car le jour approche.

— Et l'officier, l'officier ? crièrent les voix des chouans restés à la porte.

— Le brancard est prêt, n'est-ce pas ? allez le prendre, et qu'on ne lui fasse pas de mal.

Bruno se leva de sa chaise, et dit à Bertrand :





— Tu es le plus fort aujourd'hui, Bertrand; mon tour viendra.

— Tiens-toi tranquille, répliqua le chouan, ne leur donne pas l'idée de brûler ta maison et de piller ta grange. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter un malheur.

Jacques, entouré par sa femme et ses domestiques, ne parla pas; et tandis que ce groupe se serrait au fond de la chambre, Luizzi et la sœur se rangèrent pour laisser sortir le brancard sur lequel était l'officier blessé. Au moment où le brancard allait passer devant la sœur Angélique, elle regarda le blessé, et, se reculant avec épouvante, elle s'écria :

— Henri!....

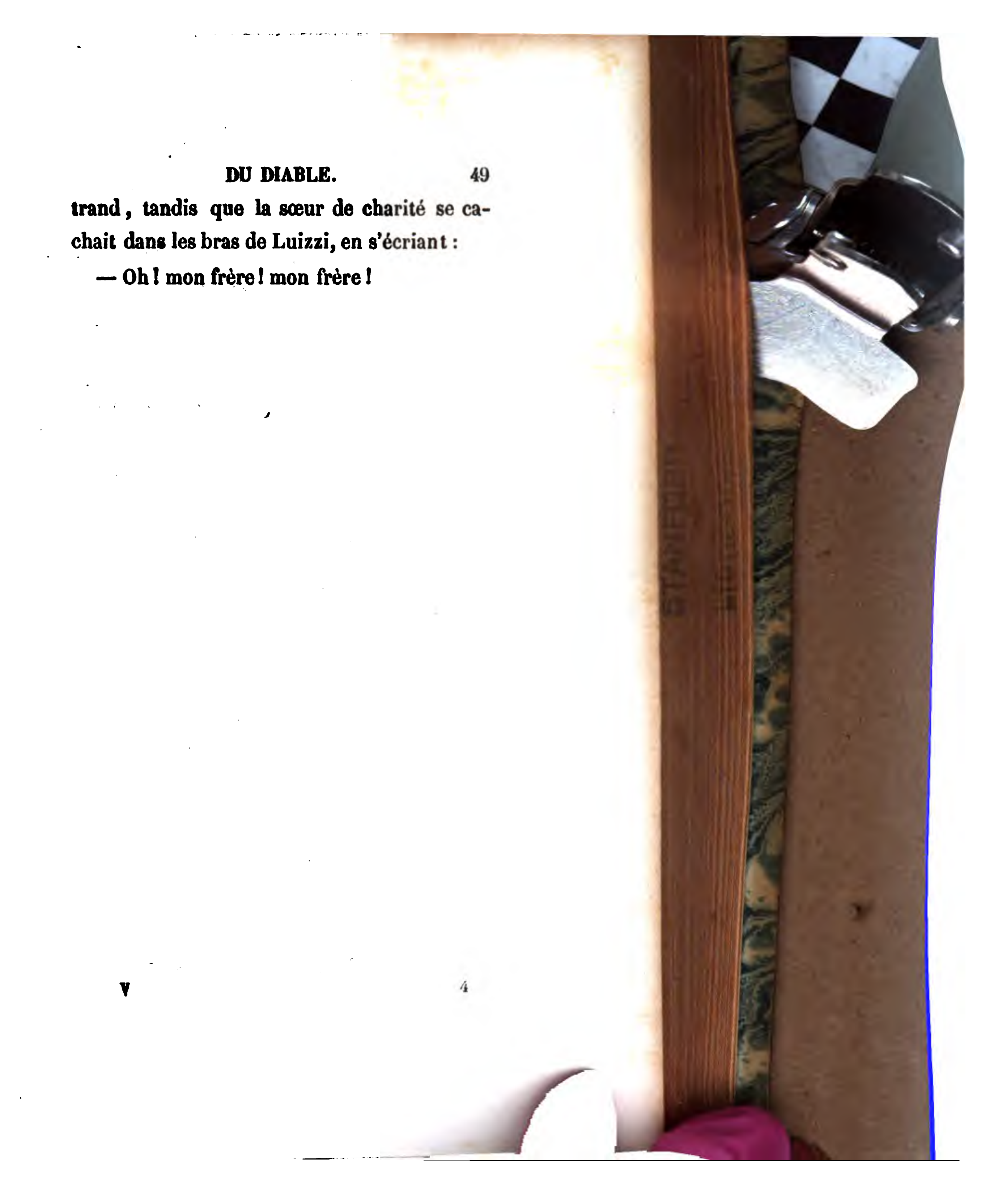
Le blessé se retourna et, se soulevant un peu, poussa un cri et retomba en murmurant d'une voix éteinte :

— Caroline!.... Caroline!...

Les porteurs s'étaient arrêtés; mais ils continuèrent leur marche sur un geste de Ber-

trand, tandis que la sœur de charité se cachait dans les bras de Luizzi, en s'écriant :

— Oh ! mon frère ! mon frère !



II

Une Intrigue de couvent.

Caroline! Caroline! disait Luizzi avec surprise, comme si le nom de la femme qu'il avait devant lui n'éveillait dans son esprit qu'un souvenir confus semblable à celui que ses traits lui avaient rappelé. Caroline! Caroline! répétait-il, sans attacher au mot frère

qu'elle avait prononcé un sens plus intime que celui qu'il prêtait au mot sœur, lorsqu'il nommait la religieuse de ce nom.

— Quoi ! reprit la jeune fille avec douleur, ne vous souvient-il plus?...

Mais elle s'arrêta en regardant autour d'elle, et Jacques qui vit ce mouvement se hâta de dire :

— Si vous avez à parler en particulier à ce monsieur, entrez dans cette chambre; vous y serez seuls, et j'espère que vous n'y serez troublés par personne maintenant.

La religieuse remercia Jacques d'un geste affectueux et passa la première en murmurant tout bas :

— Mon Dieu ! mon Dieu! que c'est étrange!

Luizzi la suivit et ferma la porte; puis il s'approcha de la sœur Angélique, et lui dit:

— Caroline! Caroline! Oui, je connais ce nom ; mais tant de choses me sont arrivées depuis que je l'ai entendu prononcer...

La sœur de charité releva les grands bords

de sa coiffe blanche qui cachaient son visage, et reprit :

— Regardez-moi, Armand, regardez-moi bien. Ne retrouvez-vous rien dans mon visage qui vous soit connu ?

— Oui, dit Armand, en examinant attentivement la belle et sainte figure de la jeune fille; mais le souvenir qui se présente à moi est bien singulier; on dirait qu'il est double. Je crois vous avoir vue beaucoup plus jeune, et il me semble en même temps que je vous ai vue beaucoup plus âgée.

— Et vous avez raison, Armand; car vous vous rappelez à la fois l'enfant que vous avez vue à Toulouse, et la noble femme, la pauvre sœur qui m'a tenu lieu de mère, et à laquelle on dit que je ressemble tant.

— Oh! Caroline! ma sœur! s'écria Luizzi. Caroline! pauvre enfant! devais-je vous retrouver ainsi, vous!

— Hélas! reprit la jeune fille, depuis que



Sophie, vous savez, madame Dilois, fut obligée de quitter Toulouse.....

— Par mon crime, dit le baron.

— Depuis ce temps, Armand, j'ai bien souffert !

— Et maintenant qu'elle est morte.....

— Morte ! reprit la religieuse.

— Oui, morte sous le nom de Laura de Farkley, et toujours par mon crime, répondit Armand ; car j'ai été fatal à tous ceux que j'ai aimés ou qui m'ont approché.

— Eh ! comment ? mon Dieu ! dit Caroline.

— Je ne peux pas..... je ne dois pas vous le dire. Mais vous, Caroline, qu'êtes-vous devenue depuis dix ans ? Quelle a été votre vie ?

— La vie bien triste et bien douloureuse d'une pauvre enfant sans famille.

— Il faut me dire vos malheurs, Caroline ; il faut que je les répare.....

— Je vous dois cette confidence, mon frère, et je vais vous la faire. Je vous dirai tout. Que Dieu me pardonne, et vous aussi, de parler

encore sous ce saint habit de fautes dont j'ai reçu un si cruel châtiment, de sentimens que la pénitence n'a pu éteindre, et que le Seigneur laisse sans doute vivre en moi pour qu'ils soient mon éternelle torture!

— Parlez, Caroline, parlez, je serai indulgent. La destinée, qui a voué au mal tous ceux de notre famille, a pesé sur vous comme sur moi, je le crains : mais vous, vous n'aviez ni richesse, ni nom, ni personne pour vous protéger, et je ne pourrai que vous plaindre.

Luizzi donna un siége à sa sœur, et prit place à côté d'elle, triste déjà de cette pensée qu'il allait apprendre l'histoire d'une vie coupable ou égarée. La jeune fille se recueillit un moment, et commença ainsi :

Vous savez comment Sophie fut obligée de quitter Toulouse. Cependant son désespoir ne lui fit pas oublier la pauvre enfant qu'elle avait adoptée : elle plaça sous mon nom une somme de soixante mille francs chez M. Barnet, son notaire et le vôtre, je crois. Cette somme



quatre ou cinq paysans armés qui entrèrent à la fois; moi! et pourquoi?

— Parce que c'est ainsi que nous traitons les espions.

— Mais je ne suis pas un espion, je suis étranger à ce pays.

— Et qui es-tu donc enfin? dit Bertrand.

— Je suis... je suis le baron de Luizzi.

— Le baron de Luizzi! répéta soudain une voix de femme; et tout aussitôt la sœur Angélique s'approcha d'Armand, et, le regardant en face, elle lui dit:

— Vous êtes le baron de Luizzi?

— Oui, Armand de Luizzi.

— En effet, dit la sœur en l'examinant; oui, c'est vrai...

— Mais qui êtes-vous, ma sœur, vous qui paraissez me connaître? Seriez-vous donc entrée quelquefois dans la maison d'où je sors?

— Je ne sais d'où vous sortez, répondit Angélique... et quant à moi... je suis... Mais

peut-être m'avez-vous oubliée, depuis dix ans... J'ai à vous parler, Armand, quoique je vous aie retrouvé trop tard...

Tandis que le baron, sauvé par cette intervention inattendue, cherchait à donner un nom à cette femme dont les traits l'avaient si vivement frappé, Bertrand s'avança et dit à la sœur Angélique :

— Ainsi vous connaissez cet homme ?

— Oui.

— Vous en répondez ?

— Oui.

— Qu'il reste donc, reprit Bertrand. Et nous autres, ajouta-t-il en élevant la voix, allons-nous-en, car le jour approche.

— Et l'officier, l'officier ? crièrent les voix des chouans restés à la porte.

— Le brancard est prêt, n'est-ce pas ? allez le prendre, et qu'on ne lui fasse pas de mal.

Bruno se leva de sa chaise, et dit à Bertrand :





— Tu es le plus fort aujourd'hui, Bertrand; mon tour viendra.

— Tiens-toi tranquille, répliqua le chouan, ne leur donne pas l'idée de brûler ta maison et de piller ta grange. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter un malheur.

Jacques, entouré par sa femme et ses domestiques, ne parla pas; et tandis que ce groupe se serrait au fond de la chambre, Luizzi et la sœur se rangèrent pour laisser sortir le brancard sur lequel était l'officier blessé. Au moment où le brancard allait passer devant la sœur Angélique, elle regarda le blessé, et, se reculant avec épouvante, elle s'écria :

— Henri!....

Le blessé se retourna et, se soulevant un peu, poussa un cri et retomba en murmurant d'une voix éteinte :

— Caroline!.... Caroline!...

Les porteurs s'étaient arrêtés; mais ils continuèrent leur marche sur un geste de Ber-

trand, tandis que la sœur de charité se cachait dans les bras de Luizzi, en s'écriant :

— Oh ! mon frère ! mon frère !





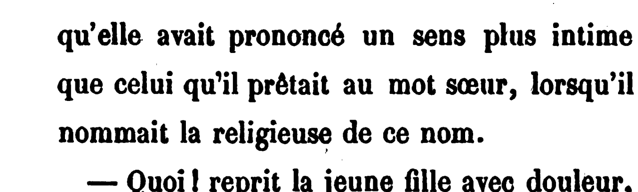
avec lesquelles elle paraissait décidée à vivre. Caroline continua :

— Mes premiers ennuis commencèrent dès que j'eus atteint seize ans. Jusqu'à cet âge, j'avais vécu avec les jeunes pensionnaires entrées comme moi au couvent ; nous avions grandi ensemble, toutes du même âge, toutes avec des goûts semblables, aimant et cherchant les mêmes plaisirs, livrées aux mêmes occupations, partageant les mêmes études et les mêmes travaux. Un seul chagrin venait de temps à autre troubler ma douce insouciance. Il y avait des jours marqués où mes compagnes sortaient du couvent pour aller dans leurs familles, et ces jours-là elles s'invitaient entre elles chez leurs parens; puis, quand elles étaient rentrées au couvent, elles faisaient aux autres le récit de leurs plaisirs. Jamais je ne reçus une telle invitation ; j'en demandai souvent la cause à la supérieure, qui me répondait en me disant que les familles de ces demoiselles ne me connaissant pas ne pouvaient

m'inviter ; puis elle calmait mes larmes en me donnant quelque objet que je souhaitais vivement, ou une exemption de travail, et je me consolais en jouant de n'avoir ni famille ni amis.

Cependant, une fois que je devais aller passer quelques jours à la campagne chez M. Barnet, j'engageai une de mes bonnes amies à venir m'y voir; elle y consentit, mais elle ne tint pas sa promesse. Je lui en fis des reproches à notre retour au couvent; mais elle se contenta de me répondre : « Maman me l'a défendu. » Je courus toute humiliée chez la supérieure : elle chercha à me persuader que la mère de ma jeune compagne, sachant que chez M. Barnet je n'étais pas dans ma famille, avait trouvé mon invitation insuffisante. Pour la première fois cette explication ne put me satisfaire; pour la première fois l'idée de mon isolement dans le monde me vint à l'esprit, et m'inspira une tristesse que les soins des mères parvinrent à dissiper d'a-





qu'elle avait prononcé un sens plus intime que celui qu'il prêtait au mot sœur, lorsqu'il nommait la religieuse de ce nom.

— Quoi ! reprit la jeune fille avec douleur, ne vous souvient-il plus?...

Mais elle s'arrêta en regardant autour d'elle, et Jacques qui vit ce mouvement se hâta de dire :

— Si vous avez à parler en particulier à ce monsieur, entrez dans cette chambre; vous y serez seuls, et j'espère que vous n'y serez troublés par personne maintenant.

La religieuse remercia Jacques d'un geste affectueux et passa la première en murmurant tout bas :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que c'est étrange !

Luizzi la suivit et ferma la porte; puis il s'approcha de la sœur Angélique, et lui dit :

— Caroline ! Caroline ! Oui, je connais ce nom ; mais tant de choses me sont arrivées depuis que je l'ai entendu prononcer...

La sœur de charité releva les grands bords

de sa coiffe blanche qui cachaient son visage, et reprit :

— Regardez-moi, Armand, regardez-moi bien. Ne retrouvez-vous rien dans mon visage qui vous soit connu ?

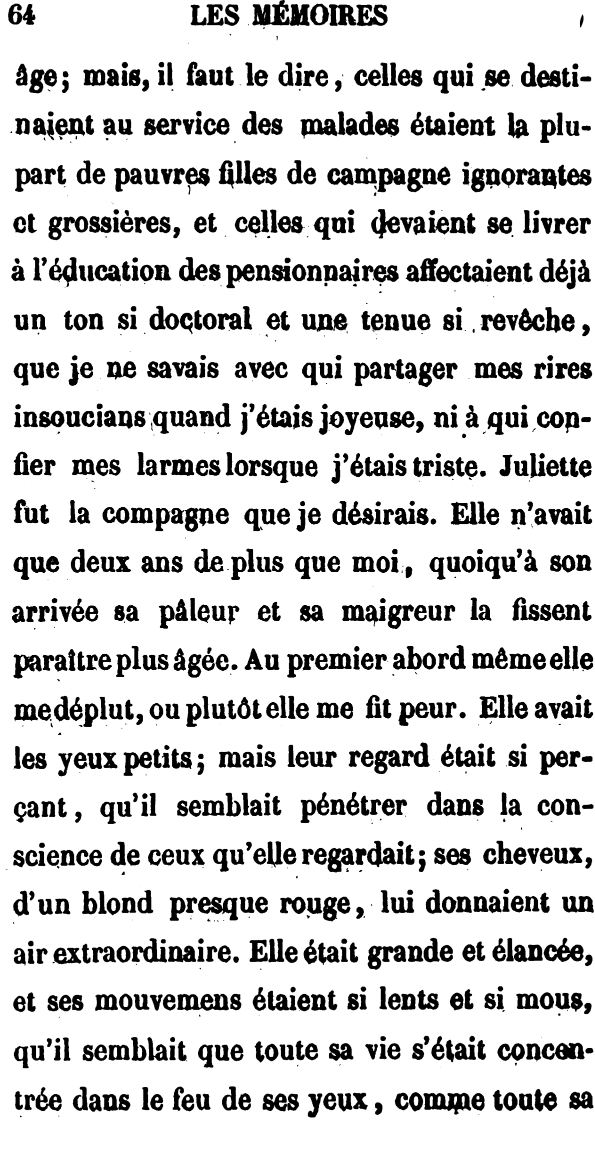
— Oui, dit Armand, en examinant attentivement la belle et sainte figure de la jeune fille ; mais le souvenir qui se présente à moi est bien singulier ; on dirait qu'il est double. Je crois vous avoir vue beaucoup plus jeune, et il me semble en même temps que je vous ai vue beaucoup plus âgée.

— Et vous avez raison, Armand ; car vous vous rappelez à la fois l'enfant que vous avez vue à Toulouse, et la noble femme, la pauvre sœur qui m'a tenu lieu de mère, et à laquelle on dit que je ressemble tant.

— Oh ! Caroline ! ma sœur ! s'écria Luizzi. Caroline ! pauvre enfant ! devais-je vous retrouver ainsi, vous !

— Hélas ! reprit la jeune fille, depuis que





âge; mais, il faut le dire, celles qui se destinaient au service des malades étaient la plupart de pauvres filles de campagne ignorantes et grossières, et celles qui devaient se livrer à l'éducation des pensionnaires affectaient déjà un ton si doctoral et une tenue si revêche, que je ne savais avec qui partager mes rires insoucians quand j'étais joyeuse, ni à qui confier mes larmes lorsque j'étais triste. Juliette fut la compagne que je désirais. Elle n'avait que deux ans de plus que moi, quoiqu'à son arrivée sa pâleur et sa maigreur la fissent paraître plus âgée. Au premier abord même elle me déplut, ou plutôt elle me fit peur. Elle avait les yeux petits; mais leur regard était si perçant, qu'il semblait pénétrer dans la conscience de ceux qu'elle regardait; ses cheveux, d'un blond presque rouge, lui donnaient un air extraordinaire. Elle était grande et élancée, et ses mouvemens étaient si lents et si mous, qu'il semblait que toute sa vie s'était concentrée dans le feu de ses yeux, comme toute sa

grace et son expression dans un sourire plein de caresse ou de sarcasme, selon son humeur qui me parut d'abord assez bizarre. Durant les premiers jours de notre rencontre au couvent, nos rapports furent assez froids : mais bientôt nous nous entendîmes mieux, et lorsque j'eus appris son histoire et que je lui eus raconté la mienne, nous nous jurâmes l'une à l'autre une sincère et éternelle amitié. Cette amitié fut un doux espoir pour moi et une consolation pour elle. Je redevins confiante et paisible comme je l'avais été, et sa santé se rétablit tout à fait. Je l'aimais d'autant plus qu'elle était traitée avec beaucoup de dureté par la supérieure et par les sœurs converses, et souvent je parvins à adoucir la sévérité qu'elles lui montraient, sans doute parce qu'elle était pauvre.

Juliette n'était pas ingrate; et soit que j'oubliasse d'accomplir un devoir de mon noviciat, soit que je manquasse en quelque chose à la règle de la maison, elle cachait mes fautes avec



soin et m'épargnait ainsi ou une punition pénible, ou l'ennui bien plus pénible encore d'aller me confesser et demander grace à la supérieure. C'était entre nous une bien sainte et bien sincère amitié; je n'avais rien qui ne lui appartînt, et je n'avais pas un désir qu'elle n'y souscrivît avec empressement. Cependant vint un jour où je doutai qu'elle m'aimât aussi véritablement qu'elle le disait. Elle reçut une lettre de sa mère et je la vis pleurer toute la journée. Je lui demandai vainement la cause de ses larmes, elle refusa obstinément de me la dire. Enfin, le soir venu, comme nous nous promenions ensemble dans le jardin, je la suppliai avec tant d'instance, qu'elle finit par me répondre :

— Pourquoi veux-tu que je t'apprenne un malheur auquel ni moi ni toi ne pouvons porter remède? car c'est ma pauvre mère qu'il a frappée.

— Mais qu'est-ce donc?

— Tu n'y comprendrais rien, me répondit-

elle, toi qui n'as jamais vécu hors de ce couvent; ma mère a été victime de la friponnerie d'un négociant, elle a répondu pour lui.

— S'agit-il d'une lettre de change? lui dis-je.

Juliette me regarda avec une telle surprise, que je ne pus m'empêcher de rire malgré sa douleur.

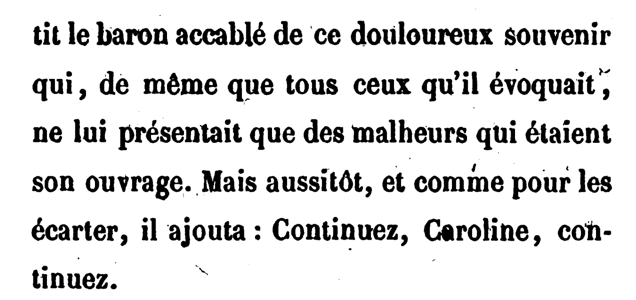
— Qui t'a appris ce mot? me dit-elle.

—As-tu donc oublié qu'avant d'entrer ici je demeurais chez M. Dilois, et que, tout enfant que j'étais, j'avais déjà ma place dans les bureaux de la maison de commerce que dirigeait ma mère adoptive?

— Oui, oui, dit Luizzi en interrompant le récit de Caroline, je me rappelle cette jolie enfant assise derrière un grand bureau, et écrivant d'un air si mutin les factures que lui dictait Charles.

— Le pauvre Charles, répondit Caroline, il est mort aussi!

— Oui, oui, lui, mon pauvre frère, repar-



tit le baron accablé de ce douloureux souvenir qui, de même que tous ceux qu'il évoquait, ne lui présentait que des malheurs qui étaient son ouvrage. Mais aussitôt, et comme pour les écarter, il ajouta : Continuez, Caroline, continuez.

Elle reprit :

— C'était une lettre de change en effet que cette bonne madame Gelis ne pouvait acquitter, et pour le remboursement de laquelle elle était menacée de voir saisir et vendre ses marchandises. Il s'agissait d'une somme de douze cents francs, je crois.

— Comment ! m'écriai-je, tu ne m'as pas dit cela ! mais je puis te les donner.

—Je ne demande pas l'aumône, ni ma mère non plus, répondit Juliette avec une fierté qui me parut blessante, mais que j'excusai presque aussitôt.

— Si tu ne veux pas que je te les donne, lui dis-je, je puis te les prêter.

— Oh ! que de reconnaissance ! s'écria-t-

elle..... Puis elle s'arrêta et reprit : Mais non. Si on apprenait cela dans le couvent, Dieu sait ce qu'on dirait ! On prétendrait que je t'ai priée, que j'ai mendié, que j'ai abusé de ton amitié..... Non, non.

— Et par crainte de quelques méchans propos, tu refuses de sauver ta mère ?

— Ma pauvre mère, ma bonne mère ! s'écria Juliette en éclatant en larmes.... Faut-il que je n'aie rien, rien, pas la moindre ressource, pas un bijou, rien, rien à lui envoyer !

— Mais j'ai de l'argent, moi, dis-je à Juliette.

— Non, me dit-elle, la supérieure me punirait cruellement d'avoir accepté ce service, en disant que je te l'ai extorqué.

— Elle n'en saura rien, lui dis-je.

— C'est impossible.

— Je te l'assure.

— Mais comment feras-tu ?





— Cela me regarde, pourvu que tu acceptes.

Juliette hésita long-temps. Mais, à force de supplications, et surtout lorsque je lui eus bien promis que la supérieure ignorerait ce que j'allais faire, elle laissa vaincre sa fierté et finit par consentir. J'écrivis aussitôt à M. Barnet en le priant de venir me voir. Il accourut sur l'heure, tant ma lettre était pressante. Dès que nous fûmes seuls dans le parloir, je lui dis tout d'un coup :

— M. Barnet, il me faut douze cents francs.

— Hé! mon Dieu, pourquoi faire? s'écria-t-il tout ébahi.

— Il me faut douze cents francs, lui dis-je; vous avez ma fortune dans les mains, et je vous demande cette somme.

— Mais encore faut-il que je sache à quel usage elle est destinée; car si c'est la supérieure qui vous a suggéré de me faire une pa-

reille demande, je ne veux pas me rendre complice d'une pareille extorsion.

— Au contraire, lui dis-je, il faut que la supérieure l'ignore.

— Mais c'est encore plus grave; et assurément je ne vous donnerai pas une pareille somme sans savoir de quoi il s'agit.

— Il s'agit, lui dis-je, de sauver une pauvre femme qu'on veut ruiner.

Et tout aussitôt je lui racontai le malheur de la mère de Juliette. M. Barnet réfléchit long-temps, puis il me répondit :

— C'est possible..... Je veux même croire que c'est vrai, car on ne doit pas toujours mal penser de ses semblables; d'ailleurs, mon enfant, c'est la première demande d'argent que vous me faites, et c'est pour une bonne action. Peut-être cela vous portera-t-il bonheur; peut-être cela conjurera-t-il ce mauvais sort qui vous poursuit..... Je ne veux pas vous refuser. Je vous apporterai les douze cents francs.



— Pas ici, lui répondis-je ; et, pour que vous soyez bien sûr que je ne vous trompe pas, envoyez directement cet argent à madame Gelis, à Auterive.

— Caroline, me dit alors affectueusement M. Barnet, je n'ai pas eu un moment l'idée que vous me trompiez, j'ai pu croire que vous étiez trompée.

— Ah ! monsieur !

— Je ne le crois plus..... J'enverrai l'argent ce soir même, et vous serez contente de moi.

Je remerciai cet excellent homme, comme s'il m'eût sauvée moi-même, et je courus apprendre cette bonne nouvelle à Juliette. Elle me dit un mot qui me peignit toute la délicatesse et toute la fierté de son ame.

— Tu es bien heureuse, me répondit-elle en cachant ses larmes, tu peux faire du bien à ceux que tu aimes !

Je la consolai le mieux que je pus du service

que sa pauvreté l'avait forcée d'accepter, et nous fûmes l'une à l'autre plus que jamais.

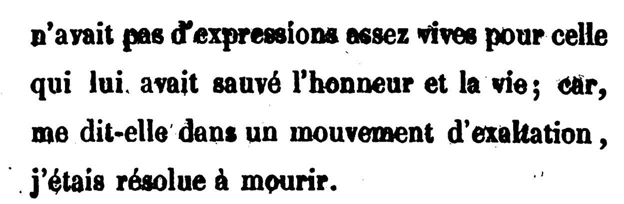
— Quoi que vous ayez fait, Caroline, dit le baron, voilà une action qui vous sera comptée en compensation de bien des fautes; car il est bon d'avoir commencé sa vie par un bienfait.

— Hélas! ce bienfait a été cependant la source de tous mes malheurs! Le bienfait dans lequel M. Barnet semblait espérer... ce bienfait m'a perdue.

— Quoi! murmura Luizzi à voix basse, partout et toujours le mal est le prix ou la conséquence du bien! Mais dites-moi, Caroline, comment cette action a-t-elle pu être la source de vos malheurs?

— Le voici. Ce que je viens de vous raconter se passa dans le mois d'août. Vers la fin de septembre, madame Gelis vint à Toulouse, et nous la vîmes au couvent. La manière dont cette excellente et malheureuse femme me remercia me rendit confuse. Sa reconnaissance





n'avait pas d'expressions assez vives pour celle qui lui avait sauvé l'honneur et la vie; car, me dit-elle dans un mouvement d'exaltation, j'étais résolue à mourir.

— Et je ne vous aurais pas survécu, ma mère, s'écria Juliette en tombant dans les bras de madame Gelis.

Le spectacle de cette tendresse mutuelle me fit mal. Je compris mieux que je ne l'avais fait jusque-là combien j'étais seule en ce monde; il me sembla que j'aurais préféré la misère et le malheur de cette fille qui avait une mère à ce bonheur et à cette fortune qui l'avait sauvée. Cependant, parmi les témoignages de la reconnaissance de madame Gelis, elle m'en offrit un qui me fit un vif plaisir.

— Je viens chercher ma fille pour quelques jours, me dit-elle; daignez l'accompagner dans la maison que je dois à votre bienfaisance. Venez, vous y serez reçue comme un ange sauveur. Ne me refusez pas; ce serait m'humilier,

ce serait me reprocher le bien que vous m'avez fait, en ayant l'air d'en rougir.

— Et ce n'est pas mon intention, madame, lui dis-je, et j'accepte avec joie, si madame la supérieure veut me permettre de vous accompagner.

— Il vous suffira de le lui demander.

Je courus chez la supérieure, qui me refusa d'abord avec une froideur que je ne lui avais jamais vue à mon égard. Cette rigueur m'irrita et je ne pus me contenir assez pour ne pas lui dire que ce n'était pas ainsi qu'elle me rendrait supportable le séjour du couvent. Elle me traita alors avec une sévérité qui me montra combien mon emportement était déraisonnable. Etonnée moi-même de mon audace, je changeai de ton et la suppliai de m'accorder comme une grace ce que je lui demandais.

— Hélas! lui dis-je, c'est la première fois que moi, pauvre orpheline, je trouve quelqu'un qui veuille bien me recevoir, quelqu'un qui ne me repousse pas, et vous m'enlevez la





première consolation qui me fasse oublier combien je suis abandonnée !

Mes larmes parurent toucher la supérieure plus que je ne m'y attendais, d'après la manière dont elle m'avait accueillie, et elle finit par me répondre :

— Allez, Angélique (en commençant mon noviciat j'avais pris ce nom), allez, me dit-elle : j'aurais désiré que c'eût été ailleurs que chez madame Gelis que vous eussiez été passer ces huit jours ; mais, puisque vous le souhaitez si ardemment, je vous le permets ; je veux vous prouver que vous trouverez toujours ici indulgence pour vos fautes et empressement à satisfaire vos désirs.

Voilà, pensa Luizzi, une condescendance que les 60,000 fr. de ma sœur peuvent seuls m'expliquer. Il renferma cependant cette réflexion en lui-même, afin de ne pas interrompre le récit de Caroline, qui continua ainsi :

Le lendemain matin nous partîmes pour Au-

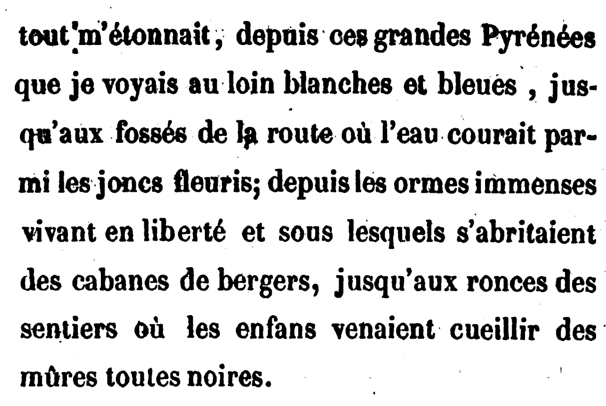
terive, dans une voiture découverte que madame Gelis loua pour ce petit voyage. Je ne puis vous dire, Armand, quelles vives et douces sensations j'éprouvai durant cette route. Vous les comprendriez si vous saviez ce que c'est que d'avoir vécu bien des années dans les murs d'un couvent, dans une habitation dont on connaît tous les passages, dont on sait par cœur tous les appartemens, où toutes choses sont si constamment pareilles qu'une pierre qui se détache d'un mur, une dalle qui se brise dans un corridor, y sont un évènement et un sujet d'entretien; vous les comprendriez si vous saviez, mon frère, combien ce sont de tristes promenades que celles qui se bornent à un enclos dont on connaît tous les arbres, dont on a foulé mille fois toutes les allées, dont on a compté toutes les fleurs, et dans lequel on ne descend avec quelque curiosité que le lendemain d'un orage, pour voir s'il n'y a pas des branches brisées, des plantes arrachées, un dégât à réparer, qui donnera aux heureuses



recluses un ou deux jours de soins nouveaux et inaccoutumés. Ce jour-là j'entrais dans un horizon qui ne se bornait pas à un vieux mur chargé de lierre ; j'allais dans une route qui n'aboutissait pas à une porte doublée d'une grille et qui ne s'ouvrait jamais. Je ne rencontrais pas à chaque instant des visages austères passant près de moi en silence, les yeux gravement baissés. Je n'entendais pas ces voix éternellement monotones, et dont j'aurais pu dire les paroles avant qu'elles fussent prononcées. C'était tout le long de la route de hardis voyageurs, marchant avec rapidité et parlant tout haut du but de leur voyage ; des jeunes filles alertes, riant entre elles et n'arrêtant les bruyans éclats de leur rire qu'à l'aspect de notre habit religieux, et pour nous envoyer un salut plein d'humilité, comme si devant nous toute joie devait se taire. Puis, à peine étions-nous passées, qu'elles reprenaient leurs chants et leurs vifs entretiens. D'un autre côté, c'étaient des voitures qui nous croisaient, pleines de

dames élégantes ; et, comme c'était le temps des vendanges, nous voyions passer de nombreuses troupes d'hommes, de femmes, d'enfans avec leurs paniers ; les mules et les chevaux avec leurs *comportes*[1] remplies de raisin, allant se verser au pressoir et en revenant vides, ou chargées alors de petits enfans qui gesticulaient et chantaient en saluant les passans du haut de cette espèce de chaire ambulante. C'était de toutes parts une activité, une vie, qui me surprenaient et me charmaient à la fois. Je regardais et j'écoutais ; tout m'était nouveau : les maisons rouges qui bordent la route, les longues avenues qui mènent aux grands châteaux, les lointains clochers qui marquent les villages. Je m'intéressais à tout ce qui se passait, j'admirais ces grandes charrettes traînées par dix chevaux, je suivais des yeux le pauvre mendiant monté sur son âne ;

[1] Espèce de baquet qu'on accroche aux selles des chevaux.



tout m'étonnait, depuis ces grandes Pyrénées que je voyais au loin blanches et bleues, jusqu'aux fossés de la route où l'eau courait parmi les joncs fleuris; depuis les ormes immenses vivant en liberté et sous lesquels s'abritaient des cabanes de bergers, jusqu'aux ronces des sentiers où les enfans venaient cueillir des mûres toutes noires.

Nous arrivâmes le soir à Auterive, chez madame Gelis. Ce n'était pas une grande et belle maison comme celle de madame Dilois; mais ce n'était pas non plus une étroite et pauvre cellule fermée à clef, et à travers la porte de laquelle on sent le vent qui se glisse et le froid qui vous glace. Il y avait un grand feu dans l'âtre; la servante nous servit un souper bien préparé, et nous pouvions parler tout haut, rire et défaire notre guimpe, sans être sévèrement admonestées ou menacées d'être mises à genoux au milieu d'un réfectoire. Nous fûmes bien heureuses ce soir-là. Je partageai la chambre de Juliette, et nous

eûmes tout le loisir de causer ensemble sans être séparées par la cloche qui sonne à une heure dite l'heure invariable du repos, comme si le repos se commandait comme se commandent l'activité ou la prière.

Ce fut alors que je commis ma première faute. Je parlais à Juliette de notre voyage avec tant d'enthousiasme, qu'elle souriait en m'écoutant.

— Que dirais-tu donc, me répondit-elle, après m'avoir laissé rappeler tous mes souvenirs; que dirais-tu, si tu voyais la fête de Sainte-Gabelle qui doit avoir lieu demain?

— Une fête?

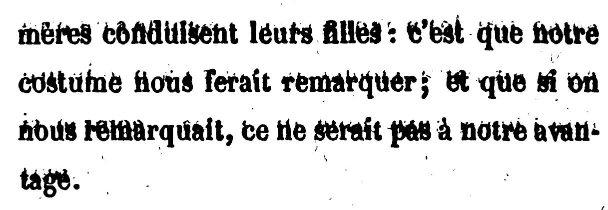
— Oui, la plus belle fête des environs.

— Ne pouvons-nous y aller?

— Avec nos habits de religieuse? Cela ne serait pas convenable.

— Tu as raison.

— Ce n'est pas qu'il y ait grand mal à aller regarder des jeux et des danses où toutes les



mères conduisent leurs filles : c'est que notre costume nous ferait remarquer ; et que si on nous remarquait, ce ne serait pas à notre avantage.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on n'est pas belle avec une guimpe et un bandeau. Tiens, toi, par exemple, si tu avais les cheveux bien arrangés, tu serais jolie comme un amour, la plus jolie de toute la fête.

— Ne te moque pas de moi, Juliette.

— Je te dis vrai : tu as le visage si blanc, les yeux si doux !

Caroline s'arrêta un moment, et dit à son frère en baissant les yeux :

— Je vous répète ces folies, parce que je veux que vous sachiez toute la vérité. D'ailleurs Juliette me parlait ainsi, parce qu'elle m'aimait tant qu'elle me vantait à tout propos.

— Je le crois, dit Luizzi ; mais continuez, Caroline.

— Pendant que Juliette me disait tout cela,

reprit la jeune sœur, elle m'ôtait ma guimpe, mon bandeau, et dénouait mes cheveux qui tombèrent sur mes épaules nues; elle s'arrêta un moment, me contempla d'un air presque fâché, et me dit à voix basse :

— Oui, vraiment, vous êtes belle, trop belle peut-être!

Mais presque aussitôt elle sembla chasser cette fâcheuse idée, et reprit avec gaîté :

— Tu serais admirablement jolie avec tes cheveux nattés comme cela, fit-elle en les disposant autour de mon visage. Et si je te mettais une de mes pauvres robes que je ne dois plus mettre, je suis sûre que tu aurais une taille charmante. Veux-tu essayer?

— Laisse-moi voir d'abord dans la glace quel visage me fait cette coiffure.

— Non, non; quand tu seras tout à fait habillée, tu te regarderas; je suis certaine que tu ne vas pas te reconnaître. Et, sans me laisser le temps de lui répondre, elle m'ôta tous mes lourds vêtemens, et m'habilla avec une robe





de soie, un fichu brodé ; elle me coiffa, me para le mieux qu'elle put, puis elle me conduisit devant une grande glace, et me dit :

— Tiens, regarde !

Elle avait raison, je ne me reconnus pas, et je m'écriai :

— Est-ce bien moi !

— C'est-à-dire, reprit Juliette, que si tu paraissais ainsi à la fête, tu ferais tourner la tête à tous les danseurs.

— A condition que je ne danserais pas, lui répondis-je en riant de son enthousiasme.

— Toi ? Mais on danse toujours à merveille avec une jolie taille comme la tienne ; et puis c'est si facile de danser comme on danse aujourd'hui : il suffit de marcher en mesure.

— Et comme elle disait cela, elle se mit à chanter un air et à danser avec une grace parfaite, malgré ses habits de novice : elle souriait avec son charme si attrayant, et ses yeux vifs doucement voilés semblaient balancer leur

doux regard au mouvement de son corps et de son chant.

— C'est toi, m'écriai-je, qui serais jolie ainsi habillée. Tiens, mets ta robe.

— Oh! j'en ai bien d'autres, me dit-elle. Tu vas voir; nous allons faire un bal à nous deux.

Et, avec une rapidité merveilleuse, elle jeta ses habits de novice et se rhabilla avec une robe qui laissait voir son cou et la naissance de ses épaules. Vous ne pouvez vous imaginer comme elle était charmante ainsi, souple et légère, ses cheveux tombant en longs anneaux le longs de ses joues.

— Tiens, me disait-elle en cambrant sa jolie taille, marche ainsi : suppose qu'un beau jeune homme passe et qu'il te salue; si on ne le connaît pas, on détourne ainsi les yeux d'un air froid; si c'est une simple connaissance, on le salue légèrement en s'inclinant; si c'est un ami, on lui fait ainsi un signe de la tête et de la main.



Et Juliette faisait tout ce qu'elle disait avec une aisance, une grace, qui me ravissaient. Puis elle me dit ;

— Allons, essaie.

Et pendant que je l'imitais, elle s'écriait à tout propos :

— Mais tu es charmante ! il semble que tu n'as pas fait autre chose toute ta vie. Vrai ! si tu voulais, je parierais qu'en deux leçons tu danserais aussi bien que moi.

— Oh ! pour cela non, lui dis-je.

— C'est ce que nous allons voir, répondit-elle ; je vais commencer, tu feras comme moi.

Et voilà que nous nous plaçons en face l'une de l'autre et qu'elle se met à chanter et à danser ; puis moi après elle, et malgré moi j'y prenais un vif plaisir, car Juliette semblait heureuse et fière de me voir si jolie. Elle me le répétait à chaque instant en me disant toujours :

— C'est au point que si la supérieure ou

M. Bernet te rencontraient à la fête, ils ne te reconnaîtraient pas.

— Ni toi non plus.

— Et c'est si amusant, me dit-elle; des marchands de toute espèce, des danses sous les arbres, des jeux, et puis un monde! toutes les belles dames des environs avec leurs filles et leurs maris; les jeunes gens du pays venus à cheval ou en calèche, puis se promenant dans la foule, adressant des complimens aux plus jolies, les invitant à danser, les regardant d'un air amoureux. Si tu pouvais y aller, tu aurais une cour à faire enrager toutes ces petites bégueules qui n'ont pas voulu t'inviter chez elles.

— Oui! oui! lui dis-je tristement; mais c'est un plaisir qui ne nous est plus permis.

— C'est vrai, reprit Juliette, tu as raison, et il vaut mieux dormir que de penser à tout cela, maintenant que nous ne pouvons que le regretter.

Nous quittâmes nos jolies robes et nous nous couchâmes; mais pendant long-temps je

ne fis que rêver danses, musique, beaux jeunes gens, fête, plaisir; on me disait que j'étais jolie, que j'étais aimable, qu'on m'aimait. Jamais au couvent je n'avais eu un sommeil si fatigant, et il était bien tard quand je perdis l'agitation qu'avait fait naître en moi cette bonne et innocente soirée.

Le lendemain, quand je m'éveillai, j'étais seule dans la chambre. Lorsque je voulus me vêtir, je ne trouvai plus mes habits de novice; la robe que j'avais essayée la veille était seule sur une chaise. J'appelai Juliette, mais elle était au rez-de-chaussée, dans le petit magasin de sa mère; elle ne m'entendit pas. Je m'habillai du mieux que je pus, et je descendis. J'entrai étourdiment dans le magasin, et je me trouvai en face d'un jeune homme qui rapportait des livres chez madame Gelis. Je fus si honteuse que je m'enfuis dans l'arrière-boutique. Juliette m'y suivit; elle portait son costume du couvent.

— Qu'as-tu fait de mes habits? lui dis-je.

— Ils sont dans ta chambre.

— Je ne les ai pas trouvés.

Juliette se mit à rire et répondit :

— On cherche toujours mal ce qu'on n'a pas envie de retrouver.

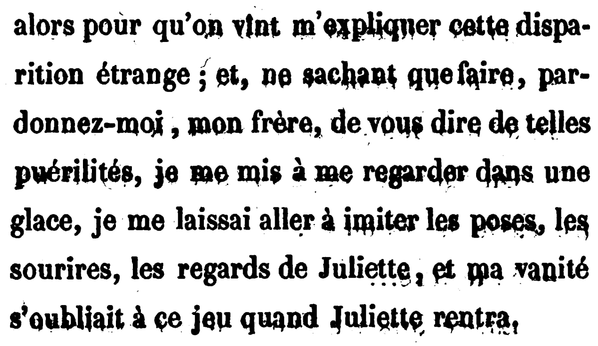
— Je te jure...

— Est-ce que j'ai l'air d'une supérieure? reprit Juliette. Ne jure pas et ne mens pas : l'avantage de la liberté, c'est de nous sauver d'un vice affreux, de l'hypocrisie. Là où on ne fait pas des fautes des moindres actions, on n'a pas besoin de mentir pour les cacher. Tu t'es trouvée jolie ainsi habillée, tu as voulu rester jolie, ce n'est pas un grand crime.

— C'est mal, Juliette, de me soupçonner; viens là-haut toi-même, et tu verras.

— Tout à l'heure, repartit Juliette, il faut que j'aille remettre à M. Henri les livres qu'il demande.

Juliette me laissa seule et je remontai dans la chambre. Je cherchai dans tous les coins, je ne pus découvrir mes habits. J'attendis



alors pour qu'on vînt m'expliquer cette disparition étrange ; et, ne sachant que faire, pardonnez-moi, mon frère, de vous dire de telles puérilités, je me mis à me regarder dans une glace, je me laissai aller à imiter les poses, les sourires, les regards de Juliette, et ma vanité s'oubliait à ce jeu quand Juliette rentra.

— Très bien, me dit-elle, très bien ; si M. Henri t'avait vue ainsi, il te trouverait bien plus belle encore.

Je devins si confuse que je me sentis prête à pleurer.

— Allons, allons, reprit Juliette en riant, cherchons tes habits maintenant ; car je veux que tu les reprennes. C'est bien mal à moi, n'est-ce pas ? mais je serais trop laide à côté de toi avec mes voiles et mes grands jupons noirs, et je serais jalouse.

— Folle, lui dis-je en l'embrassant.

Et nous nous mîmes à retourner toute la chambre sans rien pouvoir découvrir. Au moment où Juliette commençait à s'impatienter,

madame Gelis arriva, et nous expliqua ce qui arrivait. Il paraît que la servante avait renversé une lampe sur mes habits en voulant les nettoyer, et madame Gelis était allée les porter chez un dégraisseur. Celle-ci menaçait de chasser la servante qui ne voulait pas absolument avouer sa faute; mais Juliette, toujours bonne et indulgente, pria si bien sa mère, que celle-ci pardonna.

Nous restâmes seules avec Juliette.

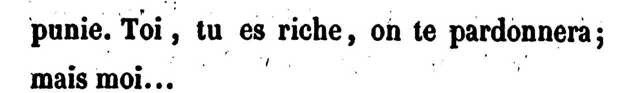
— Allons, dit-elle, avec sa douce bonté et sa gaîté facile, il est décidé que tu seras la seule jolie. Nous allons visiter un peu la ville. J'aurai l'air d'une sévère matrone à qui on a confié une belle pensionnaire. On te regardera, et je te dirai gravement : Baissez les yeux, mademoiselle.

— Mais, si je sors ainsi, ne peux-tu faire comme moi? lui dis-je en la suppliant.

— Oh! non, me répondit-elle, si on venait à l'apprendre au couvent, je serais cruellement







punie. Toi, tu es riche, on te pardonnera; mais moi...

— Mais nous sommes à mille lieues de Toulouse, personne ne le saura.

— Je n'ose pas; je n'ose pas.

Je la suppliai tant qu'elle consentit : je l'habillai à son tour; elle était charmante, ainsi vêtue; la flexibilité de sa taille se montrait dans toute sa grace; le feu de son regard, le charme de son sourire, animaient d'une expression dont je n'avais pas d'idée son visage encadré dans de longs cheveux bouclés; sa robe entr'ouverte laissait voir la souplesse et la blancheur de son cou, autour duquel elle avait attaché un étroit ruban de velours; elle avait beau me vanter, elle était bien plus jolie que moi.

Quand nous fûmes prêtes, nous sortîmes ensemble. Nous rencontrâmes mille personnes, toutes se dirigeant du côté de Sainte-Gabelle; beaucoup nous parlèrent, disant toujours à Juliette : « Ne venez-vous pas à la fête avec

cette charmante personne? nous nous verrons à Sainte-Gabelle, n'est-ce pas?

Juliette répondait avec embarras : « Je ne sais, je ne crois pas. » Je lui demandai alors pourquoi elle ne répondait pas franchement que nous ne pouvions y aller.

— Je n'ose pas, me dit-elle.

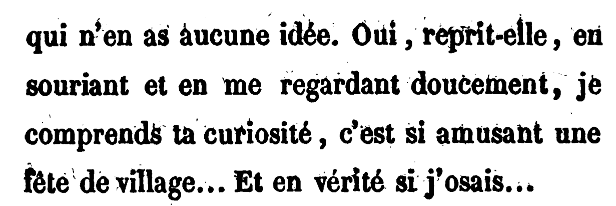
— Et pourquoi?

— Oh! c'est que l'on n'a pas ici les mêmes idées qu'au couvent; si je disais gravement que de saintes femmes en Dieu comme nous ne peuvent se mêler à de pareils plaisirs, on nous traiterait de dévotes ridicules. Ce serait d'ailleurs avoir l'air de blâmer toutes ces jeunes filles qui vont à la fête, leurs mères qui les y conduisent, car c'est un plaisir honnête, quoiqu'il nous soit défendu.

— Tous les plaisirs ne nous sont-ils pas défendus? lui dis-je en soupirant.

— Oh! reprit Juliette d'un ton indifférent, peu m'importent toutes ces réunions, je les connais, moi. Je ne les regrette que pour toi





qui n'en as aucune idée. Oui, reprit-elle, en souriant et en me regardant doucement, je comprends ta curiosité, c'est si amusant une fête de village... Et en vérité si j'osais...

— Tu m'y mènerais.

— Seule! s'écria Juliette, oh! non... cela ne se peut pas; mais je prierais ma mère de nous y accompagner.

— Ta mère, lui dis-je; mais que peut-on dire si ta mère nous accompagne?

— Rien, sans doute, et cependant... mais je n'oserai jamais lui en parler... Si tu voulais le lui dire, toi...

— Mais je n'oserai pas non plus.

— Je suis sûre cependant que tu lui ferais grand plaisir.

— Oh non! lui dis-je, elle se croirait peut-être obligée à consentir; dans ma position, une pareille demande serait peut-être une exigence...

Juliette parut blessée de cette réflexion;

cependant elle me répondit, après un moment d'hésitation :

— Je ne puis t'en vouloir de ce scrupule, tu es si ignorante des sentimens du monde que tu ne peux penser autrement ; mais, crois-moi, c'est une plus noble délicatesse de donner à quelqu'un l'occasion de paraître reconnaissant d'un bienfait que de dédaigner d'en parler.

— Oh ! s'il en est ainsi, m'écriai-je, je lui demanderai tout ce que tu voudras : je lui demanderai de nous conduire à cette fête.

— Et je t'en remercierai pour ma mère, dit Juliette, car tu te montreras ainsi bonne pour elle et pour moi.

Dès que nous fûmes rentrées chez madame Gelis, sa fille alla la prévenir que je lui voulais parler. Comme elles demeurèrent assez long-temps enfermées ensemble, je craignis que Juliette n'eût parlé à sa mère de la demande que je voulais lui faire et que celle-ci





ne voulût pas me l'accorder ; mais dès que j'en eus parlé à madame Gelis, elle accepta avec un empressement qui me montra que je m'étais trompée. Cette excellente femme était si heureuse de pouvoir satisfaire un de mes désirs, que je compris que Juliette avait raison de penser que c'est une bonne chose, ajoutée à un bienfait, que d'en solliciter la reconnaissance.

Le baron écoutait sa sœur avec étonnement ; cette jeune fille, qui disait avoir fait une triste expérience du monde, en parlait avec une si naïve bonne foi, qu'il ne put s'empêcher de sourire de cette dernière réflexion. Mais bien décidé à ne laisser rien voir à sa sœur des sentimens que lui inspirait son récit, il se tut encore. La jeune fille s'était arrêtée, et ce moment de silence leur avait laissé entendre les tristes efforts de la tempête gémissant autour de la maison. Ce long et sombre murmure de la pluie, sillonné des longues plaintes du vent, semblèrent l'attrister d'avance sur ce qu'il al-

lait apprendre, et il pria Caroline de continuer.

— Nous partîmes pour la fête, dit-elle. Oh! quelle belle et douce journée! vous savez, mon frère, une de ces journées d'automne de notre Midi, presque aussi belle que les beaux jours du printemps. Ce n'est pas la nature active et pétulante de la première saison, qui rompt ses enveloppes et éclate en jets verdissans, c'est la nature allanguie et fatiguée, qui semble se dépouiller pour s'endormir; ce n'est pas les bouffées subites des vents tièdes de mai, emportant les émanations fortes et embaumées des lilas et des chèvrefeuilles; c'est l'air tiède et doux de septembre, tout imprégné du parfum éthéré qui s'échappe des trèfles séchés, des chaumes jaunis, des fruits mûrs, des feuilles qui commencent à joncher la terre; ce n'est pas en soi le sang qui bout, la poitrine qui se gonfle, le cœur qui voudrait crier et pleurer sans raison, c'est la lassitude de l'ame, le regret d'un passé qu'on n'a pas eu, le souvenir d'un rêve qui ne s'est pas accompli; des larmes qui



passent dans les yeux sans venir d'une douleur. Je ne puis vous dire quel charme suave j'éprouvais à me sentir dans cette vie inconnue; si j'avais été seule, je me serais assise au pied d'un arbre à regarder et à écouter, car je devenais plus triste à mesure que j'approchais du lieu de la fête. Tous ceux qui passaient près de nous étaient si joyeux! Ils s'appelaient et se hâtaient d'arriver; car c'était la dernière fête de l'année, et l'hiver allait venir, et ils ne se reverraient qu'au printemps. C'était ma première fête à moi, et ce devait être la dernière de ma vie; car mon hiver ne finira qu'avec la tombe, et je n'aurai de printemps que dans le ciel.

Des larmes tombèrent des yeux de Caroline, et Luizzi lui dit :

— Vous pleurez, ma sœur? Allons, chassez ces ombres idées, et espérez!

— Voilà ce que me dit Juliette en me voyant pleurer, car je pleurais alors comme aujourd'hui, et je ne puis vous dire quel sou-

dain vertige s'empara de moi. J'éprouvai un mouvement de colère invincible contre ma destinée : tous ces gens qui passaient, les uns par bandes nombreuses, où s'échangeaient tout haut les noms de frère, de mère, d'enfans ; les autres par couples isolés, où l'on lisait sur les lèvres des mots qu'on n'entendait pas ; les bruits lointains et continus d'orchestre, les cris joyeux des danseurs, ce mouvement, cette vie, ce tumulte, tout cela m'étourdit, m'enivra ; et, par je ne sais quel entraînement inoui, moi, qui un moment avant marchais si pensive et si triste vers cette fête, je pressai Juliette en lui disant : « Viens, viens, allons danser! Allons, une fois au moins, une fois ! » Ce fut le vertige du voyageur placé sur le bord d'un torrent, et qui s'y précipite pour courir avec les flots qui passent, qui passent, qui passent sans cesse.

Nous arrivâmes : il y avait mille jeux que je regardais avec désir ; des étalages de bijoux et de parures dont je me revêtais en pensée.



Tout me faisait envie; j'aurais voulu être parmi les paysannes qui se disputaient en courant librement un ruban ou une dentelle; j'aurais voulu m'asseoir au repas étalé sur l'herbe à l'abri d'un sycomore; j'aurais voulu danser en rond et chanter avec les jeunes filles ces chansons de nos montagnes où l'on parle de la beauté des bergères et de l'amour subit des chasseurs qui les rencontrent; j'étais sous l'empire d'une puissance intérieure qui me poussait vers tout ce qui arrivait à moi. Puis nous entrâmes dans la salle de danse. Nous n'étions pas assises que nous étions invitées. Je revis Henri, celui que j'avais aperçu le matin chez Juliette; il dansa avec elle : un autre jeune homme me prit la main et me conduisit. Je ne savais pas danser, mais on eût dit que, par une singulière disposition, j'imitais facilement, et à mon insu, ce que je voyais faire : et il arriva qu'on me regarda plus qu'une autre; on murmura autour de moi que j'étais belle, et je me trou-

vai heureuse : c'était une joie gaie, vaniteuse, étourdie, qui me rendait légère et ne m'étonnait pas. Déjà je n'avais plus ma raison ; déjà moi, fille de Dieu, vouée à la pauvreté et à la réclusion, je levais mes yeux devant des regards ardens, et mon ame devant des triomphes de vanités. Puis, quand la contredanse fut finie, Henri s'approcha de moi, et m'invita à mon tour. Je n'étais pas remise de l'émotion de ce premier essai, quand Henri vint me prendre : l'orchestre commença, mais ce n'était plus la même danse. Henri m'entoura la taille de l'un de ses bras, et m'entraîna en me faisant rapidement tourner sur moi-même. Je fus d'abord si surprise, que je me laissai aller en fermant les yeux : mais peu à peu il me sembla que mes pas s'accordaient mieux aux sons de la musique ; on eût dit qu'une harmonie plus poignante que celle de l'orchestre me marquait la mesure. Je rouvris les yeux pour regarder où j'étais. Ce fut une sensation que je ne puis vous dire ; j'étais em-





portée dans un cercle immense avec une rapidité effrayante; mille visages passaient en fuyant à mes côtés; un air brûlant se glissait dans ma poitrine, et je sentais mes vêtemens voler autour de moi, comme fouettés par un vent qui courait à fleur de terre; mes cheveux fuyaient mes tempes comme pour livrer tout mon visage à des yeux dont je n'apercevais les regards que comme des éclairs qui s'allumaient et s'éteignaient presque aussitôt. Ma main s'attachait à l'épaule d'Henri, tandis que je m'appuyais de tout mon corps sur son bras puissant: mon cœur bondissait, ma poitrine haletait, je sentais mes lèvres frémir, et mes yeux se voiler, jusqu'au moment où je rencontrai ceux d'Henri, son visage près de mon visage, son haleine brûlant mon front, ses regards pénétrant dans les miens. Alors ce fut une fascination inconcevable; on eût dit que son souffle m'enlevait de la terre. J'éprouvai que j'étais liée à lui par une force invisible. Je ne sentais plus son bras

qui me soutenait ; il me sembla que je tournais au bout de son regard, et qu'il fallait rompre quelque chose en nous pour nous séparer. J'eus peur et froid ; le cœur me tourna, la vue me faillit, je tombai dans ses bras.

Lorsque je revins à moi, j'étais près de madame Gelis, qui disait : « Ce n'est pas raisonnable de faire valser si long-temps un enfant qui n'en a pas l'habitude. »

Valser! J'avais donc valsé! Je ne savais de cette danse que son nom proscrit au couvent ; c'était un mot sacrilége. Je me serrai près de madame Gelis comme un enfant qui a fait une faute et qui cherche abri près de sa mère. Mais elle m'avertit froidement de maîtriser mon émotion. Je sentis que je n'étais pas protégée, et je me laissai aller à pleurer. Je devins ainsi l'objet d'une curiosité qui me fit honte ; je me révoltai contre moi-même et j'osai regarder devant moi. Je vis combien ceux qui en avaient l'habitude portaient avec



légèreté ce plaisir qui m'avait accablée, et ma tristesse me reprit. Mais elle se fondit bientôt en une douce mélancolie où j'étais pour ainsi dire absente de moi-même. Je refusai de danser, mais je regardai danser et valser. L'aspect de cette joie faisait vibrer en moi la sensation adoucie des délices que je venais d'éprouver, et j'y baignais mon ame en souriant. Mais lorsque Juliette me remplaça là, dans les bras d'Henri, j'éprouvai une curiosité inquiète et presque jalouse, s'il faut vous le dire; elle allait avec une légèreté, une aisance, un abandon qui me faisaient douter que j'eusse pu paraître aussi séduisante à tous les yeux, surtout aux regards brillans d'Henri, qui semblaient se perdre dans les regards animés de Juliette; et, lorsqu'elle revint près de moi, elle répandait autour d'elle un parfum de joie et de triomphe qui m'oppressa. Je redevins tout à fait triste. J'oubliai la fête, la danse, et je pensai à vous, mon frère.

— A moi! s'écria Luizzi.

— Oui, à vous, Armand; à vous à qui j'aurais voulu parler comme je vous parle aujourd'hui, à vous à qui j'aurais voulu dire : Arrachez-moi au couvent, à la tombe, au désespoir, pour aller....... je n'aurais pu vous le dire...; mais je comprenais que l'on m'avait exilée d'une vie dont je venais d'éprouver les premiers tressaillemens; et, sans la connaître encore, je haïssais presque la prison qui allait m'en séparer pour jamais.

Cependant la nuit était venue; Henri offrit de nous accompagner : il donnait le bras à madame Gelis, et nous marchions derrière eux avec Juliette. Je ne pus m'empêcher d'être froide avec elle. Soit qu'elle ne devinât pas un sentiment que je ne pouvais moi-même comprendre, soit que son amitié si dévouée lui fît me pardonner mes injustes caprices, elle ne fut jamais si affectueuse, si bonne.

— Eh bien! me dit-elle, je te l'avais prédit : ton succès a été complet.



— Je le laisse, lui dis-je, à celles qui l'ont mérité jusqu'à la fin.

— Non, non, me dit-elle en riant, tu as fait comme ces héros de romans de chevalerie, qui entrent dans la lice pour remporter d'abord le prix sur le plus vaillant, et puis qui regardent dédaigneusement la mêlée où les autres combattent.

— Je ne croyais pas avoir à me glorifier d'une victoire si haute.

— Et cependant le vaincu est devant toi.

— Qui cela ?

— Ce pauvre M. Henri Donézau, qui donnerait beaucoup pour que nous pussions marcher devant lui, ne fût-ce que pour voir dans la nuit l'ombre de la belle fée qui l'a enchanté.

— Tais-toi, Juliette, m'écriai-je en sentant mon cœur se gonfler et prêt à éclater, comme si on lui eût versé une espérance trop grande pour lui, tais-toi ; tu te trompes.

— Enfant, me dit-elle, oublies-tu que moi

je n'ai pas vécu toute ma vie dans un couvent, que j'ai vu aimer... que j'ai aimé peut-être, et que je ne me trompe pas ? Henri t'aime; c'est une de ces passions subites qui s'enflamment comme la foudre au ciel.

— Et qui s'éteignent comme elle, n'est-ce pas ?

— Non, mais qui s'abattent sur un cœur comme la foudre sur un chaume tranquille, et qui le dévorent jusqu'à la cendre.

Le ton de Juliette, le choix des mots qu'elle employait, me surprirent et me troublèrent.

— As-tu donc éprouvé tout cela, lui dis-je, pour en parler comme tu fais ?

— Il y a plus d'une école pour apprendre ces secrets, me dit Juliette. N'ai-je pas vécu jusqu'à présent chez ma mère, et crois-tu que l'ennui ne m'a pas poussée quelquefois à lire quelques uns des livres que j'entendais vanter tous les jours ?

— Et ils t'ont enseigné ce que c'est que l'amour ?





— Non, me répondit-elle, jamais aucun n'a retracé fidèlement ce qui se passe dans un cœur qui commence à aimer, tant les émotions de l'amour sont abondantes et diverses ! mais ils éclairent quelquefois sur ce qu'on éprouve ; ils donnent un nom à la douleur ou à la joie dont on se plaît à vivre, et ce nom c'est le même ; c'est un trait commencé qui vous rappelle un visage connu, une syllabe dont on achève le mot : car l'amour, vois-tu, l'amour ne naît pas, il s'éveille ; et Dieu l'a mis au fond de nos cœurs, à côté de son image, éternel et puissant comme lui.

— Oh ! mon frère, comme ce langage résonnait doucement à mon oreille : j'en avais perdu le sens, qu'il vibrait encore en moi comme ces sons lointains dont la mélodie échappe, mais dont la douceur fait rêver. Je ne répondis pas, je craignis de répondre ; et, quand nous fûmes arrivés, j'eusse voulu rester seule ; je regrettai ma cellule où j'aurais pu veiller et rêver sans qu'on me regardât.

Puis, le lendemain venu, je parcourais de l'œil les tablettes de la bibliothèque de madame Gelis, comme si j'eusse voulu deviner lequel de ces livres pourrait me dire ce que j'éprouvais. Je n'osais le demander ni à Juliette, qui avait repris son air indifférent ou résigné, ni à madame Gelis, pour qui tous ces trésors de l'esprit et du cœur n'avaient de valeur que le prix qu'ils lui rapportaient. Je n'osais non plus en dérober un au hasard, c'était plus que le désir que j'éprouvais ne pouvait me donner de force; mais j'en découvris un oublié dans la chambre de Juliette.

Luizzi trembla en pensant quel pouvait être le livre laissé à dessein sous la main de Caroline; car il croyait deviner que, soit légèreté, soit corruption, cette Juliette avait tout fait pour égarer un cœur ignorant : mais il se rassura et crut même que ses soupçons pouvaient être injustes lorsque Caroline lui dit en baissant la voix : C'était un volume appelé *Paul et Virginie*.



Luizzi respira, et dit en souriant :

— Et vous l'avez lu ?

— Oui, et je reconnus la vérité de ce que m'avait dit Juliette, que l'amour ne se révèle pas toujours au cœur par les mêmes impressions ; mais que lui seul nous donne tous ces troubles divers qui n'ont qu'un nom. Je reconnus qu'une fois éveillé il occupe toute l'ame, soit qu'il y ait grandi avec les années, soit qu'il l'ait soudainement envahie. Je lus ce livre, puis d'autres. Je me levais la nuit tandis que Juliette dormait d'un sommeil profond, et je dévorais ces livres à la lueur terne d'une lampe de nuit, le corps glacé, mais ne pouvant m'arracher à ces émotions inconnues dont j'avais soif. Je lus ainsi une tragédie de Shakspeare, *Roméo et Juliette,* où ceux qui s'animent s'étaient aimés au premier regard l'un de l'autre, comme j'avais aimé Henri. Je lus la *Nouvelle Héloïse*.

— La *Nouvelle Héloïse* ! dit Luizzi.

— Oui, répondit Caroline, je la lus depuis

la première page où il est dit que celle qui lira ce livre est une fille perdue. Puis, quand Henri venait le soir, car il venait tous les soirs, je le regardais parler bas à Juliette, car je savais qu'il parlait de moi, et elle me racontait comment il n'osait me dire l'amour qui l'égarait; comment mon aspect le rendait tremblant et muet; comment il n'eût osé me regarder ni me parler; et, voyant qu'il éprouvait tout ce que j'éprouvais, je voyais bien qu'il m'aimait comme je l'aimais.

Cependant le jour de notre départ approchait. Je ne puis dire que je le voyais venir avec terreur; non, il était une espérance pour moi. Ce sentiment, qui n'avait ni épanchement ni solitude, qui ne pouvait parler et qui n'avait où rêver; cet amour dont l'aveu me montait aux lèvres et qu'il fallait faire taire; cette présence d'Henri qui me serrait le cœur sans le faire éclater, tout cela était un tourment insupportable. Le muet à qui la voix manque pour crier au secours lorsqu'il va pé-

rir, le nageur à qui la force échappe quand il touche déjà le rivage de la main, doivent éprouver un supplice pareil à celui que je ressentais tous les soirs quand Henri s'approchait de moi et me parlait avec une contrainte aussi pénible que la mienne. J'invoquais la solitude du couvent contre cette lutte sans issue, lorsque le matin même de mon départ je trouvai dans un livre que je lisais une lettre à mon adresse. Je ne la lus pas, car je devinai qu'elle venait de lui, et je voulus la lui rendre. Mais il ne parut pas, et Juliette n'osa la donner à sa mère pour qu'elle la remît à Henri.

— Tu peux le dédaigner, me dit-elle, mais tu ne peux le lui montrer à ce point; il y aurait de la cruauté : ce serait le pousser à quelque acte de violence dont une passion comme la sienne ne s'épouvanterait pas. Il te suffira de ne pas lui répondre.

— Et vous ne lui avez pas répondu ? dit Luizzi.

— Hélas! répondit Caroline, pour ne pas lui répondre, il eût fallu ne point lire cette lettre; mais je ne sais comment cela se fit, le matin, en reprenant mes habits de religieuse, ne sachant qu'en faire, je cachai ce papier sous ma guimpe. Je l'emportai. Oh! le cilice que j'ai vu nos austères recluses se ceindre quelquefois dans leur enthousiasme de pénitence, ce cilice ne doit pas plus brûler et déchirer que ce papier qui posait à nu sur mon sein. Vous dire le combat que j'éprouvai durant toute la route, combien de fois je portai la main à ma poitrine pour en ôter cette lettre qui me dévorait, et combien de fois ma main retomba sans force, comme si j'eusse dû m'arracher le cœur, ce serait vous montrer une folie dont je rougis et qui n'est pas guérie.

J'arrivai ainsi à Toulouse, presque résolue à ne pas lire cette lettre; mais une chose étrange me fit perdre tout mon courage. Lorsque je reparus au couvent, on s'étonna si fort du changement de mon visage, chacune se récria



avec tant de pitié sur ma pâleur et mon air de souffrance, que je ne doutai plus de la puissance d'un amour qui avait si rapidement altéré en moi les principes d'une santé calme et d'une vie sereine. Et vous le dirai-je ? ce fut parce que tout me dit que je portais en moi un mal dévorant, qu'il me devint impossible de résister à l'idée d'irriter ce mal qui faisait et tuait ma vie. Le soir venu, enfermée dans ma cellule, je lus cette lettre.

— Et vous répondîtes ? dit encore Luizzi.

— Vous la lirez, mon frère, celle-là et toutes les autres; vous lirez aussi celles que je lui ai répondues.

— Vous les avez? repartit le baron.

— Les voici toutes, dit Caroline, en lui remettant un paquet enfermé dans un petit sac de soie; elles vous diront ce qui me força à répondre à Henri, et comment mes propres lettres me sont revenues dans les mains. Je les ai gardées, non comme une espérance, mais comme un remords; car elles me disent cha-

que jour jusqu'à quel point je fus coupable et malheureuse.

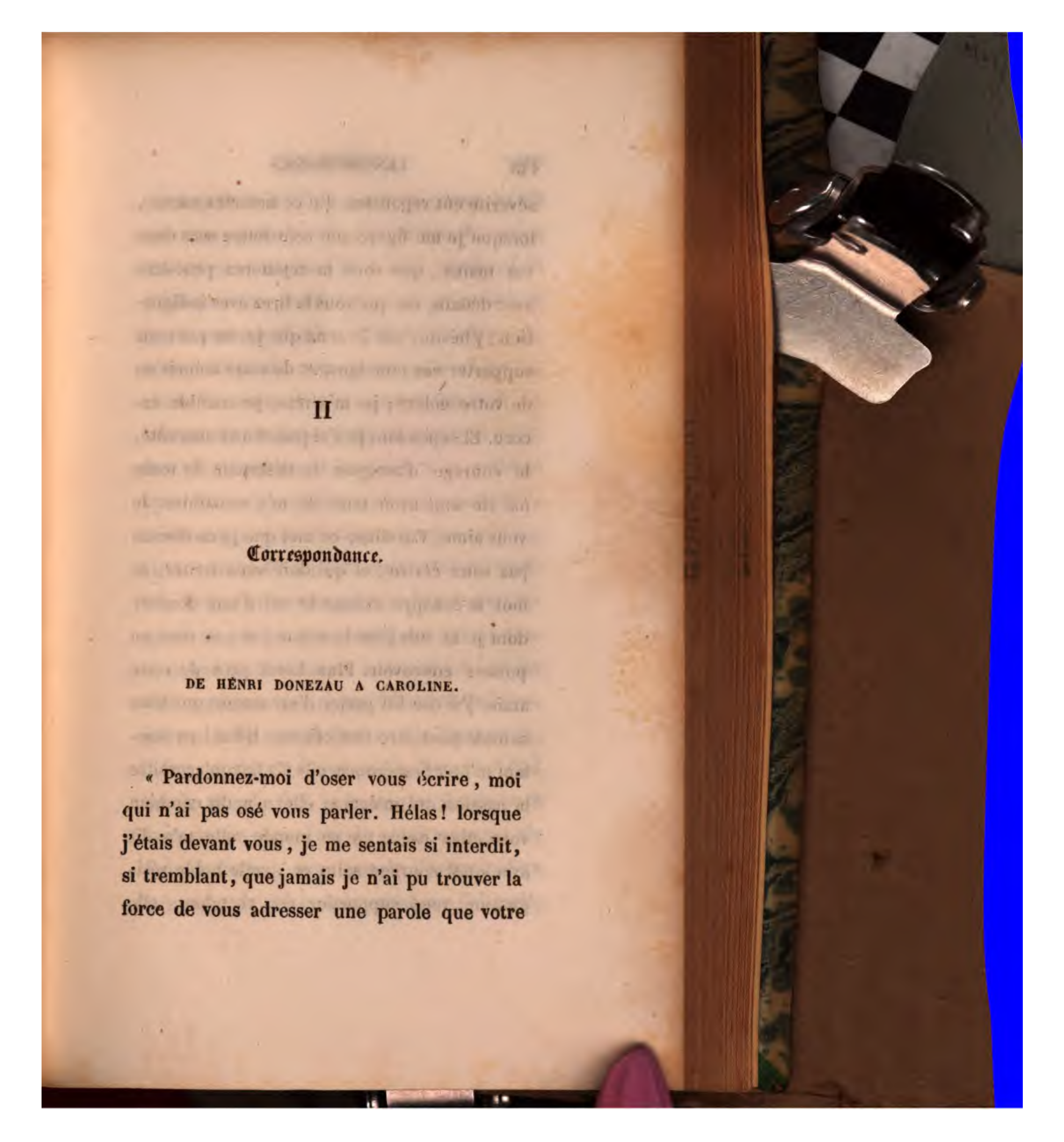
Luizzi prit les lettres, et s'apprêtait à les lire, lorsque Caroline l'arrêta en lui disant :

— Dans un instant, quand je ne serai plus là. Je vais aller auprès du lit du pauvre blessé, je vais m'agenouiller pour prier Dieu, afin qu'il me pardonne l'amour qui a brûlé dans mon cœur, et qui, je viens de l'éprouver tout à l'heure, n'y est pas encore éteint.

Et voici ce que lut Armand.







II

Correspondance.

DE HENRI DONEZAU A CAROLINE.

« Pardonnez-moi d'oser vous écrire, moi qui n'ai pas osé vous parler. Hélas ! lorsque j'étais devant vous, je me sentais si interdit, si tremblant, que jamais je n'ai pu trouver la force de vous adresser une parole que votre



sévérité eût repoussée. En ce moment même, lorsque je me figure que cette lettre sera dans vos mains, que vous la rejetterez peut-être avec dédain, ou que vous la lirez avec indignation, j'hésite, car je sens que je ne pourrais supporter ces témoignages de votre mépris ou de votre colère; je m'arrête, je tremble encore. Et cependant je n'ai pas, d'un autre côté, le courage d'accepter le désespoir de toute ma vie sans avoir tenté de m'y soustraire. Je vous aime, Caroline; ce mot que je ne devrais pas vous écrire, et qui doit vous irriter, ce mot m'échappe comme le cri d'une douleur dont je ne suis plus le maître, et que vous ne pouvez concevoir. Plus hardi près de votre amie, j'ai osé lui parler d'un amour qui vous semble peut-être une offense. Hélas! en voulant m'ôter l'espérance, elle n'a fait qu'accroître la passion qui m'égare; elle m'a dit combien vous étiez isolée en ce monde, elle m'a dit avec quel courage saint et quelle noble résignation vous supportiez cet abandon; elle

m'a appris ce qu'il y avait de généreuse bonté en vous; et moi, qui vous aimais déjà pour tout ce que vous avez de beauté céleste et de grace parfaite; je vous ai aimée pour tout ce que la vertu a de plus noble et de plus pur. Alors, n'espérant rien en moi, j'ai espéré en vous. La sainte pitié qui vous a fait venir au secours de madame Gelis se tournera peut-être un moment vers la plainte d'un malheureux. Toutes les douleurs ne sont pas dans la misère; et vous pardonnerez à celui qui vous aime, comme Dieu pardonne à celui qui souffre. Mais si votre ame noble et bonne vous inspire ce pardon pour une faute qui ne torture que moi, comment le saurai-je? Qui me dira que je ne vous ai pas offensée? Oh! pardonnez-moi; mais il faut que je l'apprenne; il faut qu'un mot de vous me le dise, ou il faut que je meure. Oui, je le sens, si j'avais eu la force de me taire, j'aurais gardé toute ma vie dans le fond de mon ame le désespoir d'un amour ignoré; mais maintenant que j'ai parlé,



il faut que je sache si je n'ai pas été trop coupable. Il suffira de votre silence pour me l'apprendre. Si d'ici à huit jours rien n'est venu me dire que je ne me suis pas attiré le mépris de celle que je respecte comme l'image des anges sur la terre, vous n'entendrez plus parler de moi; car la tombe est muette, et le désespoir y trouve un asile contre le mépris.

» HENRI DONEZAU. »

Quand Luizzi eut fini cette lettre, il lui prit envie de rire. Elle lui parut niaisement ridicule. Ce monsieur qui, dès l'abord, parlait de la tombe comme d'un asile tout prêt où il allait entrer, ni plus ni moins que s'il eût été question d'ouvrir son parapluie en cas d'orage, ce monsieur, disons-nous, lui parut un pauvre séducteur, à moins qu'il ne fût véritablement amoureux; car notre baron savait qu'en fait de folles imaginations et d'emphase sentimentale, il n'y a rien de tel que l'amour véritable : puis il pensa que si la séduction

était arrivée à copier le langage du véritable amour, même dans ce qu'il a d'outré, elle n'en était que plus savante. Il se rappela aussi que cette lettre n'était pas destinée à une femme du monde, à qui la bonne santé de tous ceux qui ont dû mourir pour elle, répond de la vie de tous ceux qui menacent de se tuer ; mais que cette lettre s'adressait à une jeune recluse que rien ne pouvait prémunir contre un mensonge, et qui, dans le récit qu'elle venait de faire, avait montré jusqu'à quel point son imagination était facile à exalter. Il passa donc à la seconde lettre; mais il s'aperçut qu'il avait oublié de lire le *post-scriptum* de celle de Henri, qui disait ceci :

« Je me suis assuré du jardinier du couvent : quoi que vous puissiez lui confier, il me le remettra facilement. »

Après ce paragraphe, le baron fredonna en lui-même : *Enfant chéri des dames*, etc., des *Visitandines*, et, poussant un gros soupir en pensant à ce qu'il allait apprendre, il reprit sa



lecture des lettres, et se laissa aller à murmurer d'un ton alarmé : *Ah! daignez m'épargner le reste!* toujours des *Visitandines*.

Voici quelle était la réponse de Caroline :

DE CAROLINE A HENRI.

« Pourquoi vous mépriserais-je, monsieur? Je n'ai pas le droit de regarder comme une faute un sentiment qui, dans le monde, mène à des liens légitimes; si, dans la position où je suis, l'expression vous en est échappée, c'est qu'on ne vous a pas assez dit, sans doute, que j'avais renoncé à toute autre espérance que celle de me vouer au service de Dieu. Je vous pardonne donc, et si ce pardon ne suffit pas à vous donner le courage de vivre, sachez aussi que toutes les douleurs n'habitent pas le monde, et que le silence du cloître en cache de bien cruelles.

» CAROLINE. »

DE HENRI A CAROLINE.

« J'ai reçu votre lettre, Caroline. Oui, vous êtes sainte devant Dieu, vous qui avez eu pitié d'un insensé ! et cependant vous souffrez ; les anges pleurent donc ? Oh ! vous qui d'un mot avez soumis le désespoir de mon ame et l'avez calmé, vous êtes peut-être sans consolation ! Je ne sais quels sont vos douleurs, Caroline ; mais, s'il était au pouvoir d'un autre que de vous-même de les faire cesser, n'oubliez pas qu'il y a quelqu'un ici-bas qui ne vit que par vous et qui ne vivra que pour vous. Pardonnez-moi ma folle supposition, mais si je devais penser que les vœux que vous devez prononcer bientôt vous sont dictés par la tyrannie de votre tuteur, ou celle des personnes qui vous entourent, croyez que je saurais vous en délivrer. Peut-être je m'égare, mais je ne puis supposer que tant de grace et de beauté doivent être ensevelies dans un cloî-

tre. Ce n'est que le désespoir ou le remords qui se cache dans ces asiles obscurs; la vertu même, lorsqu'elle s'y réfugie, n'y brille pas de tout son éclat; elle n'atteint pas à son plus noble but, celui de guider les faibles et de ramener les égarés par son exemple. Et vous, Caroline, qui feriez aimer la vertu de l'amour ardent qu'inspire votre beauté, vous à qui le ciel doit le bonheur en retour de tout ce que vous pouvez en donner, il faut que vous viviez inconnue à tous, excepté à moi, indifférente à tous, excepté à moi; non, cela n'est pas possible. Il y a et doit y avoir une puissance à laquelle vous n'osez vous soustraire, qui vous impose cet horrible sacrifice. Oh! s'il en est ainsi, je le saurai, et si je ne me suis pas trompé, malheur à ceux qui oseraient vous faire violence! Je connais le tuteur qui dispose de votre destinée; je le verrai, je l'interrogerai. Oh! ce n'est plus maintenant ma douleur qui me déchire, c'est la vôtre : vous souffrez, vous me l'avez écrit; j'ai donc un droit sur vous... J'ai le droit de

vous protéger, de vous sauver peut-être..... Ma vie a un but; je suis heureux, je suis fier... comptez sur moi.

» HENRI. »

— Hum! hum! fit Luizzi en lui-même après cette lettre, voici un gaillard qui va vite, et je tremble de lire la réponse de ma pauvre sœur, qui doit avoir un de ces cœurs de religieuse qui, à force de s'imprégner de l'amour de Dieu, prennent feu à la première étincelle d'amour humain qui tombe sur eux.

Tout en faisant ces réflexions, Luizzi parcourut le *post-scriptum* de la lettre de Henri; il était assez insignifiant.

« Vous trouverez sous ce couvert, disait-il, une lettre de madame Gelis pour sa fille. Je vous l'envoie pour qu'elle ne passe pas à l'examen de la supérieure. »

Luizzi passa, et lut la réponse de Caroline.



DE CAROLINE A HENRI.

« Si je vous écris encore, monsieur, si je fais une nouvelle faute, c'est pour réparer celle que j'ai commise en vous répondant. Je suis libre, monsieur, et c'est librement que je prendrai le voile; dispensez-vous donc de toute démarche qui pourrait faire croire que je ne me trouve pas heureuse du sort qui m'attend. Je n'en ai jamais espéré d'autre, et je n'en veux pas d'autre.

« SOEUR ANGÉLIQUE. »

« *P. S.* Vous trouverez ci-joint la réponse de Juliette à sa mère. »

— Voilà qui est bien et parfaitement explicite, pensa Luizzi; je serais curieux de voir ce que M. Henri a trouvé à répondre à un congé si formel.

DE HENRI A CAROLINE.

« Mademoiselle,

» Lisez cette lettre, ce n'est plus celle de l'insensé qu'un moment de joie et d'espérance a égaré encore plus que son désespoir; c'est celle d'un homme d'honneur qui vous demande le droit de se justifier. Daignez m'écouter. Je connais aussi bien que vous-même votre vie et votre position; je sais que vous êtes sans famille et sans amis, et que vous n'avez à attendre de personne ni conseil ni protection. Si dans de telles circonstances vous aviez quitté le monde à un âge où on a pu l'apprécier, j'aurais dû croire que vous cherchiez au couvent un refuge contre un isolement que vous n'auriez pas voulu faire cesser. Mais, placée dès votre enfance sous la direction de personnes qui ont un intérêt direct à vous faire prendre une résolution qui leur livre

sévérité eût repoussée. En ce moment même, lorsque je me figure que cette lettre sera dans vos mains, que vous la rejetterez peut-être avec dédain, ou que vous la lirez avec indignation, j'hésite, car je sens que je ne pourrais supporter ces témoignages de votre mépris ou de votre colère; je m'arrête, je tremble encore. Et cependant je n'ai pas, d'un autre côté, le courage d'accepter le désespoir de toute ma vie sans avoir tenté de m'y soustraire. Je vous aime, Caroline; ce mot que je ne devrais pas vous écrire, et qui doit vous irriter, ce mot m'échappe comme le cri d'une douleur dont je ne suis plus le maître, et que vous ne pouvez concevoir. Plus hardi près de votre amie, j'ai osé lui parler d'un amour qui vous semble peut-être une offense. Hélas! en voulant m'ôter l'espérance, elle n'a fait qu'accroître la passion qui m'égare; elle m'a dit combien vous étiez isolée en ce monde, elle m'a dit avec quel courage saint et quelle noble résignation vous supportiez cet abandon; elle

m'a appris ce qu'il y avait de généreuse bonté en vous ; et moi, qui vous aimais déjà pour tout ce que vous avez de beauté céleste et de grace parfaite, je vous ai aimée pour tout ce que la vertu a de plus noble et de plus pur. Alors, n'espérant rien en moi, j'ai espéré en vous. La sainte pitié qui vous a fait venir au secours de madame Gelis se tournera peut-être un moment vers la plainte d'un malheureux. Toutes les douleurs ne sont pas dans la misère, et vous pardonnerez à celui qui vous aime, comme Dieu pardonne à celui qui souffre. Mais si votre ame noble et bonne vous inspire ce pardon pour une faute qui ne torture que moi, comment le saurai-je? Qui me dira que je ne vous ai pas offensée? Oh! pardonnez-moi ; mais il faut que je l'apprenne ; il faut qu'un mot de vous me le dise, ou il faut que je meure. Oui, je le sens, si j'avais eu la force de me taire, j'aurais gardé toute ma vie dans le fond de mon ame le désespoir d'un amour ignoré ; mais maintenant que j'ai parlé,



il faut que je sache si je n'ai pas été trop coupable. Il suffira de votre silence pour me l'apprendre. Si d'ici à huit jours rien n'est venu me dire que je ne me suis pas attiré le mépris de celle que je respecte comme l'image des anges sur la terre, vous n'entendrez plus parler de moi; car la tombe est muette, et le désespoir y trouve un asile contre le mépris.

» Henri Donezau. »

Quand Luizzi eut fini cette lettre, il lui prit envie de rire. Elle lui parut niaisement ridicule. Ce monsieur qui, dès l'abord, parlait de la tombe comme d'un asile tout prêt où il allait entrer, ni plus ni moins que s'il eût été question d'ouvrir son parapluie en cas d'orage, ce monsieur, disons-nous, lui parut un pauvre séducteur, à moins qu'il ne fût véritablement amoureux; car notre baron savait qu'en fait de folles imaginations et d'emphase sentimentale, il n'y a rien de tel que l'amour véritable : puis il pensa que si la séduction

était arrivée à copier le langage du véritable amour, même dans ce qu'il a d'outré, elle n'en était que plus savante. Il se rappela aussi que cette lettre n'était pas destinée à une femme du monde, à qui la bonne santé de tous ceux qui ont dû mourir pour elle, répond de la vie de tous ceux qui menacent de se tuer; mais que cette lettre s'adressait à une jeune recluse que rien ne pouvait prémunir contre un mensonge, et qui, dans le récit qu'elle venait de faire, avait montré jusqu'à quel point son imagination était facile à exalter. Il passa donc à la seconde lettre; mais il s'aperçut qu'il avait oublié de lire le *post-scriptum* de celle de Henri, qui disait ceci :

« Je me suis assuré du jardinier du couvent : quoi que vous puissiez lui confier, il me le remettra facilement. »

Après ce paragraphe, le baron fredonna en lui-même : *Enfant chéri des dames*, etc., des *Visitandines*, et, poussant un gros soupir en pensant à ce qu'il allait apprendre, il reprit sa

lecture des lettres, et se laissa aller à murmurer d'un ton alarmé : *Ah! daignez m'épargner le reste!* toujours des *Visitandines*.

Voici quelle était la réponse de Caroline :

DE CAROLINE A HENRI.

« Pourquoi vous mépriserais-je, monsieur? Je n'ai pas le droit de regarder comme une faute un sentiment qui, dans le monde, mène à des liens légitimes; si, dans la position où je suis, l'expression vous en est échappée, c'est qu'on ne vous a pas assez dit, sans doute, que j'avais renoncé à toute autre espérance que celle de me vouer au service de Dieu. Je vous pardonne donc, et si ce pardon ne suffit pas à vous donner le courage de vivre, sachez aussi que toutes les douleurs n'habitent pas le monde, et que le silence du cloître en cache de bien cruelles.

» CAROLINE. »

DE HENRI A CAROLINE.

« J'ai reçu votre lettre, Caroline. Oui, vous êtes sainte devant Dieu, vous qui avez eu pitié d'un insensé! et cependant vous souffrez; les anges pleurent donc? Oh! vous qui d'un mot avez soumis le désespoir de mon ame et l'avez calmé, vous êtes peut-être sans consolation! Je ne sais quels sont vos douleurs, Caroline; mais, s'il était au pouvoir d'un autre que de vous-même de les faire cesser, n'oubliez pas qu'il y a quelqu'un ici-bas qui ne vit que par vous et qui ne vivra que pour vous. Pardonnez-moi ma folle supposition, mais si je devais penser que les vœux que vous devez prononcer bientôt vous sont dictés par la tyrannie de votre tuteur, ou celle des personnes qui vous entourent, croyez que je saurais vous en délivrer. Peut-être je m'égare, mais je ne puis supposer que tant de grace et de beauté doivent être ensevelies dans un cloî-

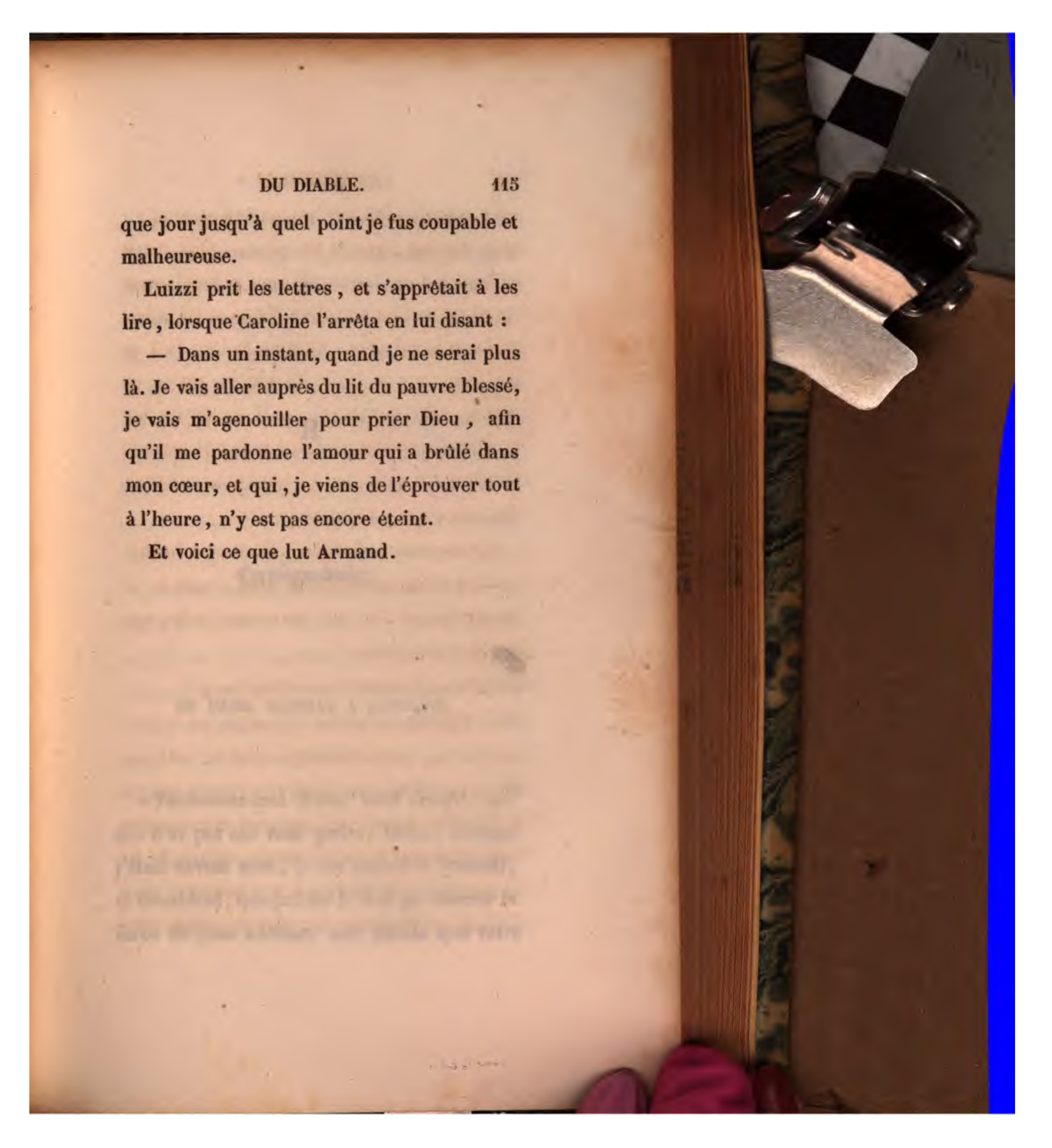
avec tant de pitié sur ma pâleur et mon air de souffrance, que je ne doutai plus de la puissance d'un amour qui avait si rapidement altéré en moi les principes d'une santé calme et d'une vie sereine. Et vous le dirai-je ? ce fut parce que tout me dit que je portais en moi un mal dévorant, qu'il me devint impossible de résister à l'idée d'irriter ce mal qui faisait et tuait ma vie. Le soir venu, enfermée dans ma cellule, je lus cette lettre.

— Et vous répondîtes ? dit encore Luizzi.

— Vous la lirez, mon frère, celle-là et toutes les autres; vous lirez aussi celles que je lui ai répondues.

— Vous les avez? repartit le baron.

— Les voici toutes, dit Caroline, en lui remettant un paquet enfermé dans un petit sac de soie; elles vous diront ce qui me força à répondre à Henri, et comment mes propres lettres me sont revenues dans les mains. Je les ai gardées, non comme une espérance, mais comme un remords; car elles me disent cha-

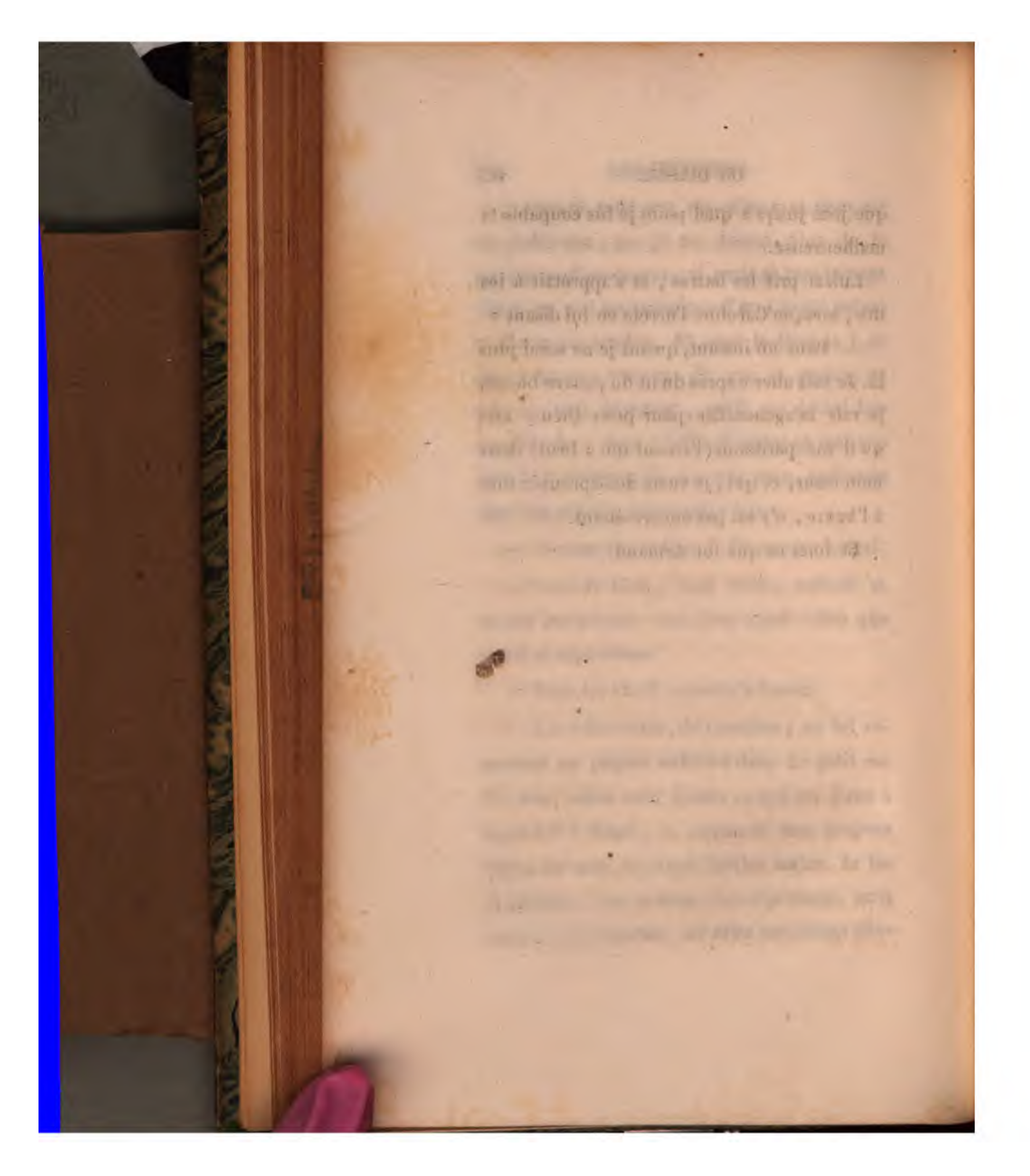


que jour jusqu'à quel point je fus coupable et malheureuse.

Luizzi prit les lettres, et s'apprêtait à les lire, lorsque Caroline l'arrêta en lui disant :

— Dans un instant, quand je ne serai plus là. Je vais aller auprès du lit du pauvre blessé, je vais m'agenouiller pour prier Dieu, afin qu'il me pardonne l'amour qui a brûlé dans mon cœur, et qui, je viens de l'éprouver tout à l'heure, n'y est pas encore éteint.

Et voici ce que lut Armand.



II

Correspondance.

DE HENRI DONEZAU A CAROLINE.

« Pardonnez-moi d'oser vous écrire, moi qui n'ai pas osé vous parler. Hélas! lorsque j'étais devant vous, je me sentais si interdit, si tremblant, que jamais je n'ai pu trouver la force de vous adresser une parole que votre



sévérité eût repoussée. En ce moment même, lorsque je me figure que cette lettre sera dans vos mains, que vous la rejetterez peut-être avec dédain, ou que vous la lirez avec indignation, j'hésite, car je sens que je ne pourrais supporter ces témoignages de votre mépris ou de votre colère; je m'arrête, je tremble encore. Et cependant je n'ai pas, d'un autre côté, le courage d'accepter le désespoir de toute ma vie sans avoir tenté de m'y soustraire. Je vous aime, Caroline; ce mot que je ne devrais pas vous écrire, et qui doit vous irriter, ce mot m'échappe comme le cri d'une douleur dont je ne suis plus le maître, et que vous ne pouvez concevoir. Plus hardi près de votre amie, j'ai osé lui parler d'un amour qui vous semble peut-être une offense. Hélas! en voulant m'ôter l'espérance, elle n'a fait qu'accroître la passion qui m'égare; elle m'a dit combien vous étiez isolée en ce monde, elle m'a dit avec quel courage saint et quelle noble résignation vous supportiez cet abandon; elle

m'a appris ce qu'il y avait de généreuse bonté en vous ; et moi, qui vous aimais déjà pour tout ce que vous avez de beauté céleste et de grace parfaite ; je vous ai aimée pour tout ce que la vertu a de plus noble et de plus pur. Alors, n'espérant rien en moi ; j'ai espéré en vous. La sainte pitié qui vous a fait venir au secours de madame Gelis se tournera peut-être un moment vers la plainte d'un malheureux. Toutes les douleurs ne sont pas dans la misère ; et vous pardonnerez à celui qui vous aime, comme Dieu pardonne à celui qui souffre. Mais si votre ame noble et bonne vous inspire ce pardon pour une faute qui ne torture que moi, comment le saurai-je? Qui me dira que je ne vous ai pas offensée? Oh! pardonnez-moi ; mais il faut que je l'apprenne; il faut qu'un mot de vous me le dise, ou il faut que je meure. Oui, je le sens, si j'avais eu la force de me taire, j'aurais gardé toute ma vie dans le fond de mon ame le désespoir d'un amour ignoré ; mais maintenant que j'ai parlé,



il faut que je sache si je n'ai pas été trop coupable. Il suffira de votre silence pour me l'apprendre. Si d'ici à huit jours rien n'est venu me dire que je ne me suis pas attiré le mépris de celle que je respecte comme l'image des anges sur la terre, vous n'entendrez plus parler de moi; car la tombe est muette, et le désespoir y trouve un asile contre le mépris.

» HENRI DONEZAU. »

Quand Luizzi eut fini cette lettre, il lui prit envie de rire. Elle lui parut niaisement ridicule. Ce monsieur qui, dès l'abord, parlait de la tombe comme d'un asile tout prêt où il allait entrer, ni plus ni moins que s'il eût été question d'ouvrir son parapluie en cas d'orage, ce monsieur, disons-nous, lui parut un pauvre séducteur, à moins qu'il ne fût véritablement amoureux; car notre baron savait qu'en fait de folles imaginations et d'emphase sentimentale, il n'y a rien de tel que l'amour véritable : puis il pensa que si la séduction

était arrivée à copier le langage du véritable amour, même dans ce qu'il a d'outré, elle n'en était que plus savante. Il se rappela aussi que cette lettre n'était pas destinée à une femme du monde, à qui la bonne santé de tous ceux qui ont dû mourir pour elle, répond de la vie de tous ceux qui menacent de se tuer; mais que cette lettre s'adressait à une jeune recluse que rien ne pouvait prémunir contre un mensonge, et qui, dans le récit qu'elle venait de faire, avait montré jusqu'à quel point son imagination était facile à exalter. Il passa donc à la seconde lettre; mais il s'aperçut qu'il avait oublié de lire le *post-scriptum* de celle de Henri, qui disait ceci :

« Je me suis assuré du jardinier du couvent : quoi que vous puissiez lui confier, il me le remettra facilement. »

Après ce paragraphe, le baron fredonna en lui-même : *Enfant chéri des dames*, etc., des *Visitandines*, et, poussant un gros soupir en pensant à ce qu'il allait apprendre, il reprit sa



lecture des lettres, et se laissa aller à murmurer d'un ton alarmé : *Ah! daignez m'épargner le reste!* toujours des *Visitandines*.

Voici quelle était la réponse de Caroline :

DE CAROLINE A HENRI.

« Pourquoi vous mépriserais-je, monsieur? Je n'ai pas le droit de regarder comme une faute un sentiment qui, dans le monde, mène à des liens légitimes; si, dans la position où je suis, l'expression vous en est échappée, c'est qu'on ne vous a pas assez dit, sans doute, que j'avais renoncé à toute autre espérance que celle de me vouer au service de Dieu. Je vous pardonne donc, et si ce pardon ne suffit pas à vous donner le courage de vivre, sachez aussi que toutes les douleurs n'habitent pas le monde, et que le silence du cloître en cache de bien cruelles.

» CAROLINE. »

DE HENRI A CAROLINE.

« J'ai reçu votre lettre, Caroline. Oui, vous êtes sainte devant Dieu, vous qui avez eu pitié d'un insensé ! et cependant vous souffrez ; les anges pleurent donc ? Oh ! vous qui d'un mot avez soumis le désespoir de mon ame et l'avez calmé, vous êtes peut-être sans consolation ! Je ne sais quels sont vos douleurs, Caroline ; mais, s'il était au pouvoir d'un autre que de vous-même de les faire cesser, n'oubliez pas qu'il y a quelqu'un ici-bas qui ne vit que par vous et qui ne vivra que pour vous. Pardonnez-moi ma folle supposition, mais si je devais penser que les vœux que vous devez prononcer bientôt vous sont dictés par la tyrannie de votre tuteur, ou celle des personnes qui vous entourent, croyez que je saurais vous en délivrer. Peut-être je m'égare, mais je ne puis supposer que tant de grace et de beauté doivent être ensevelies dans un cloî-



qui suivait pour lire la réponse de Caroline, mais il trouva encore une lettre d'Henri d'une date postérieure de plus d'un mois à la lettre précédente.

DE HENRI A CAROLINE.

« Il y a dix jours, le jardinier du couvent m'a remis un paquet cacheté à mon adresse ; je l'ai ouvert tremblant d'une joie folle, plein d'une espérance insensée. Il contenait la réponse de Juliette à la lettre de sa mère que j'avais jointe à la dernière que je vous ai écrite, et où je vous disais adieu pour jamais. Vous dire ce que j'ai éprouvé d'affreuse déception, m'est impossible : c'est le ciel ouvert qui se ferme tout à coup pour vous laisser dans les ténèbres. On doit souffrir ainsi, quand on meurt; mais on ne meurt pas toujours, quand on souffre ainsi. Quand le délire de ma douleur fut calmé, j'envoyai la lettre de Juliette à madame Gélis, et je restai anéanti. Puis aussitôt il me sembla que cette lettre

m'appartenait, cette lettre que vous aviez touchée ; et j'eusse voulu la ressaisir au prix de mon sang. On devait y parler de vous, je le comprenais ; et je ne sais si je l'avais eue dans mes mains, si je ne me serais pas laissé égarer jusqu'à en briser le cachet. Mais elle était partie, et, ne pouvant la reprendre, j'ai voulu la connaître... Je suis allé à Auterive, j'ai vu madame Gélis, je lui ai demandé des nouvelles de sa fille. « Elle est heureuse, m'a-t-elle dit. » Je n'osais lui parler de vous ; enfin j'ai prononcé votre nom en tremblant ; alors elle m'a répondu ces seules paroles : « Ma fille me dit que mademoiselle Caroline est toute changée, et qu'elle passe toutes les nuits dans les larmes, tous les jours en prière. » Je me suis fait répéter cette phrase, et je suis parti comme un insensé. J'ai couru à votre couvent, et ce n'a été qu'au moment de frapper à la porte de la prison où vous êtes que je me suis rappelé qu'il y avait entre nous des murs infranchissables. Oh! ces murs, je les eusse



brisés de mon front si j'avais pu vous sauver ainsi ; mais un reste de raison m'a dit de cacher à tous les yeux une folie dont on pourrait vous punir. J'ai erré toute la nuit autour de cette demeure où vous pleurez, où vous souffrez. J'allais comme un insensé avec la rage de mon impuissance. Oh ! Caroline, écoutez-moi ; vous souffrez, vous pleurez, je le sais ; vous ne pouvez avoir d'autre désespoir que celui de votre position. Osez vous confier à l'honneur d'un homme qui n'a jamais manqué à sa parole, et je vous délivrerai ; puis jamais vous n'entendrez parler de moi. Ou bien me tromperais-je ? Ce désespoir viendrait-il d'une douleur pareille à la mienne ? Aimeriez-vous et seriez-vous séparée de celui que vous aimez ? Eh bien ! Caroline, s'il en est ainsi, osez me le dire encore. Dites-le moi, et celui que vous aimez deviendra mon frère ; je le chercherai, je le trouverai, je vaincrai les obstacles, je vous réunirai, et puis encore vous ne me verrez plus. Vous ne me verrez

plus quand vous serez heureuse..... Je fuirai loin de vous, car je haïrais trop celui qui vous donnerait ce bonheur. Un mot, un mot de grace. Oh! fiez-vous à moi, Caroline, l'amour est aussi une religion qui a ses martyrs qui savent se sacrifier au culte auquel ils se sont voués. J'attends, songez que j'attends, que si je ne reçois pas de réponse, je ne répondrai plus de ce que je puis faire; ayez pitié de moi et pitié de vous.

» HENRI. »

Luizzi se gratta l'oreille après cette lettre.

— Ceci, se dit-il, est un amour d'une trempe assez méridionale; il y a là dedans du gascon superlatif, ou je ne m'y connais pas. Cependant, reprit-il, les journaux sont pleins de récits de suicides amoureux, de crimes amoureux, d'atrocités amoureuses. On ne peut donc pas absolument nier ces caractères-là. Ce Henri qui, je le comprends très bien, n'est autre que le lieutenant blessé qu'on vient



d'emporter d'ici, doit être, d'après ce qu'en a dit le père Bruno, un brave soldat; cela ne suppose pas d'ordinaire un malhonnête homme. Allons, il est possible que je n'y comprenne rien, et il continua sa lecture.

DE CAROLINE A HENRI.

« Pourquoi m'écrire encore, Monsieur, pourquoi me persécuter dans mon désespoir? Laissez-moi à mon malheur. Toutes vos suppositions sont fausses. Non, je n'aime pas. Que deviendrais-je, mon Dieu, si j'aimais!

» CAROLINE. »

DE HENRI A CAROLINE.

« J'avais raison, Caroline, vous aimez; le dernier mot de votre lettre me l'a appris. Permettez maintenant à l'ami à qui vous vous êtes confiée de répondre froidement à la triste question que vous vous faites. Que deviendrais-je, dites-vous, si j'aimais? Ignorez-vous donc que vous êtes libre et que votre

position si cruelle d'abandon a du moins cet avantage qu'elle vous laisse maîtresse de vous-même? A l'âge où vous êtes parvenue, Caroline, votre tuteur vous doit compte de votre fortune; bientôt vous pourrez, sans avoir besoin du consentement de qui que ce soit, en disposer ainsi que de votre personne. Les souveraines du couvent où vous êtes ne l'ignorent pas, et elles sauront bien vous l'apprendre le jour où elles pourront tourner vos volontés à leur profit. Vous demandez ce que vous deviendriez, Caroline : vous deviendriez l'épouse honorée et chérie de celui que vous aimez, la sainte mère de famille qui répand son amour autour d'elle comme une douce chaleur qui fait éclore de jeunes vertus; vous deviendriez la maîtresse absolue d'un cœur qui se ferait votre esclave; vous deviendriez la joie et l'honneur d'une nouvelle famille, le modèle des graces les plus parfaites, l'objet de l'admiration et des respects de tous; vous seriez tout ce que Dieu a voulu que vous fus-





siez. Voilà cette destinée qui vous épouvante, cette destinée qui est à vous si vous osez la prendre. Mais je tremble, en vous faisant entrevoir le bonheur, d'avoir ajouté un nouveau désespoir à vos souffrances. Car enfin, puisque vous n'osez vous donner à celui que vous avez choisi, serait-ce donc qu'il est indigne de vous, serait-ce qu'il ne vous aime pas? Ces deux suppositions sont également folles. Votre cœur ne me permet pas de croire à l'une, le mien me dit que l'autre est impossible. Qu'est-ce donc qui vous fait tant souffrir? Quel secret me cachez-vous? Oh! dites-le moi, Caroline, je vous aime assez pour apprendre que vous en aimez un autre, et pour vous donner à lui et vous sauver, dussé-je en mourir!

» Henri. »

— Par ma foi, pensa Luizzi, voilà qui est d'une niaiserie complette ou d'une adresse effrayante; ou ce monsieur ne devine rien, ou il veut absolument qu'on lui dise tout. Voyons ce qu'aura dit ma pauvre sœur.

DE CAROLINE A HENRI.

« Henri, sauvez-moi donc ! »

DE HENRI A CAROLINE.

« Vous m'aimez ! c'est moi ! Tu m'aimes, Caroline..... Oh ! laisse-moi me mettre à tes genoux... laisse-moi te remercier et t'adorer, Oh ! je voudrais vous dire ce que j'ai souffert de bonheur à ce mot qui m'a brûlé et anéanti ; j'ai fermé les yeux, j'ai chancelé, j'ai cru mourir... Puis je suis tombé à genoux en vous appelant de toute ma force : Caroline, Caroline. Oh ! vous qui vous êtes confiée à moi, vous serez heureuse, je vous le jure... Vous serez heureuse pour que je vive ; car votre félicité sera l'ame de ma vie, elle sera le cœur de mon cœur qui cessera de battre devant une de vos larmes. Aujourd'hui je ne puis vous en dire davantage... Je m'égarerais... A ce moment je pleure... Je tremble... Je doute... J'ai peur d'être fou... Est-ce vrai que vous m'aimez !



DE CAROLINE A HENRI.

« Oui, Henri, je vous aime, je vous aime pour avoir pris en pitié la pauvre fille isolée et triste, je vous aime pour la noble bonté de votre ame...... Je vous aime aussi, sans doute parce que Dieu l'a voulu, car je vous aimais avant tout cela... »

A partir de ces deux lettres, ce n'était plus qu'une correspondance amoureuse où Henri et Caroline se racontaient leur cœur. Naïves confidences de l'une, rêves emportés de l'autre, espérances sincères, désirs égarés, tout ce qui est l'entretien de l'amour; source inépuisable et abondante qui commence à s'arrêter du jour où on y trempe ses lèvres. Parmi toutes ces pensées qui planaient au ciel, il s'en glissait quelques unes cependant qui étaient de la terre. D'abord Henri enseignait à Caroline quels étaient ses droits. Ensuite venaient toutes les mesures à prendre pour un

enlèvement et une fuite ; à ce propos il y avait une lettre véritablement admirable de Henri, où il avouait sa pauvreté à Caroline, et une réponse de Caroline qui fit venir les larmes aux yeux à Luizzi. Elle demandait si naïvement pardon à Henri d'être plus riche que lui, que le baron fut sur le point de croire à la vérité des sentimens vaudevilliques du Gymnase. Puis il admira avec quelle adresse, ce point une fois établi, Caroline se dévoua pour qu'il n'en fût plus question. Elle osa exiger des comptes de M. Barnet, et faire remettre chez madame Gélis les sommes provenant des revenus de sa fortune, depuis qu'elle avait atteint l'âge de dix-huit ans. Enfin de lettre en lettre, de billet en billet, Luizzi arriva au moment où tout était préparé pour la fuite. Henri devait venir attendre Caroline à une porte que le jardinier s'était engagé à ouvrir; Luizzi croyait toucher au dénoûment : il restait un petit billet à lire, il ne contenait que ces quelques mots :

DE HENRI A CAROLINE.

« Vous m'avez indignement trompé ; je vous renvoie vos lettres, je ne veux rien de vous qui me rappelle jusqu'à quel point j'ai été prêt à m'égarer.

» HENRI. »

Luizzi resta confondu et réfléchit longtemps à ce singulier dénouement. Puis il appela sa sœur, et la considérant avec une pitié curieuse :

— Et depuis le jour où vous avez reçu ce billet, vous n'avez rien appris ?

— Rien.

— Vous n'avez pas revu Henri ?

— Depuis le jour où je quittai Auterive, c'est aujourd'hui la première fois que je l'ai vu.

— Vous ne savez pas qui a pu vous calomnier à ses yeux ?

— Je l'ignore.

— Mais cette Juliette ?

—Elle; oh non! ce n'est pas elle; elle ne l'avait pas plus revu que moi. Elle ignorait jusqu'à mes projets; car depuis que j'étais devenue coupable, je n'osais plus me confier à elle. Je ne me sentais pas la force de rougir devant tant de résignation et de vertu. Je ne voulais pas la rendre complice de ma faute, car son amitié n'eût pas voulu me trahir, et sa conscience lui eût amèrement reproché sa faiblesse. D'ailleurs vous avez pu voir quel secret Henri me recommandait.

— Mais comment se fait-il que vous soyez ici?

— Le soir venu où je devais partir avec Henri, je m'étais échappée de ma cellule; je traversais le jardin, tremblante et pouvant à peine me soutenir; la nuit était sombre; tout dormait dans le couvent. J'arrive enfin à la porte fatale : — Eh bien! dis-je au jardinier. — M. Henri est venu, me dit-il, mais il a disparu presque aussitôt après m'avoir remis ce paquet et ce petit billet. » — Je pensai que





quelque obstacle imprévu avait retardé l'exécution de nos projets. Je demandai au jardinier si Henri devait revenir dans la nuit, celui-ci n'avait rien dit de plus. J'aurais voulu pouvoir lire ce billet afin de m'assurer de ce qui nous arrivait; mais je n'avais point de lumière même dans ma cellule. Enfin, je pensai à la chapelle qui était tout près de la porte du jardin; je m'y glissai furtivement, et là, à la lueur d'un cierge qui brûlait près d'une relique de Saint-Antonin, je lus ces mots affreux qui me brisèrent le cœur au point que je tombai évanouie. Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur le pavé de la chapelle. Je m'éveillai comme d'un songe horrible, ne comprenant pas pourquoi j'étais dans cet endroit, ne pouvant me rappeler ce qui m'y était arrivé. Enfin, quand je pus me souvenir, j'éprouvais un si vif désespoir que si la sainteté de ce lieu n'eût parlé à mon ame, j'aurais brisé ma tête sur les dalles, comme on avait brisé mon cœur. Je regagnai ma cellule en chancelant; je

passai le reste de la nuit dans un désespoir sombre où mon ame s'égarait sans résolution ni pour vivre ni pour mourir. Le jour, en m'apportant la lumière, me montra pour ainsi dire une voie à suivre. Dès que je pus voir cette demeure où j'avais tant aimé, tant souffert et tant espéré, je me sentis incapable de l'habiter plus long-temps; et, au bout de quelques jours, j'avais obtenu de la supérieure de m'envoyer dans une des maisons centrales des sœurs de charité. Ce fut à Evron que je dus finir mon noviciat. J'y vins seule, emportant avec moi mon secret et mon désespoir. Depuis six mois que j'y habite, j'ai passé ma vie dans les plus rudes travaux, attachée à l'hôpital de Vitré, demeurant sans cesse au chevet du lit des malades, espérant que l'aspect de la douleur des autres calmerait les dévorantes ardeurs de la mienne. Mais j'envie vainement ces souffrances du corps sous lesquelles je vois tant d'hommes fléchir; et je venais ici remplir les saints devoirs auxquels



je suis vouée, lorsque j'ai revu celui qui a tué ma vie; car je ne vis plus, mon frère, je n'espère plus.

— Espérez, Caroline, dit vivement Luizzi; il y a dans tout ceci quelque affreuse machination que je découvrirai.

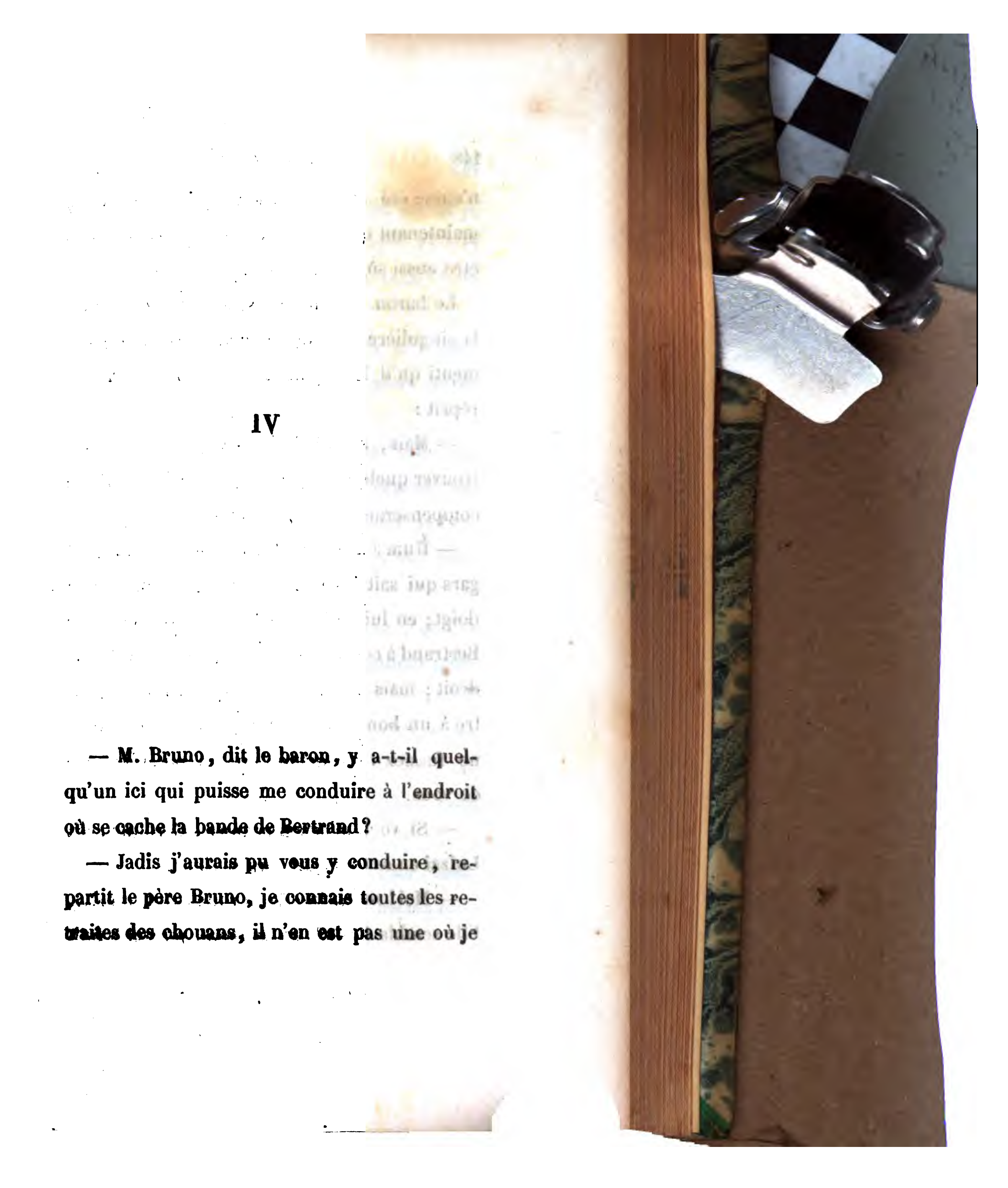
— Mon frère, que voulez-vous faire?

— Je verrai Henri, je l'interrogerai.

— Hélas! il n'est peut-être plus temps.

— C'est ce que je vais savoir.

Et Luizzi entra dans la chambre où veillait encore le père Bruno.



IV

— M. Bruno, dit le baron, y a-t-il quelqu'un ici qui puisse me conduire à l'endroit où se cache la bande de Bertrand?

— Jadis j'aurais pu vous y conduire, repartit le père Bruno, je connais toutes les retraites des chouans, il n'en est pas une où je

n'eusse été autrefois les yeux fermés; mais maintenant que je suis aveugle, je ne pourrais être aussi sûr de ne pas me tromper.

Le baron ne put s'empêcher de sourire de la singulière prétention du vieillard, et du démenti qu'il lui donnait au même instant; il reprit :

— Mais, à défaut de vous, ne pourrai-je trouver quelqu'un qui me guiderait? Je le récompenserais en conséquence.

— Hum! fit l'aveugle, Mathieu est un petit gars qui sait les chemins sur le bout de son doigt; en lui indiquant l'endroit où doit être Bertrand à cette heure, il vous y menerait tout droit; mais ce serait vous exposer l'un et l'autre à un bon coup de fusil, à moins que vous ne fussiez avec quelqu'un qui pût répondre de vous.

— Si vous m'accompagniez, Caroline, dit Luizzi en se tournant vers sa sœur.

— Moi! répondit-elle en rougissant, moi!... Elle sembla hésiter un moment, puis elle finit

par dire, en balbutiant : Quel empire aurais-je sur ces hommes? Vous avez vu que je n'ai rien pu pour Henri, quand j'ai tenté de le sauver sans le connaître.

— Sans doute, dit Bruno; mais vous avez vu aussi qu'un mot de vous a suffi pour sauver monsieur, que vous connaissiez.

— N'importe, répondit Caroline, renoncez à ce projet, mon frère, ne vous exposez pas à quelque affreux danger pour obtenir une explication qui ne sera peut-être qu'une nouvelle douleur pour moi.

— N'oubliez pas, repartit Luizzi, qu'il y va de votre honneur, et de votre bonheur peut-être aussi.

— Est-ce comme ça? dit le père Bruno en se levant; en ce cas, me voilà. Je vous accompagnerai, moi, et le petit Mathieu nous guidera.

— Mais n'est-ce pas vous exposer vous-même au danger dont vous me menaciez tout-à-l'heure? dit Luizzi.



— Oh! c'est bien différent; il y a entre moi et Bertrand des choses qui le rendront prudent.

— Cela n'a pas sauvé votre fils de ses violences, reprit Caroline.

— Ce n'est pas Bertrand qui a fait le coup; il ne l'a pas commandé non plus. Je ne vous demande qu'une chose, sœur Angélique, à vous qui êtes si bonne et si charitable pour les pauvres gens. Est-il vrai que votre bonheur dépende de ce que ce monsieur rejoigne la bande de Bertrand et voie le prisonnier?

Caroline hésita encore; puis elle répondit, en baissant les yeux :

— Je ne puis m'opposer à la volonté de mon frère, et s'il veut absolument voir M. Henri....

— Oui, ma sœur, oui, je le veux. Songez aussi que Henri est livré sans défense à des hommes qui peuvent lui faire payer de la vie le courage qu'il a montré contre eux. C'est lui aussi qu'il s'agit de sauver.

— Sauvez-le donc, mon frère, et que Dieu vous protége !

—Quand pouvons-nous partir? reprit Luizzi

— Le plus tôt sera le mieux, repartit Bruno; le temps d'éveiller Mathieu et de le faire lever.

— Ecoutez, dit une voix qui partit du grand lit qui occupait le coin de cette vaste salle.

Luizzi et la sœur s'en approchèrent et virent Jacques qui s'était assis sur son séant.

— Ecoutez, continua-t-il, je veux bien laisser partir mon père et mon fils puisqu'il s'agit de l'honneur de la sœur Angélique. Quand ma pauvre petite fille qui dort ici à côté a manqué mourir de la petite vérole, la sœur Angélique est venue chez nous sans craindre la contagion; elle a passé les nuits et les jours près du lit de mon enfant, et l'a sauvée. Pour la vie de celle-là qu'elle m'a gardée, je peux bien risquer la vie d'un autre; Mathieu vous suivra donc. Quant à vous, mon père, vous savez ce que vous faites, et je n'ai rien à dire



contre votre volonté. Mais il me faut votre parole d'honneur, monsieur, que vous ne profiterez de ce que vous allez voir que pour vous-même. Il faut que vous me juriez devant Dieu que vous ne direz à personne la retraite de Bertrand, et que si les chefs des troupes qui occupent le pays apprenaient que vous avez pénétré jusqu'à l'endroit où se cachent les chouans, vous ne leur donnerez pas de renseignemens qui pourraient les y conduire.

— Je vous donne cette parole, reprit le baron, quoique je m'étonne que vous me la demandiez, vous qui avez été la victime de ces misérables.

— C'est un compte à régler entre moi et Bertrand, dit Jacques. C'est du sang qu'il me redoit et que je ne veux pas qu'il paie à d'autres. Maintenant, allez faire vos affaires, je ferai les miennes quand il en sera temps.

Un moment après, le petit Mathieu était prêt. Il fut convenu que Caroline attendrait

chez Bertrand le retour de Luizzi, et le baron partit accompagné du jeune gars et du vieil aveugle. Tant que dura la nuit, qui était sur le point de finir, leur marche fut silencieuse. C'étaient toujours des chemins creux et effondrés qu'il fallait longer en suivant partout des haies épaisses. Dès que le jour commença à poindre, ils rencontrèrent des paysans qui s'en allaient travailler la terre; puis le mouvement devint plus actif, et ils virent les chemins se couvrir des étroites charrettes du pays avec leurs immenses attelages, consistant pour le moins en trois paires de bœufs et quatre chevaux, retenus par des traits d'une immense longueur. D'une part, le déplorable état des routes nécessite l'emploi de ces forces considérables pour transporter les moindres charges et arracher les charriots aux fondrières dans lesquelles ils s'embourbent, et d'une autre part les paysans font une affaire de vanité de la quantité de chevaux et de bœufs qu'ils peuvent atteler à un seul char-

riot pour porter quelque sacs de blé à un marché.

Luizzi, occupé de l'importance de la mission qu'il s'était donnée, regardait tout cela sans y faire véritablement attention; il ne remarquait pas non plus l'aspect étrange des paysans qui conduisaient ces voitures, enveloppés dans leur cape de peau de chèvre, la tête coiffée d'un large bonnet rouge d'où s'échappaient leurs longs cheveux plats; leurs pieds nus dans leurs sabots et les jambes nues dans des guêtres de cuir qui se joignaient mal, avec une culotte courte ouverte sur le côté extérieur des genoux. L'espèce de chant doux et monotone qui accompagne presque toujours la marche de ces paysans ne le distrayait point de ses réflexions; cependant il fut frappé de la manière dont on parlait au père Bruno toutes les fois qu'on le rencontrait.

— Hé! comment va-t-on chez vous? Jacques en a-t-il pour long-temps de son épaule? la

blessure est-elle grave? lui disait-on à tout moment.

L'évènement arrivé à la chaumière, depuis trois ou quatre heures à peine, était déjà connu de tout le monde; chacun s'en informait avec intérêt, mais personne ne faisait la plus simple observation de blâme ou de louange sur la conduite de Jacques ni sur celle des chouans. Cependant Luizzi témoigna sa surprise à Bruno de ce que la nouvelle de la blessure de son fils se fût si rapidement propagée.

— Cela n'a rien d'extraordinaire, répondit le bonhomme; la moitié des gars que nous venons de rencontrer étaient peut-être de la bande. A présent qu'ils ont fait leur coup, ils sont rentrés dans les closeries, et les gendarmes y pourront aller sans se douter de rien.

—Je ne comprends pas cela, dit Luizzi.

— C'est pourtant bien facile. On sait combien il y a de *chapeaux* et de *têtes blanches* (d'hommes et de femmes) par maison : que les



gendarmes arrivent à l'heure du dîner, par exemple; ils demandent le compte des gens : il faut leur déclarer ceux qui sont aux terres et ceux qui sont au marché, et s'il en manque ils en prennent note. Mais comme les gars, lorsque le jour reparaît, sont là ou à l'ouvrage, il n'y a pas moyen de savoir ceux qui font partie des bandes. C'est si vrai, que souvent on demande des renseignemens sur un mauvais coup précisément à ceux qui l'ont fait. Pour que l'on pût découvrir les gueux qui font de la fausse chouannerie, il faudrait tomber tout d'un coup dans les maisons au milieu de la nuit, et il ne fait pas bon pour les gendarmes de se promener la nuit dans nos chemins.

— Alors, dit Luizzi, nous trouverons Bertrand chez lui.

— Oh! non pas, il est connu lui, et s'il va quelquefois dans la maison, ce n'est plus qu'après le soleil couché; nous le trouverons à la Grande-Lande avec quatre ou cinq autres

qui sont forcés de se cacher par la même raison.

— Ainsi, reprit le baron, vous voyez que nous avons rencontré quelques uns des hommes qui ont attaqué cette nuit votre maison.

— Mieux que ça, dit Bruno, je parierais que nous avons parlé à celui qui a tiré le coup de fusil. Vous savez ce petit trapu qui m'a dit : Faut espérer que ça ne sera rien.

— Ce n'est pas lui, grand-père, dit le petit Mathieu; je sais qui, moi.

— Et l'as-tu dit à ton père ? reprit Bruno, sans s'étonner du secret qu'avait gardé cet enfant.

— Je le dirai d'abord avec mon sabot au gars Louis, le fils à Petithomme, la première fois que je le rencontrerai au paturage.

— Ah! c'est Petithomme, dit le vieillard froidement, il y a long-temps que Jacques aurait dû s'en méfier. Mais toi, petiot, prends



garde au gars Louis, il a deux ans de plus que toi : tape-le sur l'œil, c'est un bon endroit.

— Soyez tranquille, grand-père, ce n'est pas la première fois qu'il portera de mes marques.

Et, sans s'inquiéter davantage de ce qui pourrait arriver de la querelle de son petit-fils, Bruno s'arrêta et sembla flairer autour de lui.

— Nous devons être tout près de la Grande-Lande, dit-il.

— Oui, grand-père, répondit Mathieu.

— Alors, cherche à gauche un petit sentier dans les genêts ; Bertrand doit être au trou du Vieux-Pont.

L'enfant eut bientôt trouvé le sentier, et Luizzi, qui voyait s'étendre devant lui une lande de plus d'une lieue de diamètre, demanda si le chemin à parcourir était encore bien long.

— Nous allons au milieu de la lande à peu près, répondit Bruno.

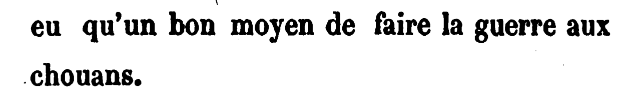
— Comment, repartit le baron, les chouans se cachent dans un endroit si découvert?

— Regardez, vous verrez en face de vous, un peu à gauche, une petite éminence. C'est au pied de ce petit monticule qu'est le vieux pont. Une sentinelle, placée au sommet et cachée dans les genêts, domine facilement toute la lande. Au moment où je vous parle, Bertrand sait que trois personnes y ont mis le pied et s'avancent vers sa retraite. Il nous attend, parce que nous ne sommes que trois; mais si on lui eût signalé un corps de troupes, il serait déjà en route pour s'enfuir par le côté opposé.

— Mais s'il s'en présentait de plusieurs côtés à la fois.

— Quand elles viendraient de dix côtés, peu lui importerait; il y a vingt sentiers inaperçus qui sortent de la lande: les gars se disperseraient et fileraient à travers les soldats comme un lièvre entre deux chasseurs. Il n'y a jamais





eu qu'un bon moyen de faire la guerre aux chouans.

— Et lequel ?

— C'est de prendre leurs femmes et leurs enfans, et de les emmener tranquillement à la ville sans leur faire de mal. Ah ! si vous voyiez comme les pauvres diables s'en lasseraient vite s'ils n'avaient ni gîte ni lit ! Ce serait l'affaire de huit jours. Ils rapporteraient au galop leurs fusils et leurs munitions pour ravoir leurs familles, et une fois désarmés il faudrait bien qu'ils se tinssent tranquilles.

Le père Bruno s'arrêta tout à coup, et reprit aussitôt :

— Ecoutez ! avez-vous entendu ce *houhou ?* On envoie quelqu'un pour nous reconnaître.

Ils continuèrent à marcher, et Luizzi remarqua que cette lande, qui au premier aspect lui avait semblé si unie, était traversée en tous sens par de profondes tranchées, des ravins creusés par les pluies, et coupée de distance en distance de champs de genêts qui n'avaient

pas moins de cinq à six pieds de hauteur. Au moment où ils sortaient de ces épais fourrés, ils aperçurent Bertrand debout devant eux, qui leur cria :

— Où allez-vous comme ça ?

— Nous allons où nous sommes arrivés, dit Bruno ; car c'est toi que nous cherchions.

— Puisque vous m'avez trouvé, dites-moi ce que vous me voulez.

— Ce monsieur va te l'expliquer, car c'est lui que ça regarde.

— Diable ! fit Bertrand, est-ce qu'il n'en a pas assez d'avoir manqué aller au fond de la mare, comme ça lui serait arrivé sans l'intervention de la sœur Angélique.

— C'est en son nom que je viens encore, fit Luizzi.

— Pour sauver l'officier ? dit Bertrand d'un ton sombre.

— Pour le sauver.

— Que la sœur Angélique se mêle de ses affaires ! repartit Bertrand avec emportement.



Du reste, tant pis pour vous de vous être mêlé de tout ça ! tant pis pour toi, Bruno, de t'en être mêlé aussi ! tu as fait une faute, tu as enseigné à un étranger le chemin du trou du Vieux-Pont; c'est une trahison, ça, et tu sais ce que ça se paie !

— Le motif qui amène ici ce monsieur, repartit Bruno tranquillement, ne regarde pas la chouannerie; ça intéresse la sœur Angélique toute seule. Expliquez-lui ça, monsieur, et faites votre affaire.

Luizzi allait parler, quand Bertrand reprit la parole en disant :

— Puisque vous avez voulu voir le trou du Vieux-Pont, dit Bertrand, il faut y venir tout-à-fait à présent; et puisque que vous êtes si curieux, je vais vous montrer un chemin que vous ne connaissez ni les uns ni les autres.

Aussitôt Bertrand se mit en marche en prenant une espèce de fossé à moitié plein d'eau. Comme Luizzi hésitait à le suivre, Bruno lui dit tout bas :

— Il ne s'agit point de reculer maintenant. Il doit y avoir des gars à droite et à gauche de nous, et peut-être derrière, qui vous saleraient les reins d'une bonne balle, si vous faisiez mine de broncher.

Luizzi se décida à marcher, et au bout de dix minutes, ils arrivèrent dans le creux d'un ravin dont les deux bords avaient été joints autrefois par un pont à deux arches, dont l'une était encore entière, et sous laquelle huit ou dix hommes étaient assemblés autour d'un feu qu'ils y avaient allumé.

Ils regardèrent à peine Bruno et son petit-fils; mais ils tournèrent autour de Luizzi en murmurant entre eux :

— C'est l'espion de cette nuit.

Cette dénomination parut de mauvais augure à Luizzi. Cependant il ne s'était pas décidé à la démarche qu'il avait faite sans prévoir qu'il pouvait courir quelques dangers, et il parut ne pas s'apercevoir des mauvaises dispositions des chouans.



Toutefois il remarqua que le petit Mathieu s'approcha d'un des chouans qui se tenait à l'écart, et lui dit d'un ton jovial :

— Bonjour, père Petithomme, comment va le gars Louis ?

— Ça va comme ça peut, dit le chouan.

— Tu es donc là, Petithomme ? dit Bruno, d'un ton amical.

— Oui, père Bruno. Et ça va bien, j'espère, chez vous ?

— Pas mal, pas mal.

Ni l'enfant, ni le vieillard ne montrèrent la moindre émotion, en parlant l'un à l'assassin de son père, l'autre à l'assassin de son fils.

D'un autre côté, Luizzi ne vit rien qui lui annonçât que le lieutenant eût été porté dans ce lieu, et attendit que Bertrand l'interrogeât. Celui-ci s'assit sur une grosse pierre, s'accouda sur ses genoux, et lui dit en se penchant vers le feu :

— Que demandez-vous ?

— Ce que je crains bien, dit Luizzi, que vous ne puissiez plus m'accorder. Je voudrais voir votre prisonnier.

— Qu'est-ce que vous voulez lui dire ?

— C'est un secret entre lui et moi.

Bertrand releva la tête, et examina Luizzi d'un air surpris ; puis il reprit sa position en étendant les mains vers le feu, et cria à l'un de ses gens :

— Va chercher le blessé !

Un moment après, Henri parut, et Luizzi put le regarder à son aise. C'était un homme de vingt-cinq ans à peine, de formes herculéennes, la tête petite, le front déprimé, et qui devait être rose sous sa barbe noire, quand la maladie ne l'avait pas atteint.

— Vous pouvez causer ensemble, dit le chouan. Ne vous gênez pas. Nous vous laisserons le temps.

— Etes-vous venu ici, monsieur, dit Henri, pour traiter de ma liberté ?

— Non, repartit le baron ; je viens au nom



de la personne qui vous a reconnu chez Jacques.

— De mademoiselle Caroline, qu'on appelle la sœur Angélique, et qui a deux noms de baptême faute d'un nom de famille, dit brutalement Henri; qu'est-ce qu'elle me veut?

— Rien, monsieur, dit Luizzi révolté de cette grossièreté; mais j'ai droit d'attendre de vous une explication.

Le militaire regarda autour de lui d'un air insouciant, et répliqua :

— Une explication ici? l'endroit n'est pas commode; j'ai le bras droit en écharpe; mais c'est égal. Si ces paysans ont deux mauvaises lattes bien aiguisées à nous prêter, je suis votre homme.

— Vous ne me supposez pas le mauvais goût, je pense, reprit Luizzi de son grand ton de gentilhomme, d'être venu vous demander une pareille explication ici et dans l'état où vous êtes?

— En ce cas, je n'en ai pas d'autre à vous

donner, reprit Henri en lui tournant le dos.

Luizzi resta tout abasourdi de surprise en voyant le ton et les manières de ce monsieur que, d'après ses lettres, il s'était figuré un beau et mélancolique jeune homme. Il ne trouva rien à dire d'abord à la brutale réponse d'Henri, et peut-être l'eût-il laissé s'éloigner, si celui-ci ne se fût retourné et ne lui eût dit d'un ton insultant :

— Mais j'y pense ; je voudrais bien que vous me fissiez le plaisir de me dire de quel droit vous venez vous mêler de mes affaires ?

— C'est que vos affaires sont les miennes, monsieur, dit le baron avec hauteur ; c'est que je suis le baron de Luizzi, et que Caroline est ma sœur.

A cette révélation Henri sembla pétrifié, et quand Luizzi ajouta :

— Je sais tout, monsieur,

le lieutenant se laissa emporter à d'effroyables juremens, parmi lesquels il s'écriait :

— Eh bien ! que vous sachiez tout, c'est



bon ; allez me dénoncer à mes chefs, faites-moi casser en tête du régiment. Après tout, ça m'est égal ; d'ailleurs voilà des gueux qui depuis hier me promettent de m'achever. A leur aise maintenant, j'aime autant que ça finisse tout de suite.

Luizzi se figura que le délire de la fièvre occasionnée par sa blessure exaltait la tête de ce jeune homme ; flatté d'ailleurs de l'impression qu'avait faite la simple énonciation de son nom, il reprit plus doucement :

— Ecoutez, monsieur, je crois l'autorité militaire fort peu curieuse de punir une faute comme la vôtre, surtout quand elle peut se réparer.

— Eh ! comment diable voulez-vous que je la répare avec douze cents francs d'appointemens ? répondit Henri en haussant les épaules.

Luizzi, qui s'était fait une idée chevaleresque de la mission qu'il venait remplir et qui ne renonçait pas à atteindre le but qu'il s'était proposé, écouta à peine cette singulière ré-

ponse, la rejeta toujours sur le compte de la fièvre, et repartit vivement :

— Votre manque de fortune, monsieur, ne saurait être un obstacle; la fortune personnelle de ma sœur est peu de chose à la vérité; mais je puis l'accroître à tel point qu'elle satisfera à toutes les exigences d'une position honorable.

L'épaisse intelligence du sous-lieutenant sembla s'éveiller lentement, et comme un homme qui cherche à comprendre ce qu'on veut lui dire, il regarda Luizzi et lui dit en balbutiant :

— Caroline était déjà un assez bon parti... Tant mieux pour elle si vous la faites plus riche... Il est possible que j'eusse mieux fait de l'épouser... si je n'avais pas écouté...

— D'indignes calomnies, dit Luizzi.

— Je ne dis pas que mademoiselle Caroline ait jamais rien fait de répréhensible, répondit Henri en grommelant entre ses dents.

— Mais vous l'avez cru peut-être un mo-

ment, et ce moment a suffi pour détruire à jamais son bonheur, et aussi le vôtre sans doute. Mais il en est temps encore, monsieur; elle n'a pas prononcé ses vœux, elle vous aime toujours, et, si vous êtes enfin désabusé, prouvez-le-moi en acceptant sa main.

Pour faire cette proposition, Luizzi s'était posé d'une façon tout héroïque, en se campant sur la hanche, la main tendue vers Henri. Il avait parlé d'un ton théâtral auquel il ne manquait absolument qu'un manteau espagnol et une rapière pour être du meilleur dramatique, et il continua de même en voyant l'air ébouriffé d'Henri :

— Je suis venu loyalement à vous, monsieur; répondez-moi de même : êtes-vous libre ?

— Libre de me marier? dit Henri. Oui, si je deviens libre de partir d'ici.

— En ce cas, que dirai-je à Caroline?

— Ma foi! que je suis tout prêt à l'épouser, dit encore Henri dont les yeux attestaient une étrange surprise et une espèce d'égarement.

— Merci pour elle, mon frère, reprit le baron, toujours monté sur son dada chevaleresque. Puis s'adoucissant jusqu'au ton paternel, par une habile transition, il reprit :

— Qui donc avait pu vous égarer au point d'écrire à Caroline un billet pareil à celui-ci ?

Henri prit le billet et le lut. Il resta silencieux et comme plongé dans de profondes réflexions.

— Je sais, dit Luizzi, qui était en train de phrases, je sais que l'amour, qui souvent se refuse à l'évidence, croit aussi au crime sur les plus légers soupçons. Mais vous pouvez me dire quel a été l'auteur des calomnies ?

— Oh ! dit Henri, les yeux toujours fixés sur le billet, je ne puis ni ne dois nommer une personne...

— Je vous comprends, dit Luizzi ; mais je crains que cette Juliette...

Henri tressaillit ; mais il répondit presque aussitôt :



— Non, sur l'honneur, jamais Juliette ne m'a dit un mot contre la bonne réputation de Caroline.

— Ce serait donc?

— Ne cherchez pas, M. de Luizzi; vous ne connaissez pas ceux qui m'ont trompé.

— Comme vous voudrez. Je respecte votre scrupule. Mais ce qui maintenant doit nous occuper, c'est de trouver les moyens de vous délivrer. Laissez-moi me charger de cette négociation, ajouta le baron d'un air ravi de sa supériorité : je ferai entendre raison à ces gens-là.

— Essayez, dit Henri; mais soyez assez bon pour me confier cette correspondance.

— Vous y retrouverez tout à fait votre cœur, repartit Luizzi d'un ton charmant.

Et il remit le paquet de lettres à Henri, qui se mit à les lire avec une attention qui fit sourire Luizzi. Aussitôt le baron s'avança vers Bertrand.

— Enfin c'est fini, lui dit le chouan; Bruno

vient de m'expliquer l'affaire ; il paraît que la religieuse est votre propre sœur. Tant mieux pour vous, car c'est une sainte femme. Puisque vous n'avez plus rien à faire ici, partez : le plus tôt sera le mieux.

— C'est que je ne puis partir seul, car Bruno ne vous a pas tout dit. Je suis le frère de la sœur Angélique, comme vous l'appelez ; mais cet officier était son fiancé depuis long-temps : des malheurs les ont séparés, et aujourd'hui qu'ils se sont retrouvés, je veux assurer leur bonheur en les mariant.

— Marier une religieuse, dit un des chouans.

— Elle n'a pas prononcé ses vœux, repartit Luizzi.

Un sourd murmure courut parmi tous ces hommes.

— Taisez-vous, cria Bertrand, ça n'est pas notre affaire ! et pour vous le prouver, monsieur, dit-il à Luizzi, je vous dirai tout bonnement que l'officier et la religieuse pourront se marier tant qu'ils voudront, quand on nous



aura remis Georges en échange de notre prisonnier.

— Vous ne voulez donc pas me le rendre?

Bertrand regarda Luizzi d'un air tout ébahi.

— Et pourquoi voulez-vous que je vous le rende?

— Il y va de l'honneur d'une femme, du bonheur de celle que vous appelez une sainte.

— Jolie sainte, dit Bertrand, qui a des galans dans la ligne!

— Vous oubliez à qui vous parlez! dit Luizzi.

— Vous l'oubliez vous-même! s'écria Bertrand en s'avançant vers Luizzi, la crosse de son fusil en l'air; est-ce que je vous connais, moi? Je vous ai laissé approcher quand j'aurais pu vous faire détaler à coups de fusil; je vous ai permis de parler à cet officier, parce que le père Bruno vous accompagnait, et que j'ai causé un malheur à son fils; mais est-ce que je vous dois quelque chose à vous? Décampez donc, je vous le conseille; éloignez-vous pendant que j'ai encore la bonne volonté

de vous laisser partir, et ne me fatiguez pas de vos airs de monsieur de Paris, entendez-vous?

Probablement Luizzi allait faire quelque sotte réplique, lorsque Bruno prit la parole.

— Voyons, Bertrand, ne sois pas méchant; il a raison ce monsieur.

— Ne te mêle pas de ça, Bruno, dit Bertrand; tu ne t'en es déjà que trop mêlé.

— Et je m'en mêlerai tant que je voudrai, entends-tu, Bertrand? repartit l'aveugle d'un ton irrité; penses-tu me faire peur avec ta grosse voix? je l'ai entendue trembler et prier, Bertrand!

— Tais-toi, dit le chouan en tournant son farouche regard vers l'aveugle, tais-toi! tu t'attireras quelque malheur.

— Et si je ne veux pas me taire, et si je veux dire ce que tu as fait! Bertrand, ne me force pas à parler!.....

— Je t'en empêcherai bien, reprit le chouan en armant son fusil.





— Ne touchez pas le bonhomme, crièrent les autres chouans; c'est assez de Jacques.

Le chef s'arrêta en relevant son fusil avec colère, et Bruno lui dit d'un ton impératif :

— Viens ici, Bertrand; viens ici.

Bertrand obéit et suivit le vieillard à quelques pas de Luizzi. Les chouans se retirèrent en dehors de l'arche du pont; mais l'ellipse de la voûte servant de conducteur aux paroles de Bruno, le baron put les entendre, comme s'il eût été à côté de l'aveugle. Il disait à Bertrand :

— As-tu oublié l'attaque d'Andouillé? as-tu oublié que Balatru, notre chef, y fut tué d'une balle entre les deux épaules, quoiqu'il marchât le premier devant nous? Il n'y a que moi, qui étais à côté de toi, qui sache qui a tiré cette balle. Veux-tu que je le dise tout haut?

— Balatru nous trahissait, dit Bertrand en baissant la tête.

— Tu étais l'amant de la femme à Balatru, et tu l'as épousée, voilà tout.

— Eh bien! après? repartit Bertrand dont la main se crispait de colère.

— Après? Quand je t'ai menacé de te dénoncer aux chefs tu m'as prié, à genoux sur la terre, et tu m'as dit: « Ne me trahis pas; et si tu me demandes jamais la vie ou la mort d'un homme, je le sauverai ou je le tuerai à ton plaisir. »

— Est-ce que tu me demandes la vie de cet officier?

— Ça d'abord, et puis autre chose. C'est Petithomme qui a tiré sur Jacques.

— Qui te l'a dit?

— Est-ce que ce n'est pas lui. Mathieu l'a vu.

— Oui, c'est lui.

— Je ne veux pas qu'il puisse recommencer. Tu sais qu'il a dû épouser Marianne; il a tenté cette nuit de faire ce que tu as fait autrefois, et....

— C'est bon, dit Bertrand, je t'en réponds. D'ailleurs, c'est un failli gars dont je méfie;

c'est la moindre des choses... Mais pour l'officier, je ne peux pas.

— Tu le peux, si tu le veux...

Comme ils allaient continuer, on entendit un petit bruit au sommet du ravin, et un chouan descendit en se laissant glisser à travers les ronces, et en disant à voix basse :

— Hé! les gars! voilà les culottes rouges!

— Où çà ? fit Bertrand.

— A la lisière du grand bois.

— C'est bon, répondit le chef, tenez-vous en repos, et remontez là-haut. Puis, se tournant vers Bruno, il reprit :

— Comment veux-tu que je fasse pour proposer cela aux autres ?

Il n'avait pas achevé, qu'un second chouan parut.

— Hé! les gars! les culottes rouges!

— De quel côté ?

— Vers la grande mare.

— Remonte, et attendez, reprit Bertrand.

A cette nouvelle, Henri s'était levé pour s'ap-

procher du baron; mais celui-ci lui avait fait signe de ne pas interrompre l'entretien des deux paysans. En ce moment, Bruno disait à Bertrand :

— Voilà une bonne occasion; renvoie tes hommes et laisse ici l'officier avec nous.

— Je vas voir si c'est possible, dit Bertrand d'une voix tranquille. Aussitôt il s'éloigna de quelques pas en jetant un regard de menace sur le vieillard. Luizzi s'approcha de Henri qui lui dit :

— Voilà un secours qui nous arrive fort à propos.....

— J'en doute, dit Luizzi; puis il s'approcha de Bruno, et lui glissa tout bas ces mots :

— Prenez garde, j'ai peur de quelque trahison.

Presqu'aussitôt Bertrand reparut : il semblait violemment agité.

— Nous sommes vendus, dit-il, ils sont plus de trois cents venant de tous les coins.

Les chouans se rapprochèrent de Bertrand,



et le mot : *vendus! vendus!* circula parmi ces douze ou quinze hommes réunis.

— Vendus et perdus! dit Bertrand; ils s'avancent en faisant le cercle et en fouillant la lande comme des rabatteurs de gibier.

— C'est le père Bruno qui nous a dénoncés, cria le chouan Petithomme, pendant que Bertrand regardait quel effet produirait cette accusation.

— Si je vous avais dénoncés, dit Bruno en haussant les épaules, est-ce que je serais au milieu de vous?

— Il a raison, il a raison!

—Mais vous me semblez bien vite démontés, vous autres, reprit Bruno; comment vous ne pouvez pas vous échapper et glisser entre une centaine de soldats? Est-ce que vous ne connaissez pas le sentier du.....

— Je connais tous les sentiers, dit Bertrand en interrompant Bruno; maisà la manière dont ils s'y prennent, nous serons bien heureux s'il n'y en a pas trois ou quatre d'entre nous d'ar-

rêtés ou de tués. Pourtant il y a un moyen de tout sauver sans qu'aucun de nous coure le moindre risque.

— Voyons.....

— Le voici, reprit Bertrand en s'adressant à Henri; vous connaissez le terrier où vous avez été enfermé; il peut tous nous contenir et nous pouvons nous y cacher. Vous laisserez approcher les soldats jusqu'ici, et quand ils arriveront, vous leur déclarerez qu'il y a plus de deux heures que nous avons quitté la lande. Les recherches cesseront de ce côté, et nous, nous resterons ici tranquilles comme des poissons dans l'eau.

— Soit, dit Bruno, je te le promets.

— Et moi aussi, ajouta le baron.

— Mais moi je ne peux pas m'engager à trahir les miens, dit Henri.

— Vous, dit Bertrand, ça ne m'embarrasse pas, et je vous réponds que vous ne parlerez pas.

— Que veux-tu donc faire? dit Bruno.

— Il nous suivra de bonne volonté, et il ne



criera pas quand nous le tiendrons ; ou bien il restera ici et ça fera un cadavre de plus dans la lande.

— N'oublie pas que je t'ai demandé la liberté de cet officier, dit Bruno.

— Pour qu'il nous livre ? repartit Bertrand.

— Sauvez-vous, Henri, reprit le baron, et jurez sur l'honneur de ne pas révéler le lieu de leur retraite.

— Cela m'est impossible, répondit Henri.

— En ce cas, dit Bertrand en tirant son couteau de chasse, marchez devant et ne bronchez pas.

— Vous pouvez me tuer, dit Henri, car je ne ferai pas un pas.

— Va comme il est dit, fit Bertrand en se reculant comme pour asséner un coup plus sûr à Henri.

— Si vous commettez un tel crime, s'écria Luizzi, je retire ma parole.

— Eh bien ! ça sera pour vous comme pour lui.

— Ils se resserrent et se rapprochent! murmura une voix partie du haut du pont.

— Voyons, décidez-vous! cria Bertrand.

— Un moment, dit Luizzi. Vous oubliez une chose; c'est que si nous restons seuls ici, les militaires qui vont venir et qui ne nous connaissent pas, ne croiront pas à nos assertions et n'en continueront pas moins leurs recherches...

— C'est juste, c'est juste, dit-on de toutes parts.

— Tandis que si un de leurs officiers, continua Luizzi, leur certifie que vous êtes partis depuis long-temps, ils n'en douteront pas.

— C'est encore juste, repartit Bertrand; mais il faut qu'il le veuille.

— Consentez, Henri, dit le baron.

— Les voilà qui viennent! dit un chouan qui descendit du monticule où il était en sentinelle.

— Voyons, dit Bertrand, qui jeta brusquement son fusil en bandoulière pour pouvoir se



mieux servir de son couteau de chasse : une fois, deux fois, voulez-vous jurer de dire que nous sommes partis depuis le matin ?

Henri hésita encore.

— Ma foi, tant pis pour lui ! dit Bruno en haussant les épaules.

— Vous ne voulez pas ? reprit Bertrand, alors, bonjour !

Il leva son couteau de chasse. Henri pâlit et recula.

— Je vous jure sur l'honneur, dit-il d'une voix altérée, de me taire sur ce que vous avez fait.

— Ce n'est pas cela, dit Bertrand ; il faut dire que nous sommes partis depuis longtemps ; allons, ne faites pas tant de façons ! votre peau est devenue trop blanche depuis un moment pour que vous n'y teniez pas.

— Ils arrivent... ils arrivent ! murmura une voix dans les broussailles.

— Allons, finissons ! dit Bertrand en levant son couteau.

— Eh bien! fit Henri, je vous donne ma parole de militaire de déclarer ce que vous voulez.

— Soit, repartit Bertrand.

Luizzi fut charmé de la résolution d'Henri, quoiqu'elle lui parût trop tardive; il pensa qu'il est de ces occasions où il est maladroit de laisser approcher le danger d'assez près pour montrer qu'on en a peur.

— Songez, dit Bertrand, que les Bruno nous répondront de vous, et qu'ils y passeront tous, hommes et femmes, si nous sommes trahis.

— C'est bon! c'est bon! dit Bruno; pensez à vous; le reste nous regarde.

Bertrand fit signe aux siens de le suivre; il marcha quelque temps dans le ravin du côté par lequel on avait amené Henri, puis il disparut avec ses gens dans les broussailles; mais avant qu'ils se fussent éloignés, Luizzi vit Bertrand désigner Bruno au chouan Petithomme. Il fit part de sa remarque au vieillard,





qui sembla méditer un moment sur ce qu'il venait d'apprendre.

— Diable..... diable! faisait-il en secouant la tête.

— C'est votre faute aussi, grand-père, dit Mathieu avec colère; pourquoi allez-vous dire à Bertrand que nous savons que c'est Petit-homme qui a tiré sur mon père?

— Tu as raison, pétiot, j'ai eu tort. Mais je ne puis croire que Bertrand ose faire un coup comme ça.

— Vous lui avez fait un cruel reproche, dit Luizzi à voix basse, et.....

— Vous l'avez entendu? reprit de même Bruno.

Luizzi fit un signe de tête affirmatif.

Bruno sembla hésiter un moment; puis tout d'un coup et élevant la voix, il dit assez haut :

— Nous avons un meilleur moyen de sauver les gars que de rester ici, c'est d'aller au-devant des soldats et de les empêcher d'approcher, en leur disant que toute la bande est partie.

— Vous avez raison, reprit Henri; allons vite et prenons le chemin le plus court.

Aussitôt ils quittèrent le ravin et entrèrent dans un sentier bordé des deux côtés de hauts genets. Ils marchèrent d'abord rapidement; mais Bruno s'arrêta tout à coup et parut écouter. Ils n'entendirent que les cris lointains des soldats qui s'avertissaient l'un l'autre de l'endroit où ils se trouvaient. Bruno reprit sa marche; mais au bout de cinquante pas il s'arrêta encore.

— Nous sommes suivis, c'est sûr. Mathieu, n'as-tu rien entendu?

— C'est vrai, dit Mathieu, à gauche dans les genêts, j'y vas.

— Reste ici, pétiot, dit le vieil aveugle.

Mais l'enfant ne l'écouta pas et s'enfonça intrépidement dans le fourré. Luizzi et Henri suivirent sa marche des yeux au mouvement qu'il imprimait aux genêts qu'il agitait, avançant. A trente pas à peine de l'endroit où ils



étaient restés, ce mouvement devint tout à coup plus vif, comme s'il y eût eu une lutte; puis il recommença, en s'éloignant, comme si Mathieu eût repris sa course; puis il disparut tout à coup.

— Pétiot! Mathieu, reste ici, enragé! criait le vieillard en se démenant.

Mais rien ne répondit. Un effroi singulier s'empara de Luizzi, qui s'avança vers l'endroit où avait disparu l'enfant. Henri le suivit et l'arrêta à dix ou douze pas de Bruno, qui continuait à appeler Mathieu.

— Ce petit garçon est au diable, dit le lieutenant; vous avez bien vu les genêts continuer à s'agiter dans la direction qu'il a prise.

Comme Luizzi allait faire part à Henri de ses craintes, ils entendirent un coup sourd et un cri affreux; ils se retournèrent. Le père Bruno était encore debout, se dressant sur la pointe des pieds, les bras étendus; son visage se tordait dans d'horribles convulsions; ils couru-

rent vers lui, mais avant qu'ils fussent arrivés, le vieillard s'abattit la face contre terre, les bras en avant, et ils virent qu'un coup épouvantable, frappé par derrière, lui avait brisé le crâne.

Henri et Luizzi se regardèrent d'un commun mouvement d'épouvante, puis ils portèrent autour d'eux un regard effaré. Tout était tranquille, rien ne bougeait, et ils n'entendirent que les appels incessans des soldats qui se rapprochaient de plus en plus. Il s'en fallait que Luizzi fût un lâche et Henri passait pour un brave soldat; mais la pâleur livide répandue sur leurs visages montrait cependant la profonde terreur dont ils étaient saisis. Luizzi essaya d'articuler quelques paroles; mais ses lèvres s'agitèrent vainement; la voix lui resta dans la gorge comme refoulée par un poids invincible : ils étaient en face l'un de l'autre, immobiles, glacés. Un léger bruit se fit entendre, et ils se retournèrent soudainement et s'appuyèrent dos à dos l'un contre l'autre,





comme pour faire face au danger qui pouvait les menacer. Ils restèrent ainsi près d'une minute, et ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'ils s'aperçurent que ce bruit venait des dernières convulsions de Bruno, qui s'agitait dans les étreintes de l'agonie. Un même mouvement de pitié les fit se baisser pour lui porter secours ; un même mouvement de terreur les fit se redresser pour regarder autour d'eux. Rien ne bougeait, et ils se serrèrent encore plus près l'un contre l'autre. Cependant, cet effroi immobile sembla se rompre tout à coup, et après les avoir tenus comme anéantis, il s'échappa en cris et en mouvemens désordonnés. Luizzi tira son mouchoir, et l'agitant au-dessus des genêts, il se mit à crier d'une voix perçante, mais épouvantée :

— Par ici ! par ici ! par ici !

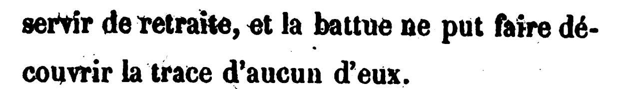
Et presqu'aussitôt Henri, l'imitant, se mit à pousser les mêmes cris. L'agitation de leur effroi fut peut-être encore plus puissante que

son immobilité; car ils élevaient encore leurs mouchoirs et criaient encore que déjà ils étaient entourés de soldats.

Luizzi raconta alors à un capitaine les tristes événemens dont il avait été témoin. Pendant son récit les soldats apportèrent le corps du petit Mathieu. L'empreinte de doigts fortement enfoncés autour du cou du malheureux enfant prouva qu'il avait été saisi à la gorge et étranglé par une main d'une force effrayante.

Les cris de Luizzi et de Henri, en appelant rapidement un grand nombre de soldats au point où gisait le corps de Bruno, avaient rompu le cercle qui se resserrait lentement autour des ruines du vieux pont, et l'on fut forcé de reconnaître que les chouans avaient profité de ce désordre, qu'ils avaient excité par un si atroce attentat, pour se glisser de ce côté et se jeter hors de la lande, car on n'en trouva pas un seul dans l'espèce de caverne qu'ils avaient désignée comme devant leur





servir de retraite, et la battue ne put faire découvrir la trace d'aucun d'eux.

Cependant Luizzi, qui devait retrouver Caroline chez Jacques, fut choisi pour être le triste messager de la mort du père et du fils de ce malheureux homme.

Le bonheur qu'il croyait apporter à Caroline l'occupait à peine à côté du cruel devoir qu'il avait à remplir. Il s'achemina en tremblant vers la maison du fermier, tandis qu'Henri, auquel il donna rendez-vous à Vitré, suivait les soldats. Le baron s'arrêta un moment à la porte de l'enclos avant d'y pénétrer. La maison était fermée et personne ne paraissait.

Il se décida à entrer. Tout le monde était assemblé dans la grande salle, Jacques assis au coin du feu, sa femme agenouillée par terre et pleurant sur les genoux de son mari ; les domestiques réfugiés dans les coins et se regardant avec terreur ; les petits enfans pressés entre les jambes de Jacques et les bras de leur

riane et Caroline, debout à côté d'eux. Quand Luizzi parut, Jacques se leva.

— Nous savons tout, monsieur, lui dit-il.

— Qui a pu vous l'apprendre? s'écria Luizzi.

— Un ami... Petithomme, qui a passé par ici.

— Petithomme! s'écria le baron; mais c'est celui qui a tiré hier sur vous; c'est celui à qui j'ai vu Bertrand désigner votre père comme une victime.

— Petithomme! répèta Jacques en abaissant un regard terrible sur sa femme, tandis que celle-ci, se rejetant en arrière semblait fléchir sous ce terrible regard.

Pas un mot ne fut prononcé de part ni d'autre. Jacques s'essuya le front du dos de la main, car il était inondé de larges gouttes de sueur; puis il reprit d'une voix tranquille :

— Sœur Angélique, vous avez retrouvé votre fiancé. Epousez-le, si c'est le seul homme



que vous ayez aimé. Vous n'avez plus rien à faire ici. Adieu.

— Je ne voudrais pas vous abandonner au milieu de cette affliction... dit Caroline.

Jacques ne répondit pas, mais ses sourcils se froncèrent légèrement, et il montra à la religieuse la porte de la maison d'un geste impératif. Elle sortit accompagnée de son frère.

V

Conclusion selon Luizzi.

A peine Luizzi et Caroline furent-ils éloignés de cette scène de désolation, que le baron raconta à sa sœur son entrevue avec Henri; mais il la lui raconta en homme qui veut arriver au but qu'il s'est proposé; c'est-à-dire, qu'il passa



sous silence les singulières réponses du lieutenant au moment où il l'avait abordé. Il ne dit point non plus à sa sœur l'air stupéfait et réservé du jeune homme, et il lui inventa un étonnement et une joie qui firent doucement rougir Caroline. Cependant, comme elle insistait pour savoir quelles avaient été les calomnies qui avaient déterminé son amant à lui rendre si brutalement ses lettres, Luizzi, qui ne voulait pas avouer combien il avait été léger dans son explication avec Henri, ne trouva rien de mieux que de rejeter toute la faute sur une personne dont la nature acceptait volontiers la responsabilité de tous les mauvais propos, et dont l'éloignement ne permettait pas à Caroline de s'informer exactement de la vérité. Madame Barnet, la notairesse aux manières si acariâtres, au parler si aigre, dont l'aiguille s'occupait sans cesse à réparer les trous des bas de son mari, et la langue à faire des brèches à la réputation des autres, madame Barnet, disons-nous, devint l'éditeur responsable

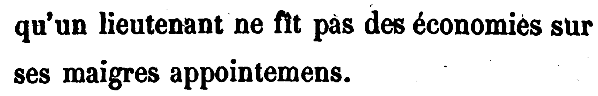
des calomnies qui avaient dû dicter la conduite d'Henri.

Caroline se laissa facilement persuader par son frère, tous deux concertèrent les mesures à prendre pour qu'elle quittât la maison succursale de religieuses où elle se trouvait. Pour éviter des contestations qui pouvaient être fort longues, Henri décida qu'elle n'y rentrerait point, et qu'ils se rendraient sur le champ à Laval.

Un obstacle cependant les arrêtait l'un et l'autre; c'était le manque absolu d'argent. Luizzi pensa qu'il serait très facile à Henri de lever cette difficulté, il se rendit à pied à Vitré avec sa sœur, demanda un logement dans l'auberge la moins misérable de la ville, et y laissa Caroline pour aller voir le lieutenant. Il le trouva levé, malgré sa blessure, et écrivant. Quand Luizzi eut exposé sa demande au lieutenant, celui-ci devint fort embarrassé, il balbutia des excuses assez peu convenables, quoique cependant il parût très plausible







qu'un lieutenant ne fît pas des économies sur ses maigres appointemens.

Le baron pour qui, avec ses deux cent mille livres de rente, il semblait impossible qu'un homme connu ne pût pas se procurer sur le champ quelques milliers de francs, proposa très naturellement à Henri de les emprunter à ses camarades ou à l'officier payeur du régiment. Mais le lieutenant lui fit comprendre, avec mauvaise humeur, qu'il ne pouvait avoir recours à la bourse d'officiers qui étaient aussi pauvres que lui; puis il finit par dire :

— Si nous étions à Paris, je ne serais pas embarrassé pour vous donner de quoi quitter ce maudit pays, dussé-je mettre mes épaulettes en gage; mais dans ce trou il n'y a pas même un mont-de-piété. On a bien raison de dire que la Bretagne est un pays de sauvages.

Le baron trouva singulier que le mont-de-piété fût pour Henri un thermomètre de bonne civilisation; mais il n'en resta pas moins fort

inquiet des moyens par lesquels il sortirait de sa fâcheuse position. Henri n'avait aucune ressource, et d'après ce qu'il crut voir, Luizzi supposa que s'il mettait tant de discrétion à s'adresser à la bourse de ses camarades ou de ses chefs, c'est qu'il avait été déjà plus qu'indiscret à cet égard.

L'impression de cette entrevue ne fut point favorable à Henri dans l'esprit du baron. Toutefois, celui-ci s'était fait un si beau plan de conduite, il s'était créé un si noble rôle de protecteur, de frère dévoué et généreux, qu'il travailla le plus qu'il put à détruire en lui-même cette fâcheuse impression. Il se dit que c'est assez le fait d'un lieutenant d'endetter sa jeunesse, et que tous ceux de la bonne comédie et des bons opéra-comiques, qui séduisent si galamment les femmes, ont presque toujours autant de papier timbré que de billets doux dans leurs poches.

Luizzi regagnait la maison où il avait laissé sa sœur en s'entretenant ainsi avec lui-même,



lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par un cri de surprise et par son nom prononcé d'une voix étonnée. Luizzi regarda et vit un voyageur qui descendait d'une diligence qui relayait. Cet homme, c'était M. Barnet, le notaire.

— Pardieu, s'écria Luizzi, c'est le ciel qui vous envoie.

— Et c'est lui qui me fait vous rencontrer. Que diable êtes-vous donc devenu depuis dix-huit mois. Je vous ai écrit vingt fois, et mes lettres sont toutes restées sans réponse.

— J'ai fait un voyage à l'étranger, répondit le baron avec embarras. Mais vous, quel motif vous amène dans ce pays.

— Un très important comme affaire, et un autre non moins important comme affection. Le premier est un procès d'où dépend la fortune d'un de mes cliens, plus d'un million et demi, ma foi. C'est une affaire grave, il ne s'agit pas moins que d'un testament supposé qui priverait le marquis de Bridely de soixante mille livres de rente

— Le marquis de Bridely, dit Luizzi, je le connais, ce me semble; n'est-ce pas le troisième fils du vieux marquis... une espèce de misérable....

— Non... non... dit Barnet tous bas d'un air de confidence, il est mort; il s'agit de son fils qu'il a reconnu et légitimé.

— M. Gustave! s'écria le baron, mais c'est un autre intrigant....

— Ses droits n'en sont pas moins incontestables, repartit le notaire; et le bon droit, voyez-vous, M. le baron, est toujours respectable même quand il s'applique à un fripon. D'ailleurs, M. de Bridely s'est montré ce qu'il devait être en cette circonstance. C'est moi qui ai découvert l'héritage que le hasard lui envoyait, il m'a chargé de la direction de l'affaire, et si elle réussit, il s'agit pour moi d'une somme de cent mille francs.

— Cela vaut bien la peine de faire deux cents lieues, repartit le baron.

— Et cependant, répliqua Barnet, peut-être





l'espérance d'un pareil bénéfice ne m'eût-elle pas décidé à quitter Toulouse, si je n'avais pas dû voir dans ce pays une personne qui vous intéresse aussi, monsieur le baron.

— Caroline? dit Luizzi.

— Vous l'avez vue?

— Oui, je l'ai vue, elle est ici.

—Allons, allons, en voiture, cria la voix du conducteur.

—Ne vous arrêtez-vous pas à Vitré, dit Luizzi à Barnet qui s'avança vers la diligence.

— L'affaire Bridely se plaide demain à Rennes; je n'arriverai que ce soir et je serai forcé de passer la nuit avec l'avocat, qui est chargé de notre cause, pour lui donner connaissance des pièces importantes que je lui apporte.

— Mais Caroline, dit le baron.

— Je comptais lui écrire et la voir à mon retour, l'époque de sa majorité approche, j'ai à lui rendre compte de sa fortune, et je suis

ravi que vous soyez présent pour juger de l'usage que j'en ai fait, quoique je regrette que tout cet argent doive passer dans un couvent.

— Mais non, reprit vivement Luizzi; Caroline se marie.

— Bah! fit Barnet en quittant le marchepied de la diligence; et avec qui?

— Avec un militaire, un certain M. Henri Donézau.

Barnet fronça le sourcil.

— Je connais ce nom-là, ce me semble...

— En voiture donc! cria le conducteur. Il n'y a plus que vous, monsieur. Nous avons deux heures de retard sur Laffitte et Caillard et nous ne les ratrapperons pas.

— Adieu donc, dit Barnet; donnez-moi votre adresse ici.

— Je compte partir demain. Je retourne à Paris.

— A Paris donc, j'y repasserai pour vous



voir, car nous avons bien des affaires et de bien graves à décider ensemble.

— Un moment, dit Luizzi : par un accident trop long à vous expliquer, j'ai été arrêté par des chouans, dépouillé et volé, et je me trouve ici...

— Sans argent, dit Barnet. Diable, c'est embarrassant; moi-même je n'ai pris que juste ce qu'il me fallait pour mon voyage, car je savais avoir à traverser un pays en pleine guerre civile. Voici donc tout ce que je peux pour vous : c'est une lettre de change sur un négociant de Rennes : vous devez facilement trouver à la faire escompter, à moins que vous ne préfériez que je vous en envoie les fonds. Vous les aurez demain à midi au plus tard.

— J'aime mieux cela, dit Luizzi, qui ne se souciait pas pour bonnes raisons d'aller chez un banquier qui eût pu s'informer des circonstances qui lui avaient mis cette valeur

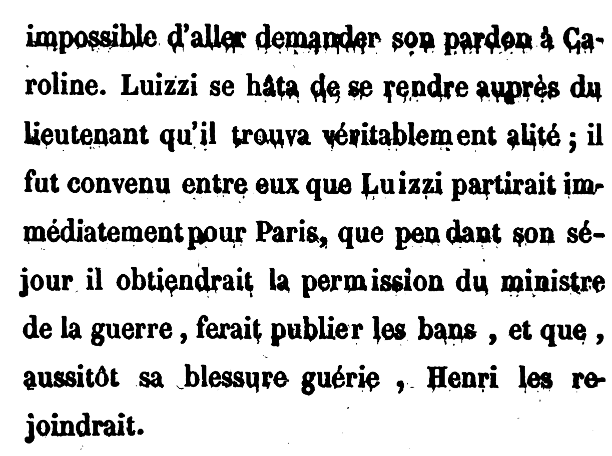
dans les mains ; et lui demander son passeport répondant de son identité.

Sur ce, Luizzi et Barnet se séparèrent, et le baron raconta sa rencontre à sa sœur.

Celle-ci n'avait point de si bonnes nouvelles. L'une des sœurs du couvent ayant appris e qui s'était passé chez Jacques, et ne voyant pas Caroline rentrer était venue pour la questionner à ce sujet. Irritée de la nouvelle résolution de Caroline, elle la menaça de la dénoncer aux autorités ; et, bien qu'elle n'eût aucuns droits, cette menace épouvanta la jeune fille.

Luizzi en fut encore plus troublé, car s'il lui fallait paraître devant un magistrat quelconque, il n'avait aucun moyen de justifier ou ce qu'il était, ou les droits qu'il pouvait avoir sur la jeune religieuse. Il se décida donc à quitter Vitré dès qu'il le pourrait. A peine avait-il pris ce parti, qu'il reçut un billet d'Henri qui lui écrivait pour lui dire que la fièvre venait de le reprendre, et qu'il lui était





impossible d'aller demander son pardon à Caroline. Luizzi se hâta de se rendre auprès du lieutenant qu'il trouva véritablement alité ; il fut convenu entre eux que Luizzi partirait immédiatement pour Paris, que pendant son séjour il obtiendrait la permission du ministre de la guerre, ferait publier les bans, et que, aussitôt sa blessure guérie, Henri les rejoindrait.

Tout cela réussit à merveille, du moins quant aux projets de départ de Luizzi. Le lendemain il reçut l'argent promis par Barnet, et trois jours après il était à Paris.

Aussitôt après son arrivée, toutes les journées de Luizzi furent occupées à enseigner au moins à Caroline le monde extérieur où elle allait entrer. Ce furent des acquisitions nombreuses de meubles, d'étoffes, de robes, de parures ; ce furent des spectacles où il rencontra beaucoup de ses anciens amis, qui l'accueillirent comme un homme qui a été faire un voyage en Italie ou en Angleterre, et

qui ne s'enquirent point du motif de son absence. Il en présenta quelques uns à sa sœur, et en peu de jours la loge de Luizzi à l'Opéra devint le rendez-vous des plus élégans qui demandaient la faveur de venir offrir leurs hommages à la belle Caroline de Luizzi.

Tout marchait au gré des désirs du baron. Il venait d'expédier à Henri la permission du ministre de la guerre, et le lieutenant annonçait que sa blessure lui permettrait bientôt de se mettre en route, lorsqu'un matin que le baron était seul avec Caroline dans son appartement, on vint annoncer à la jeune fille qu'une dame demandait à lui parler. Caroline ne connaissait aucune femme à Paris; Luizzi n'avait voulu la présenter nulle part avant son mariage, embarrassé qu'il était du nom sous lequel il pouvait la produire dans le monde. Ils furent donc tous deux fort étonnés de cette visite, et Caroline fit demander le nom de la personne qui se présentait. Le domestique revint et annonça :



— Mademoiselle Juliette Gélis.

A ce nom, Caroline poussa un cri de surprise et s'élança vers l'antichambre, où elle se précipita dans les bras de Juliette, avec la joie d'une amie confiante qui retrouve son amie la plus chère. Puis elle l'entraîna rapidement vers le salon et la présenta à son frère. Luizzi regarda cette femme avec curiosité pendant qu'elle le saluait les yeux baissés. Il vit que le portrait que sa sœur lui en avait fait n'était point flatté; mais ce qu'il remarqua, et ce qui avait dû échapper à l'ignorance de Caroline, c'était l'air de langueur ardente qui respirait dans les traits légèrement fatigués de mademoiselle Gélis; c'était la souplesse rompue de ce corps élancé et svelte, qui semblait lui attribuer le pouvoir *d'enlacement* d'un serpent, quand elle voulait saisir une proie, ou la grace flexible d'une bayadère amoureuse, quand elle voulait étreindre un amant de ses caresses. Cependant Luizzi ne s'arrêta point à ces pensées, et il se résolut à écouter atten-

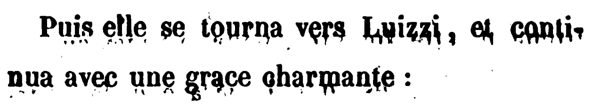
tivement cette Juliette, pour la juger sur de meilleurs indices que le visage et la tournure.

Après les premiers épanchemens d'un doux revoir où deux amies se jettent vivement les paroles et les baisers et les serremens de mains, il fallut bien arriver aux explications. Luizzi se chargea de raconter sa rencontre avec Caroline et sa rencontre avec Henri Donezau. Il le fit, en observant l'effet que son récit produirait sur Juliette.

Celle-ci écouta le baron le sourire sur les lèvres, avec de doux mouvemens de tête qui semblaient approuver tout le bonheur que son amie devait au hasard; puis quand on en vint à Henri, ce fut un étonnement joyeux, et elle se tourna vers Caroline en lui tendant la main, et lui dit avec un accent du cœur où semblait vibrer l'écho de la joie de Caroline :

— Tu seras donc heureuse ! Oui, heureuse, car il t'aimait bien. Et c'est un noble jeune homme.





Puis elle se tourna vers Luizzi, et continua avec une grace charmante :

— Je vous remercie pour elle, monsieur ; c'est votre sœur ; mais vous ne savez pas comme moi combien elle mérite le bonheur que vous lui donnez : en la faisant heureuse, vous payez la dette des autres.

Une larme brillait dans les yeux de Juliette, une larme dorée où se reflétait le rayonnement d'une ame reconnaissante, qui ne pouvant rien pour celle qu'elle aimait, remercie celui qui a le pouvoir de récompenser.

Tous les doutes, tous les soupçons de Luizzi s'effacèrent devant tant de dévoûment et de sincère affection, et il s'apprêta à écouter avec intérêt le récit que Caroline demandait instamment à Juliette.

— Hélas! répondit celle-ci, rien n'est plus simple que ce qui m'est arrivé. Quand tu as été loin du couvent, je m'y suis trouvée bien isolée, car toi seule y étais mon amie ; bien persécutée, car toi seule m'y proté-

geais. Le courage qui m'avait soutenue, ou plutôt l'amitié qui m'avait soutenue, cette force que je croyais en moi et qui n'était qu'en toi, m'abandonna tout à coup Je pris en effroi l'avenir que je me faisais : et l'impossibilité où j'étais d'y échapper ne fit qu'accroître mon désespoir. Je n'osais l'avouer à ma mère, qui eût peut-être accepté la charge que ma présence chez elle lui eût apportée, mais dont je ne voulais pas augmenter encore la gêne. Cependant elle avait deviné ma douleur et elle s'en accusait. Ce fut alors qu'elle t'écrivit pour te remettre l'argent que tu avais amassé pour toi...

Juliette s'arrêta, et Caroline lui dit :

— Mon frère sait tout...

Juliette continua.

— Ses lettres et les miennes restèrent sans réponse.

— La supérieure de Toulouse a dû supprimer les vôtres, et celle d'Evron en a sans doute fait autant pour celles de madame Gelis, dit le baron.



Juliette baissa les yeux, et répondit doucement :

— Je n'accuse personne d'une telle infamie, quoique les traitemens que j'ai eu à supporter doivent me faire croire que ces pieuses femmes en ont été capables.

— Mais enfin dis-moi ce qui t'a amenée à Paris, reprit Caroline avec impatience.

— Une mauvaise action dont je viens me confesser à toi, repartit Juliette; mais une mauvaise action qui n'est pas irréparable. Au moment où le courage me manquait tout à fait, un vieil ami de ma mère qui habite Paris, lui écrivit pour lui proposer l'acquisition d'un établissement pareil au sien, un cabinet de lecture. C'était une affaire précieuse et avec de l'argent comptant on pouvait l'avoir à un tiers de sa valeur réelle. Caroline, et vous monsieur, vous ignorez ce que c'estque la pauvreté, vous ignorez ce que c'est qu'une mère à qui l'on offre l'espérance d'arracher sa fille à une

existence de misère, de se réunir à elle, de lui faire un avenir.

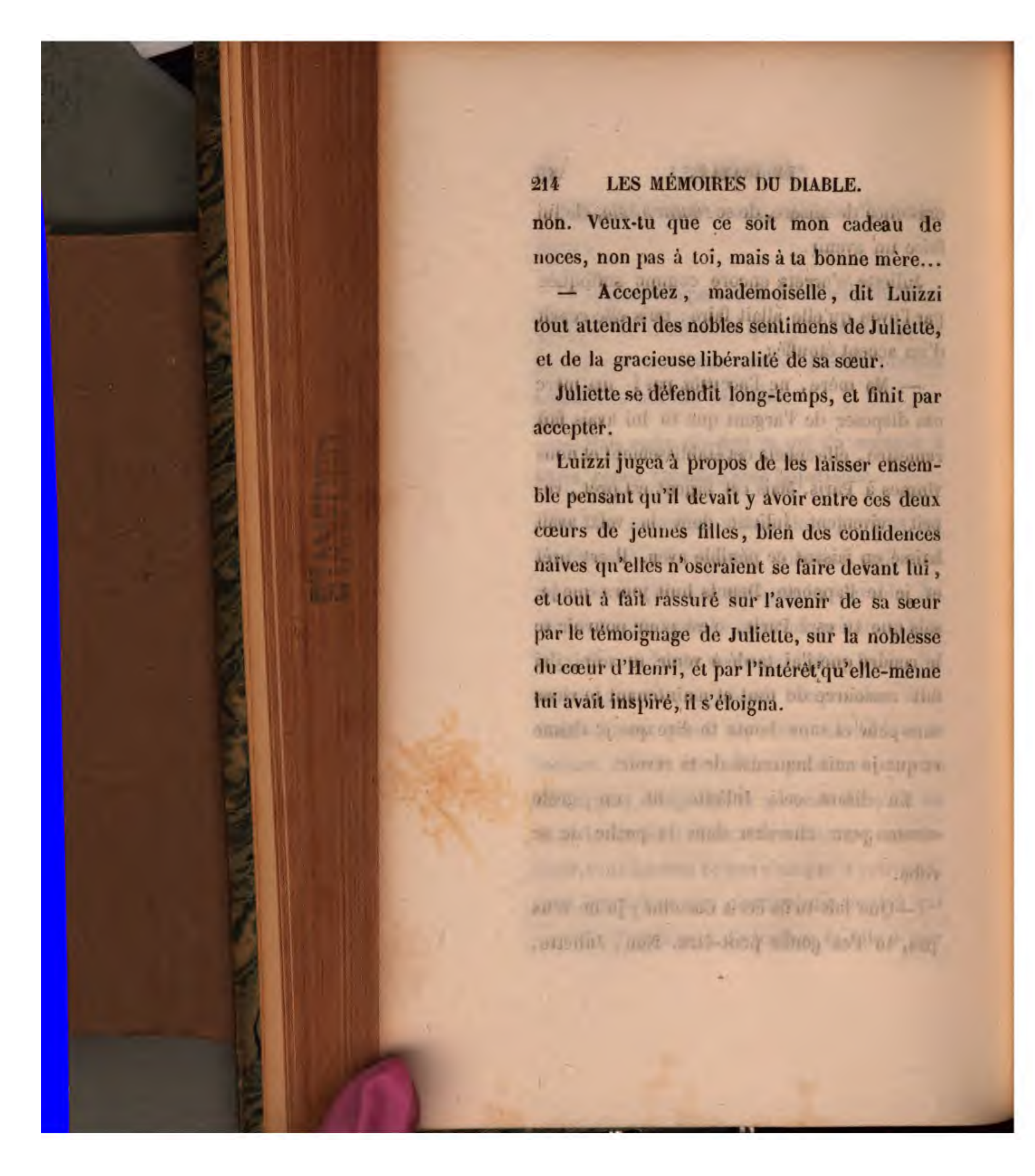
Juliette s'arrêta encore comme suffoquée par l'aveu qu'elle allait faire; puis elle reprit d'un accent étouffé :

— Ma mère, ne l'accusez pas! ma mère osa disposer de l'argent que tu lui avais fait remettre, elle acheta cet établissement et nous vînmes à Paris. Mais cet argent est prêt, reprit vivement Juliette dont la voix avait baissé en faisant ce pénible aveu. Il est prêt et je te l'apporte. Depuis huit jours que je sais que tu es à Paris, c'est pour pouvoir te le rendre que j'ai tardé à venir te voir, j'ai fait ressource de tout et maintenant je viens sans peur et sans honte te dire que je t'aime et que je suis heureuse de te revoir.

En disant cela Juliette fit un geste comme pour chercher dans la poche de sa robe.

—Que fais-tu? s'écria Caroline; je ne veux pas, tu t'es gênée peut-être. Non, Juliette,





non. Veux-tu que ce soit mon cadeau de noces, non pas à toi, mais à ta bonne mère...

— Acceptez, mademoiselle, dit Luizzi tout attendri des nobles sentimens de Juliette, et de la gracieuse libéralité de sa sœur.

Juliette se défendit long-temps, et finit par accepter.

Luizzi jugea à propos de les laisser ensemble pensant qu'il devait y avoir entre ces deux cœurs de jeunes filles, bien des confidences naïves qu'elles n'oseraient se faire devant lui, et tout à fait rassuré sur l'avenir de sa sœur par le témoignage de Juliette, sur la noblesse du cœur d'Henri, et par l'intérêt qu'elle-même lui avait inspiré, il s'éloigna.

VI

Suite.

A partir de ce jour Juliette vint tenir fidèle compagnie à Caroline, elle la suivit aux spectacles, aux promenades. La jeune fiancée se plaisait à parer son amie, elle en faisait pour ainsi dire les honneurs avec une naïveté

qui faisait sourire Luizzi et disait souvent à Juliette avec une douce joie :

– Oh ! je te marierai, je te trouverai un bon parti.

Mais quoi qu'elle en eût, Caroline ne put obtenir pour Juliette le succès d'égards et d'hommages respectueux qu'elle-même trouvait sans le chercher, et Juliette lui répondait avec un sourire dont Caroline n'osait blâmer l'amertume :

— Que veux-tu mon enfant, je suis pauvre.

Quant à Luizzi, ravi d'avoir trouvé une compagne si aimable pour sa sœur, il cherchait par mille soins à faire oublier à Juliette ce prétendu tort de la fortune.

Un mois s'était passé ainsi, tout était prêt pour le mariage de Caroline, et sans s'en apercevoir Luizzi s'était laissé gagner à l'habitude de voir Juliette tous les soirs, au point d'éprouver l'ennui de son absence, quand elle tardait à venir. Il encourageait Caroline dans l'affec-

tion libérale qu'elle montrait à son amie. C'était lui maintenant qui donnait par les mains de sa sœur, et l'innocente fille ne voyait dans tout cela qu'une générosité qui après l'avoir comblée elle-même se répandait jusque sur ceux qu'elle aimait.

Quant à Juliette, elle affectait, ou avait une complète ignorance de ces bienfaits; car elle gardait vis à vis de Luizzi un ton de modeste confiance qui lui disait trop qu'elle ne s'apercevait pas de ses soins.

Sans être précisément amoureux de cette femme, Luizzi cependant subissait quelque chose de son empire. Il semblait qu'elle eût deux natures qui agissaient également sur lui. Sa personne, son air, son regard, son sourire, respiraient une volupté qui jetaient Henri dans des troubles extrêmes; sa parole, ses sentimens, sa tenue, avaient une si grave pureté, qu'il n'osait écouter les désirs qui s'élevaient en lui. D'ailleurs il n'avait aucune occasion de voir Juliette seule, et le baron se





laissait aller à un sentiment indéfinissable pour cette fille. Il ne lui était jamais entré dans la pensée qu'il pût en faire sa femme ; et il répugnait à l'idée d'en faire sa maîtresse; d'abord par respect pour sa sœur, dont il n'eût pas pas voulu déshonorer l'amitié; ensuite parce qu'il pensait qu'il avait trop d'avantages dans une séduction pareille pour qu'elle ne fût pas véritablement coupable.

Cependant il ne pouvait voir Juliette ou la sentir près de lui sans être pour ainsi dire enivré du parfum d'amour qui semblait flotter autour d'elle. Il la regardait alors, non pas avec cette douce extase de l'amour saint qui semble fondre sous ses rayons la forme humaine de celle qu'on aime ; pour arriver à son ame et l'étreindre dans une caresse ineffable; il la regardait pour chercher sa personne au delà de ses vêtemens, pour achever du regard les lignes capricieuses et souples de ses épaules fluides ou de son pied délicat, pour la rêver nue comme une bacchante avec ses

longs cheveux ardents épandus autour d'elle, livrant à des baisers mordans ses lèvres sans cesse humides et dont la caresse devait dévorer, pour entendre cette voix éclater en cris joyeux de plaisir et de lubricité, pour sentir ce corps souple et délié se tordre avec des accents de délire dans les ardeurs de l'amour, comme une corde de harpe qui se roule et se plaint dans le foyer où on l'a jetée. Puis venait une parole grave et naïve de la jeune fille et tout aussitôt Henri se reprochait ces désirs insensés, ces rêves ardents où s'égarait son imagination.

Cependant tout était prêt, Henri avait fait disposer pour Luizzi et sa sœur l'appartement qui était au dessus du sien, et dans lequel une chambre avait été réservée à Juliette. Le contrat était dressé, et Luizzi l'avait fait rédiger selon la volonté de sa sœur. En lui donnant une dot de cinq cent mille francs, il se plia à la noble susceptibilité de la jeune fille. Elle ne voulut pas, vis à vis des person-



Puis elle se tourna vers Luizzi, et continua avec une grace charmante :

— Je vous remercie pour elle, monsieur ; c'est votre sœur ; mais vous ne savez pas comme moi combien elle mérite le bonheur que vous lui donnez : en la faisant heureuse, vous payez la dette des autres.

Une larme brillait dans les yeux de Juliette, une larme dorée où se reflétait le rayonnement d'une ame reconnaissante, qui ne pouvant rien pour celle qu'elle aimait, remercie celui qui a le pouvoir de récompenser.

Tous les doutes, tous les soupçons de Luizzi s'effacèrent devant tant de dévoûment et de sincère affection, et il s'apprêta à écouter avec intérêt le récit que Caroline demandait instamment à Juliette.

— Hélas! répondit celle-ci, rien n'est plus simple que ce qui m'est arrivé. Quand tu as été loin du couvent, je m'y suis trouvée bien isolée, car toi seule y étais mon amie ; bien persécutée, car toi seule m'y proté-

geais. Le courage qui m'avait soutenue, ou plutôt l'amitié qui m'avait soutenue, cette force que je croyais en moi et qui n'était qu'en toi, m'abandonna tout à coup Je pris en effroi l'avenir que je me faisais : et l'impossibilité où j'étais d'y échapper ne fit qu'accroître mon désespoir. Je n'osais l'avouer à ma mère, qui eût peut-être accepté la charge que ma présence chez elle lui eût apportée, mais dont je ne voulais pas augmenter encore la gêne. Cependant elle avait deviné ma douleur et elle s'en accusait. Ce fut alors qu'elle t'écrivit pour te remettre l'argent que tu avais amassé pour toi...

Juliette s'arrêta, et Caroline lui dit :

— Mon frère sait tout...

Juliette continua.

— Ses lettres et les miennes restèrent sans réponse.

— La supérieure de Toulouse a dû supprimer les vôtres, et celle d'Evron en a sans doute fait autant pour celles de madame Gelis, dit le baron.





Juliette baissa les yeux, et répondit doucement :

— Je n'accuse personne d'une telle infamie, quoique les traitemens que j'ai eu à supporter doivent me faire croire que ces pieuses femmes en ont été capables.

— Mais enfin dis-moi ce qui t'a amenée à Paris, reprit Caroline avec impatience.

— Une mauvaise action dont je viens me confesser à toi, repartit Juliette; mais une mauvaise action qui n'est pas irréparable. Au moment où le courage me manquait tout à fait, un vieil ami de ma mère qui habite Paris, lui écrivit pour lui proposer l'acquisition d'un établissement pareil au sien, un cabinet de lecture. C'était une affaire précieuse et avec de l'argent comptant on pouvait l'avoir à un tiers de sa valeur réelle. Caroline, et vous monsieur, vous ignorez ce que c'estque la pauvreté, vous ignorez ce que c'est qu'une mère à qui l'on offre l'espérance d'arracher sa fille à une

existence de misère, de se réunir à elle, de lui faire un avenir.

Juliette s'arrêta encore comme suffoquée par l'aveu qu'elle allait faire ; puis elle reprit d'un accent étouffé :

— Ma mère, ne l'accusez pas ! ma mère osa disposer de l'argent que tu lui avais fait remettre, elle acheta cet établissement et nous vînmes à Paris. Mais cet argent est prêt, reprit vivement Juliette dont la voix avait baissé en faisant ce pénible aveu. Il est prêt et je te l'apporte. Depuis huit jours que je sais que tu es à Paris, c'est pour pouvoir te le rendre que j'ai tardé à venir te voir, j'ai fait ressource de tout et maintenant je viens sans peur et sans honte te dire que je t'aime et que je suis heureuse de te revoir.

En disant cela Juliette fit un geste comme pour chercher dans la poche de sa robe.

—Que fais-tu ? s'écria Caroline ; je ne veux pas, tu t'es gênée peut-être. Non, Juliette,



non. Veux-tu que ce soit mon cadeau de noces, non pas à toi, mais à ta bonne mère...

— Acceptez, mademoiselle, dit Luizzi tout attendri des nobles sentimens de Juliette, et de la gracieuse libéralité de sa sœur.

Juliette se défendit long-temps, et finit par accepter.

Luizzi jugea à propos de les laisser ensemble pensant qu'il devait y avoir entre ces deux cœurs de jeunes filles, bien des confidences naïves qu'elles n'oseraient se faire devant lui, et tout à fait rassuré sur l'avenir de sa sœur par le témoignage de Juliette, sur la noblesse du cœur d'Henri, et par l'intérêt qu'elle-même lui avait inspiré, il s'éloigna.

désir ; un nouvel étonnement se montra sur le visage de la jeune fille ; et ses yeux, un moment fixés sur ceux du baron, semblèrent tout à coup vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pénséc.

Elle dit lentement et d'une voix où la surprise perçait encore :

— Et vous me demandez si j'envie leur bonheur ?

— Oui, reprit le baron d'un ton passionné. N'avez-vous jamais pensé qu'il est doux de s'entendre dire : Je vous aime !

Juliette laissa échapper une longue et lente exclamation comme quelqu'un qui vient d'avoir l'explication de son étonnement, et qui découvre une pensée secrète qui lui a été long-temps douteuse.

— Ah ! dit-elle seulement. Et ce : ah ! semblait vouloir dire : Ah ! vous avez amour de



qui faisait sourire Luizzi et disait souvent à Juliette avec une douce joie :

— Oh! je te marierai, je te trouverai un bon parti.

Mais quoi qu'elle en eût, Caroline ne put obtenir pour Juliette le succès d'égards et d'hommages respectueux qu'elle-même trouvait sans le chercher, et Juliette lui répondait avec un sourire dont Caroline n'osait blâmer l'amertume :

— Que veux-tu mon enfant, je suis pauvre.

Quant à Luizzi, ravi d'avoir trouvé une compagne si aimable pour sa sœur, il cherchait par mille soins à faire oublier à Juliette ce prétendu tort de la fortune.

Un mois s'était passé ainsi, tout était prêt pour le mariage de Caroline, et sans s'en apercevoir Luizzi s'était laissé gagner à l'habitude de voir Juliette tous les soirs, au point d'éprouver l'ennui de son absence, quand elle tardait à venir. Il encourageait Caroline dans l'affec-

tion libérale qu'elle montrait à son amie. C'était lui maintenant qui donnait par les mains de sa sœur, et l'innocente fille ne voyait dans tout cela qu'une générosité qui après l'avoir comblée elle-même se répandait jusque sur ceux qu'elle aimait.

Quant à Juliette, elle affectait, ou avait une complète ignorance de ces bienfaits; car elle gardait vis à vis de Luizzi un ton de modeste confiance qui lui disait trop qu'elle ne s'apercevait pas de ses soins.

Sans être précisément amoureux de cette femme, Luizzi cependant subissait quelque chose de son empire. Il semblait qu'elle eût deux natures qui agissaient également sur lui. Sa personne, son air, son regard, son sourire, respiraient une volupté qui jetaient Henri dans des troubles extrêmes; sa parole, ses sentimens, sa tenue, avaient une si grave pureté, qu'il n'osait écouter les désirs qui s'élevaient en lui. D'ailleurs il n'avait aucune occasion de voir Juliette seule, et le baron se



tal, et crut de son honneur et de sa position de le soutenir, et il repartit en donnant à son mot une expression de finesse :

— Un infidèle... peut-être...

Juliette fronça légèrement le sourcil, et lui répondit :

— Non, monsieur le baron ; celui qui n'a jamais aimé n'est pas infidèle dans le sens le plus étendu de ce mot : et dans le sens que vous lui prêtez, peut-être, celui à qui l'on n'a rien accordé n'est pas non plus un infidèle.

— Pardon, reprit Luizzi; vous m'aviez dit que vous aviez été trahie.

— Oh ! trahie comme aucune femme ne l'a été en sa vie ! Imaginez-vous une pauvre fille à laquelle la seule amie en qui elle croie en ce monde persuade qu'elle est aimée par un jeune homme qu'elle rencontre par hasard ; supposez que ce jeune homme consente à en-

tretenir cette erreur par tous les moyens possibles, par la poursuite la plus persévérante et la correspondance la plus passionnée, et figurez-vous que, lorsqu'il a obtenu un aveu de la pauvre fille abusée, il l'abandonne sans raison... car la comédie est jouée, car il n'a plus besoin d'elle pour servir de voile à son intrigue avec l'amie de l'infortunée jeune fille.

— Oh! certes, c'est affreux, dit Luizzi; mais un tel crime a-t-il pu se commettre?

— Oui, oui, répondit Juliette avec une expression étrange, et les détails de cette trahison vous étonneraient grandement. Mais vous devez comprendre qu'il me soit trop pénible d'en parler...

— Sans doute, dit Luizzi qui entrevit une issue pour échapper à ces confidences sentimentales, et je comprends maintenant votre étonnement douloureux lorsque je vous ai demandé si vous ne portiez pas envie à ces amans qui sont si heureux près de nous.



Juliette sourit, et se rejeta en arrière en reprenant cette posture séduisante à laquelle elle se laissait aller avec un abandon tel qu'il devait laisser supposer que la jeune fille ignorait ce que cette pose avait de provoquant. Elle attacha son regard perçant sur le baron, et mille expressions diverses passèrent sur son visage en quelques secondes. Puis toute cette agitation se calma, pour faire place à une contemplation longue et ardente qui troubla Armand, et lui rendit ce tumulte de ses sens qui le dominait un instant auparavant. Il s'approcha de Juliette et se trouva presser doucement son corps contre le sien; la jeune fille resta immobile et ne baissa pas les yeux.

— Juliette, murmura Luizzi doucement, oh! dites-moi; pour un amour trahi renoncerez-vous donc à tout amour?

— Et à quoi me servirait d'aimer? dit Juliette d'un ton légèrement ému ou railleur.

— C'est que vous ne savez pas que l'amour

a des plaisirs enivrans, et que, de toutes les femmes que j'ai rencontrées, il n'en est aucune dont la présence me l'ait fait si puissamment éprouver que vous.

Juliette ne rougit pas, mais elle parut piquée; puis elle se remit, et, agaçant Luizzi par un sourire qu'elle semblait vouloir cacher en mordant doucement ses lèvres frémissantes, elle reprit :

— Et ces plaisirs enivrans, pourriez-vous me les apprendre?

Cette question eût été d'une trop franche coquine si elle eût été dite avec intention, pour ne pas être d'une naïveté presque ridicule.

— Vous les apprendre, Juliette! repartit Luizzi, en s'approchant encore au point de sentir la saveur d'amour qui émanait de cette femme; vous les apprendre! oh! ce serait le délire du bonheur.





Et il s'empara de la main de Juliette qui ne la retira point.

— Pour vous peut-être, dit l'ex-religieuse avec une bonne foi désespérante ; mais, quant à moi, je ne crois qu'aux peines de l'amour.

— Il a ses heures de félicité, croyez-moi, dit Luizzi en glissant son bras autour de la taille de Juliette, qui se cambra, comme un arc tendu, par l'effort qu'elle fit pour résister, s'appuyant ainsi de la hanche au corps de Luizzi et rejetant en arrière son sein palpitant et son visage altéré.

— Croyez-moi, Juliette, murmura encore le baron d'une voix troublée, c'est là qu'est la vie et l'oubli de tous les désespoirs.

— Mais je ne vous comprends pas, répondit-elle d'un accent entrecoupé et frissonnant.

— Oh ! ne sentez-vous pas, dit le baron en attirant tout à fait la jeune fille dans ses bras,

que c'est déjà une ivresse inouie que de sentir battre un cœur contre le sien?

Et le baron, emporté par le désir qui le brûlait, appuya ses lèvres sur la bouche entr'ouverte et haletante de Juliette; il sentit tout son corps vibrer, il vit ses yeux à demi fermés se voiler et se perdre sous leurs paupières : il saisit ce corps si souple et si abandonné; et, résolu à profiter d'un de ces égaremens des sens qui perdent les femmes douées d'une nature impérieuse, il écartait deja par la force les derniers obstacles que lui opposait l'immobilité de Juliette, lorsque tout à coup, se redressant comme le serpent foulé aux pieds, elle se releva, repoussa Armand, en s'écriant d'une voix altérée, et pendant que tout son corps tremblait et que ses dents claquaient avec violence :

— Non, non, non, non!

Parlant comme si elle s'adressait à elle-même plutôt qu'au baron.



Armand confus chercha quelques paroles ; mais elle ne lui laissa pas le temps de s'excuser ou de poursuivre, et lui dit du même ton agité :

— Rentrons chez votre sœur.

Elle quitta le boudoir et entra brusquement dans le salon où étaient Henri et Caroline.

Le lieutenant était assis tellement près de sa future, qu'il se recula vivement quand il entendit ouvrir la porte.

Caroline baissa les yeux, elle était rouge, honteuse, troublée; et Luizzi trouva au moins extraordinaire le regard équivoque que Juliette lui lança, et qui, de la part de touteautre, eût pu vouloir dire :

— C'était ici comme ailleurs.

VII

Conséquences d'une plaisanterie.

Presque au même instant quelques personnes arrivèrent, et parmi celles-ci Luizzi ne fut pas médiocrement étonné d'entendre annoncer M. le marquis de Bridely. Au moment où le baron allait le saluer avec une froideur qui devait avertir l'ex Elleviou du peu de plaisir

que sa visite causait à son hôte, le valet de chambre d'Armand lui remit une lettre fort pressée dont on attendait la réponse. Luizzi la prit, et à l'instant même le marquis lui tendit un billet, en lui disant d'un air charmé de son à-propos :

...C'est encore une lettre,
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

Luizzi, pressé qu'il était de se débarrasser de la présence de ce monsieur, la reçut froidement et l'ouvrit la première. Après l'avoir lue il dit tout haut :

— Ah! M. Barnet est ici ?

Si Luizzi n'eût pas été dans un coin du salon avec M. Gustave, il eût remarqué l'effet singulier que produisit cette nouvelle sur ceux qui l'entendirent.

Juliette et Henri échangèrent un regard rapide et tremblant : mais le marquis s'était hâté de répondre :

— Nous sommes arrivés il y a une heure et je me suis hâté d'accourir. Mais le billet de M. Barnet n'est pas le seul que vous ayez reçu..... Je vous laisse à votre correspondance.

Aussitôt le beau Gustave s'avança, avec une aisance qui avait plus que de la fatuité d'opéra-comique, vers les personnes restées à l'autre coin du salon.

Cette fois il fallut que l'attention du baron fût bien occupée par la lecture de la lettre que Pierre lui avait remise, pour ne pas entendre l'exclamation de Gustave à l'aspect de Juliette et de Henri. Caroline la remarqua, mais Henri s'étant rapidement approché de Gustave, l'entraîna à l'autre coin du salon, et lui dit quelques mots. Gustave n'avait pas eu le temps de répondre, que Luizzi, se tournant de son côté, lui dit d'un ton plus qu'impertinent :

— Cette lettre vous concerne, monsieur.



— Moi, fit Gustave d'un air très peu respectueux.

— Vous, répliqua Luizzi avec un accent de colère méprisante, et j'ai besoin d'avoir avec vous une explication à ce sujet. Veuillez me suivre.

— Me voilà, me voilà! dit Gustave que les grands airs du baron n'avaient point du tout déconcerté.

Ils passèrent dans le boudoir où venait d'avoir lieu la scène entre Juliette et Luizzi, et Gustave dit au baron en le toisant assez impertinemment :

— Qu'y a-t-il, monsieur le baron?

— Il y a, monsieur, dit Luizzi, que vous êtes... Il s'arrêta et reprit. Je répugne à me servir de certaines expressions; mais vous les trouverez écrites dans ce billet dont je partage tous les sentimens.

Gustave le prit, et lut ce qui suit :

« Monsieur,

» J'ai présenté sans le savoir un intrigant et un homme sans honneur chez madame de Marignan ; cet homme sans honneur et cet intrigant, c'est vous : elle m'a pardonné l'erreur où je suis tombé. Vous lui avez présenté, EN LE SACHANT, un autre intrigant de votre sorte ; cet homme est un prétendu marquis de Bridely, ceci je ne le pardonne pas. Si, comme le bruit en a couru, vous êtes fou, je vous enverrai mon médecin : si vous avez votre raison ; je vous enverrai dans une heure mes témoins.

» COSMES DE MAREUILLES. »

Le marquis garda un moment le silence, pendant que le baron fixait sur lui un regard irrité. Enfin le jeune Elleviou rendit le billet à Luizzi, et lui dit en ricanant :



— Vous partagez tous les sentimens de ce billet?

— Oui, monsieur, repartit le baron emporté par sa colère.

— En ce qui vous concerne comme en ce qui me regarde, fit Gustave en se dandinant.

— Monsieur, s'écria le baron à qui son emportement avait fait oublier combien la lettre de M. de Mareuilles était outrageante pour lui-même, monsieur, tant d'insolence mérite une correction.

— Ce sont deux duels que vous voulez au lieu d'un, monsieur le baron, reprit Gustave avec sangfroid, comme il vous plaira. Je suis du reste d'assez bonne composition, et je passerai le premier ou le second, selon votre bon plaisir.

— Je ne me bats pas avec des gens de votre sorte, dit le baron avec mépris, je les chasse.

Gustave pâlit de colère; mais il se contint, et repartit :

— Un moment, s'il vous plaît. Vous vous battrez, monsieur le baron; car puisque nous sommes seuls nous pouvons nous parler à cœur ouvert; vous saviez très bien qui j'étais lorsque vous m'avez donné une lettre de recommandation pour madame de Marignon. J'ai été à votre compte l'instrument d'une petite vengeance, instrument qu'aujourd'hui vous voudriez bien jeter de votre salon dans la rue, mais il n'en sera pas ainsi, mon cher monsieur. J'ai un titre plus noble que le vôtre. J'ai une fortune presque aussi considérable, car j'ai gagné mon procès comme légitime héritier de feu le marquis de Bridely; je suis aujourd'hui par jugement irrévocable marquis de Bridely, et je ne souffrirai pas, je vous prie de le croire, des airs que je n'aurais pas soufferts quand j'étais le comédien Gustave, fils adultérin d'Aimé Zéphirin Ganguernet et de Marie-Anne Gargablou, fille Libert.

En disant ces paroles d'une voix basse, mais ferme, Gustave s'était approché de Luizzi en le regardant d'une façon menaçante.

— Tout cela ne me fera pas oublier, lui répondit froidement le baron, que vous devez votre titre et votre fortune à une basse friponnerie.

— Basse friponnerie que vous avez trouvée charmante quand elle vous servait.

— Mais enfin, monsieur, que voulez-vous ?

— Je vais vous le dire. Notre affaire est la même en cette circonstance, nous ne pouvons pas la séparer. M. de Mareuilles ne doit pas pouvoir répéter impunément de telles accusations contre vous et contre moi. Ou je me battrai avec lui; et je vous jure que je saurai bien l'y forcer, et alors vous serez mon témoin dans cette affaire; ou vous vous battrez contre lui et je vous accompagnerai.

— Je refuse.

— Prenez-y garde, dit Gustave avec le sang-froid d'un homme pour qui un duel est une chose d'assez peu d'importance pour pouvoir en calculer exactement les résultats; prenez-y garde, me refuser pour témoin, et je le ferai savoir à M. de Mareuilles, c'est dire que vous avez commis la mauvaise action qu'il vous reproche; m'accepter, c'est paraître persuadé de la loyauté de ce que vous avez fait, c'est avoir affirmé en ami, ce qui est maintenant une vérité légale et incontestable, c'est m'avoir cru ce que je suis, le marquis de Bridely.

Luizzi réfléchit, puis il reprit tout à coup :

— Vous auriez peut-être raison, si vous n'oubliez point qu'il a été question d'une affaire d'escroquerie qui ne déshonore pas moins M. le légal marquis de Bridely que M. le comédien Gustave.

— Allons, allons, fit Gustave; j'ai été renvoyé de la plainte d'escroquerie sans juge-



ment, ne faites pas tant le difficile, vous qui avez été absous comme fou pour assassinat.

— Quoi! vous savez? s'écria Luizzi avec épouvante.

— M. Niquet était le notaire de la famille qui a plaidé contre moi.

— Et M. Barnet?.....

— Mon cher monsieur, un hazard bien extraordinaire m'a appris cette circonstance. C'est une singulière histoire, je vous jure.

— Vous pensez que je ne dois pas en être très curieux.

— Je le pense. Vous aviez un secret à moi; j'ai voulu en avoir un à vous, et je l'ai gardé.

Luizzi réfléchit encore et dit :

— J'accepte votre proposition, mais à une condition, c'est que je me battrai le premier contre M. de Mareuilles.

— C'est votre droit.

— Maintenant il me faut un autre témoin.

— Que ne prenez-vous M. Henri Donézau? C'est lui, ce me semble, que j'ai vu dans votre salon.

— Vous le connaissez, dit Luizzi ? Ah! je comprends, reprit-il, vous l'avez vu sans doute à Toulouse quand vous étiez avec Ganguernet.

— Précisément, fit Gustave.

— Je ne puis, reprit le baron, il épouse demain ma sœur.

— Votre sœur! s'écria le marquis avec un étonnement que le baron traduisit ainsi :

— Ma sœur, oui mon cher monsieur, ma sœur, la fille de mon père comme vous êtes le fils de Ganguernet.

— t vous la donnez à Henri? reprit Gustave avec surprise. Au fait, ajouta-t-il d'un



que sa visite causait à son hôte, le valet de chambre d'Armand lui remit une lettre fort pressée dont on attendait la réponse. Luizzi la prit, et à l'instant même le marquis lui tendit un billet, en lui disant d'un air charmé de son à-propos :

...C'est encore une lettre,
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

Luizzi, pressé qu'il était de se débarrasser de la présence de ce monsieur, la reçut froidement et l'ouvrit la première. Après l'avoir lue il dit tout haut :

— Ah! M. Barnet est ici?

Si Luizzi n'eût pas été dans un coin du salon avec M. Gustave, il eût remarqué l'effet singulier que produisit cette nouvelle sur ceux qui l'entendirent.

Juliette et Henri échangèrent un regard rapide et tremblant : mais le marquis s'était hâté de répondre :

— Nous sommes arrivés il y a une heure et je me suis hâté d'accourir. Mais le billet de M. Barnet n'est pas le seul que vous ayez reçu..... Je vous laisse à votre correspondance.

Aussitôt le beau Gustave s'avança, avec une aisance qui avait plus que de la fatuité d'opéra-comique, vers les personnes restées à l'autre coin du salon.

Cette fois il fallut que l'attention du baron fût bien occupée par la lecture de la lettre que Pierre lui avait remise, pour ne pas entendre l'exclamation de Gustave à l'aspect de Juliette et de Henri. Caroline la remarqua, mais Henri s'étant rapidement approché de Gustave, l'entraîna à l'autre coin du salon, et lui dit quelques mots. Gustave n'avait pas eu le temps de répondre, que Luizzi, se tournant de son côté, lui dit d'un ton plus qu'impertinent :

— Cette lettre vous concerne, monsieur.



— Moi, fit Gustave d'un air très peu respectueux.

— Vous, répliqua Luizzi avec un accent de colère méprisante, et j'ai besoin d'avoir avec vous une explication à ce sujet. Veuillez me suivre.

— Me voilà, me voilà! dit Gustave que les grands airs du baron n'avaient point du tout déconcerté.

Ils passèrent dans le boudoir où venait d'avoir lieu la scène entre Juliette et Luizzi, et Gustave dit au baron en le toisant assez impertinemment :

— Qu'y a-t-il, monsieur le baron?

— Il y a, monsieur, dit Luizzi, que vous êtes... Il s'arrêta et reprit. Je répugne à me servir de certaines expressions; mais vous les trouverez écrites dans ce billet dont je partage tous les sentimens.

Gustave le prit, et lut ce qui suit :

« Monsieur,

» J'ai présenté sans le savoir un intrigant et un homme sans honneur chez madame de Marignan ; cet homme sans honneur et cet intrigant, c'est vous : elle m'a pardonné l'erreur où je suis tombé. Vous lui avez présenté, EN LE SACHANT, un autre intrigant de votre sorte ; cet homme est un prétendu marquis de Bridely, ceci je ne le pardonne pas. Si, comme le bruit en a couru, vous êtes fou, je vous enverrai mon médecin : si vous avez votre raison ; je vous enverrai dans une heure mes témoins.

» COSMES DE MAREUILLES. »

Le marquis garda un moment le silence, pendant que le baron fixait sur lui un regard irrité. Enfin le jeune Elleviou rendit le billet à Luizzi, et lui dit en ricanant :



témoins honorables ; — je ne parle du reste que pour un seul, reprit-il en saluant le second témoin de Luizzi.

Gustave voulut prendre la parole ; mais Luizzi le prévint, et repartit avec une hauteur qui calma l'extrême confiance de M. de Mareuilles.

— Il faudrait d'abord que je fusse venu ici afin de réhabiliter mon honneur, monsieur, pour que le choix de mes témoins, quel qu'il fut, mais que je tiens pour honorables, pût vous paraître extraordinaire : mais j'y suis venu pour corriger la fatuité d'un sot et l'insolence d'un manant, c'est ce dont il faut que vous soyez bien peruadé.

— Et je continuerai la leçon, monsieur, reprit Gustave; et moi, marquis de Bridely, je vous ferez l'honneur de me battre avec vous M. de Mareuilles, gendre de madame Olivia de Marignon, fille de la Béru, tenant jadis maison publique de jeux et de femmes galantes.

Cosmes, qui savait à peu près les précédens de madame de Marignon, pâlit à cette apostrophe de Gustave et s'écria avec rage :

— Misérable !

— Allons, allons, lui dit Gustave, ne vous emportez pas ainsi, mon petit M. de Marcuilles. J'arrive de la Bretagne, où l'on m'a parlé de vous.

Cosmes se troubla visiblement, et dit à l'un de ses témoins, jeune homme d'une charmante figure d'enfant, pâle et douce :

— Allons, du Berg, finissons-en.

— Oh ! fit Luizzi en ricanant, c'est là M. du Berg, je suis charmé de voir M. du Berg ; il eût manqué à ce duel.

— Que voulez-vous dire? reprit le jeune homme avec une voix flûtée.

— Voyons, messieurs, nous ne sommes pas



ici pour des reconnaissances dit Cosmes; où sont les épées?

— Les voici, dit le second témoin de Luizzi.

Le terrain sur lequel on était ne fut pas jugé convenable et il fallut s'enfoncer dans le bois pour en trouver un autre. Après une grande demi-heure de marche, on trouva un endroit uni et découvert. On remit les épées aux deux ennemis, et ils s'attaquèrent avec une franchise qui montrait que tous deux avaient le courage complet de leur action, et en même temps ils montrèrent une adresse et une précaution qui faisait voir que chacun ne défendait pas sa personne avec moins d'intérêt qu'il n'en mettait à atteindre celle de son adversaire. Cependant Cosmes, emporté par l'irritation qu'avaient fait naître en lui les paroles de Luizzi et de Gustave, mit plus de violence dans son attaque, et bientôt Luizzi

rompit rapidement devant lui. Après quelques bottes, Mareuilles s'arrêta.

— Vous êtes blessé, dit-il à Luizzi.

— Je ne m'en aperçois pas, reprit Armand en attaquant Mareuilles, qui malgré cela le fit rompre encore jusqu'à ce que le baron fut acculé jusque près d'un petit champ planté de luzerne.

Cosmes s'arrêta encore et dit d'un air de mépris :

— Je veux bien vous tuer, mais je ne peux pas vous faucher. Quittons ce jeu, je n'aime pas le *trèfle*, ajouta-t-il en ricanant.

— Vous faites de charmans calembourgs, reprit le baron du même ton de plaisanterie. Et, poussant une botte à Cosme, il ajouta aussi : — Voyons donc qui de nous deux restera sur le *carreau*.



—Charmant, dit Mareuilles en parant légèrement, et en rompant à son tour devant l'attaque impétueuse du baron. — Qui s'y frotte s'y *pique*, dit-il presque aussitôt; car il venait de blesser de nouveau le baron au bras.

— Allons donc jusqu'à ce que le *cœur* me manque, repartit Luizzi, jouant comme son adversaire avec les mots; tous deux se jetant, à travers le grincement de leurs épées et de leur rire furieux, des calembourgs qu'à tout autre moment ils auraient laissés aux pauvres esprits qui en font métier.

— Très joli! dit Mareuilles, continuons donc la *partie*.

Mais au même instant le baron lui porta un si terrible coup d'épée que Mareuilles eut l'épaule percée.

— Voilà un maître *atout*, s'écria Gustave en

voyant tomber Cosmes, nous ferons la *levée* du corps.

Presque aussitôt Luizzi, dont le sang coulait abondamment de ses deux blessures, et que la colère avait seule soutenu, fut pris d'une défaillance, et tomba près de son adversaire.

A côté de ce deux hommes évanouis, les témoins n'eurent d'autre pensée que de les secourir. Luizzi revint le premier à lui, et s'étant assuré que M. de Mareuilles respirait encore, il quitta le terrain et regagna sa voiture.

— Voulez-vous rentrer chez vous ? lui dit Gustave.

— Non, ma sœur s'alarmerait; ce serait un trouble, un évènement. Elle voudrait remettre la cérémonie, et je vous assure que je n'ai nulle envie de recommencer les démarches ennuyeuses auxquelles j'ai été condamné.



Ces blessures ne sont rien, elles ont frappé dans les chairs du bras.

— Oui, dit Gustave, mais elles sont bien près du poignet; en pareil cas le tétanos est à craindre. Il ne faut pas jouer avec les coups d'épée.

— Ne pouvez-vous me conduire chez vous?

— Avec plaisir, dit Gustave, quoique je ne sois que dans un hôtel garni; mais nous y trouverons Barnet qui loge à côté de chez moi, et je vous confierai à lui pendant que j'irai prévenir votre sœur.

— Voilà qui est à merveille, dit Luizzi.

Ils arrivèrent une heure après rue du Helder; mais Barnet était absent. On envoya chercher un médecin, qui saigna le baron en lui recommandant un absolu repos. Il était près de dix heures.

—Courez chez moi, dit Luizzi à Gustave, et

dites à ma sœur que ma volonté expresse est qu'elle se marie malgré mon absence, et que je serai de retour vers deux heures; alors vous préviendrez Henri et je me ferai transporter chez moi.

— Cela n'est pas prudent, dit le médecin.

— Nous verrons, repartit Luizzi : en tous cas faites dire dans la maison qu'on m'envoie M. Barnet dès qu'il rentrera.

Gustave fit ce que voulait Luizzi et partit.

La perte de sang qu'il avait éprouvée par ses blessures et la saignée que l'on avait pratiquée avaient rendu Luizzi excessivement faible; dès que le soin de toutes ces mesures à prendre ne l'occupa plus, il tomba dans un accablement qui touchait de près au sommeil : il n'en calcula pas la durée, mais il en fut tiré par le bruit de sa porte qui s'ouvrait et par celui d'une pendule qui sonnait midi. La personne qui ouvrait la porte n'était autre que M. Bar-

net. Le baron lui fit signe d'approcher, et le notaire s'écria :

— Eh ! que viens-je d'apprendre ? vous avez été blessé dans un duel !

— Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit le baron étonné de sa faiblesse et de la vive douleur que lui causaient les deux blessures qu'il croyait si légères.

— C'est trop, repartit Barnet, pour un homme dont les affaires réclament la présence immédiate. Savez-vous bien que vous avez failli être ruiné par un vieux coquin appelé Rigot.

— Oui, oui, fit Luizzi; mais il a perdu sa cause.

— En première instance, oui; mais il en a appelé. En votre absence, j'ai traîné le procès d'incidens en incidens: mais vous êtes jugé décidément le mois prochain, et il faut aviser à tous nos moyens de défense.

Le baron se rappela en ce moment que le Diable lui avait dit que sa fortune lui avait été rendue, et certes, s'il eût été seul, il l'eût appelé pour lui faire une querelle. Mais Barnet reprit presque aussitôt :

— Mais, comme ce n'est pas l'instant de vous parler d'affaires fort embrouillées, dites-moi : pourquoi donc ne vous êtes-vous pas fait transporter à votre hôtel, où je ne m'étonne plus de ne pas vous avoir rencontré ?

— Si vous avez été chez moi, vous avez dû le deviner, car vous avez vu Caroline sans doute ?

— Pas le moins du monde, repartit Barnet d'un ton aigre ; elle m'a fait répondre par une grande fille assez impertinente qu'elle n'était pas visible.

— Excusez-la, dit Luizzi : le jour d'un mariage une femme à tant à faire.



— Quoi! s'écria Barnet avec éclat, elle se marie!

— A l'heure qu'il est, dit Luizzi en jetant les yeux sur la pendule, ce doit être une affaire faite.

— Et vous l'avez mariée avec M. Henri Donézau! s'écria encore Barnet, en accentuant chaque syllabe avec étonnement et colère.

— Oui, vraiment! répondit Luizzi.

— Ah! mon Dieu... je suis arrivé trop tard.

— Qu'est-ce donc, s'écria Luizzi en se levant sur son séant, ce M. Donézau m'aurait-il trompé?..... Il est peut-être temps encore.

Gustave ouvrit la porte et entra suivi de Henri et de Caroline, qui se précipita avec des cris sur le lit de son frère.

— Ce n'est rien, ma bonne sœur, moins que rien... calmez-vous... dit Luizzi.

— Vous m'aviez promis d'être courageuse, dit Gustave, ne vous effrayez pas ainsi... Songez que le médecin a déclaré qu'une émotion un peu vive serait dangereuse pour le baron, et que vous pouvez le rendre plus malade qu'il ne l'est véritablement.

— Je me tais, je me tais, répondit Caroline en essuyant ses larmes; mais il ne peut rester ici, il faut qu'il rentre à l'hôtel...

— Vous avez raison, dit Luizzi. Gustave, soyez assez bon pour faire tout préparer.

Gustave quitta la chambre, mais Henri resta; et sa présence, silencieuse jusque-là, rappela à Luizzi le mot de Barnet.

Le baron, alarmé malgré lui de cette exclamation du notaire, dit cependant au lieutenant d'un ton qu'il s'efforça de rendre amical :

— Dois-je vous appeler mon frère, monsieur; la cérémonie est-elle terminée?



— Oui, mon frère, mon frère! répondit Henri d'un accent vivement ému, et en tendant la main au baron.

Luizzi remarqua que Barnet examinait Henri, et qu'il fit un petit mouvement d'approbation à la réponse du lieutenant.

Bientôt tout fut en mouvement pour le départ de Luizzi; et tandis que chacun s'empressait, le baron fit un signe à Barnet et lui dit tout bas :

— Que signifie ce mot : Je suis arrivé trop tard ?

— Rien, rien, cela avait rapport à d'autres projets... Je vous aurais peut-être proposé un autre parti...

— Croyez-vous qu'Henri ne soit pas un homme d'honneur ?

— Je ne dis pas cela; mais il n'est pas riche, et peut-être...

— Est-ce que vous auriez pensé à M. le marquis de Bridely?

— Mais il a soixante bonnes mille livres de rente, reprit Barnet d'un air joyeux, comme s'il eût saisi avec plaisir l'occasion qui lui était offerte d'expliquer ainsi ses paroles.

— Que ne m'en avez-vous écrit? dit Luizzi, qui gardait toujours de la défiance dans le fond de son cœur.

— Ah dame! c'est que... c'est que..., fit Barnet en hésitant, c'est que le marquis n'avait pas gagné son procès, ajouta-t-il rapidement, comme si cette bonne raison lui était survenue tout d'un coup.

Tout était prêt pour la translation du baron. Il descendit d'un pas assez ferme l'escalier; mais, une fois en voiture, le mouvement l'étourdit au point qu'il fut près plusieurs fois à perdre connaissance. Enfin il arriva chez lui, et ce ne fut pas sans un certain sentiment d'effroi

qu'il se retrouva malade dans ce lit où il avait été sur le point de périr entre les mains de ses domestiques. Cependant les soins de sa sœur et de Barnet le rassuraient; mais, malgré lui et par un sentiment tout nouveau, il ne comptait point la présence de Henri parmi ses motifs de sécurité. Cette idée le tourmenta tellement pendant le cours de la journée, que le soir une fièvre violente s'était déclarée; et, lorsque le médecin revint, il ne parut point content de l'état des blessures.

— Il faut, dit-il, un repos absolu de corps et d'esprit, monsieur le baron, sans cela les accidens peuvent être graves.

— Je passerai la nuit près de mon frère, dit Caroline.

Gustave fit une grimace assez comique en regardant Henri qui reprit :

— Mon frère pense sans doute que c'est inutile?

— Pourquoi donc, répondit aigrement Juliette, personne ne peut donner au baron de meilleurs soins et de plus assidus. Une religieuse s'entend à panser des blessures.

— Mais n'avez-vous pas été religieuse aussi? reprit Gustave d'un ton moqueur.

— Croyez-vous, repartit Juliette en prenant un air de dignité blessée, croyez-vous qu'il fût convenable que moi je demeurasse dans la chambre d'un homme?

— Cela serait du moins généreux, dit Gustave, en montrant de l'œil Henri à Caroline.

Juliette se mordit les lèvres avec colère et ne répondit pas.

— Je resterai, dit Caroline, je resterai, je le veux; et, comme il se fait déjà tard, vous allez vous retirer... je vous en prie.

— Allons, Henri, dit Gustave..... allons, résignons-nous, mon cher.....



Henri sortit d'un air dépité, tandis que Juliette le suivait d'un regard ardent et curieux. A peine furent-ils hors la chambre que Juliette s'approcha de Caroline et lui dit :

— Je resterai dans la maison, je me jetterai tout habillée sur mon lit, et si tu as besoin de moi, monte, je serai prête.

Puis elle se tourna vers le baron ; et, se penchant sur lui assez près pour que la chaleur de son haleine le fît tressaillir, elle lui dit à voix basse :

— Bonne nuit, monsieur le baron... bonne nuit, Armand.

Luizzi écoutait encore cette voix vibrante et passionnée qui venait de lui jeter son nom comme un aveu, que Juliette avait déjà disparu.

Armand, resté seul avec Caroline, réfléchit à tout ce qu'il avait cru voir et entendre d'équivoque dans cette journée. Mais ce n'étaient

que des gestes imperceptibles, des regards furtifs, des mots interrompus, qu'il se fatiguait vainement à ressaisir et qui lui échappaient sans cesse. De temps en temps, sa raison le reprenait assez pour qu'il se dît que son imagination, exaltée par la fièvre, prêtait un sens caché à mille petits accidens qui n'en avaient aucun. Mais presque aussitôt cette tourmente de son esprit recommençait. Tous ces petits accidens passaient et repassaient devant lui comme les débris d'un naufrage que les vagues promènent çà et là dans l'ombre, sous les yeux du naufragé qui, debout sur un rocher, tente vainement d'en saisir quelqu'un. Le vertige physique que le naufragé finit par éprouver gagnait insensiblement la pensée de Luizzi: il le sentait, il voulut s'y arracher; et, ne pouvant détourner son attention des doutes qui flottaient en lui, il voulut les éclairer et saisit sa sonnette. Cependant il regarda Caroline assise au pied de son lit dans un large fauteuil: elle s'était insensiblement assoupie.



La voix et la présence du Diable n'étaient d'ailleurs perceptibles que pour le baron : il agita son talisman ; mais il ne rendit aucun son, et à l'instant même son bras fut saisi d'une rigidité invincible, son corps se courba en arrière comme un arc qu'aucune force humaine n'eût pu détendre, ses mâchoires se serrèrent à briser ses dents; il comprit qu'il était atteint de cette horrible maladie qu'on appelle le tétanos, résultat assez fréquent des blessures qui ont déchiré des muscles. Il lui fut impossible de faire un mouvement pour agiter sa sonnette, de pousser une plainte pour appeler, et presque aussitôt il lui sembla qu'on lui assénait un coup terrible sur la tête. Il ferma les yeux et il vit.....

VIII

Tetanos.

Il vit une lumière telle que jamais ses yeux n'avaient subi un si éblouissant éclat. Elle était si intense, si pénétrante, qu'elle traversait les corps opaques comme une lumière ordinaire qui glisse à travers le cristal, elle était si fulgurante qu'elle dessinait sur les murs

l'ombre de la flamme des bougies allumées. Ce n'était pas ce prestige qui avait écarté devant le baron les murs, la distance, l'obscurité, les corps intermédiaires qui l'eussent empêché de voir Henriette Buré dans son horrible cachot : c'était une transparence qui laissait voir les objets eux-mêmes, quoique l'on vît au delà d'eux ; c'était pour tout ce qui se présentait à lui l'effet de la vitre qui ne cache rien, et qu'on aperçoit cependant ; c'était un spectacle inoui, éblouissant, où tout rayonnait et était pénétré de lumière.

Ainsi Luizzi crut voir au delà de sa chambre son salon vide et meublé comme il l'était ; au delà du salon, sa salle à manger avec tout ce qui l'occupait, puis l'antichambre où Pierre dormait sur une banquette. Au dessus de sa tête il lui sembla voir, à travers le plafond, l'appartement de sa sœur ; il en reconnut de même chaque pièce, et suivit cette étrange inspection avec une curiosité ravie. Il cherchait avec

soin s'il se trouvait quelque meuble qui lui échappât; il fixait son attention sur les meubles mêmes, et découvrait dans leur intérieur les plus petits objets. Il plongea pour ainsi dire son regard de chambre en chambre, les parcourant dans tous leurs détails d'ornement, car elles étaient inhabitées, et il s'émerveillait à cet étrange spectacle qu'il eût voulu voir plus animé, lorsqu'il reconnut la chambre de Juliette. Elle y était, et Henri s'y promenait à grand pas. Juliette lui parlait avec action.

Le baron écouta : et il entendit comme il voyait. Le son lui arriva droit et net comme s'il n'eût rencontré aucun obstacle où il se brisât, comme s'il eût volé dans un espace vide de tout, excepté de l'air, qui doit lui servir de conducteur. Et voici ce qu'il entendit :

— Tu auras beau faire, Henri, tu as envie de me tromper; je te connais, tu t'es amouraché de cette petite imbécille de Caroline.

C'était Juliette qui parlait ainsi



— Quelle diable de rage te prend, répondit Henri ? il faut pourtant que je couche avec ma femme.

— Et si je ne le veux pas, moi, s'écria Juliette avec fureur.

— Allons, partons... Je ne demande pas mieux. J'ai en poche les cinq cent mille francs du beau-frère, profitons du moment où il est dans son lit ; en deux jours nous pouvons être hors de France.

— Hier c'était possible ; mais aujourd'hui que Barnet est à Paris ça pourrait être dangereux. Au moindre soupçon, il est homme à courir à la police, à nous dénoncer, et les télégraphes vont plus vite que les malle-postes.

— Mais il sait donc tout, ce vieux serpent de notaire ?

— Il ne sait pas les détails, reprit Juliette ; il ne se doute pas, le méchant gueux, que

c'est moi qui avais jeté la lampe sur les habits de Caroline pour la forcer à en mettre d'autres, et la pousser à aller à la fête d'Auterive. Personne n'a pu lui dire probablement comment j'ai persuadé à l'idiote que tu étais amoureux d'elle, et comment ta tendre correspondance qui nous servait si bien à nous écrire, l'a rendue folle de toi.

— Elle m'aime donc? dit Henri avec une vanité de taureau.

— Vante-t'en, repartit Juliette. Va, mon cher, si je ne t'avais pas dicté ta première lettre, et si tu n'avais pas fait écrire les autres par ton sergent-major, le beau Fernand qui faisait d'assez jolis vaudevilles, je ne crois pas qu'elle eût jamais perdu la tête pour toi.

— Ces lettres, dit Henri d'un air méprisant, elles ne sont déjà pas si fameuses. Tu ne peux pas te faire d'idée comme elles m'ont embêté, quand le baron me les a remises chez les chouans, et que je les ai lues.

— Tu les a pourtant écrites.

— Copiées ; et je veux que le diable m'emporte si je les comprenais. Mais je les ai étudiées par nécessité, et maintenant je dirais tout comme un autre : tu seras l'ame de ma vie, le cœur de mon cœur. Je ferais du sentiment platonique par dessus les maisons.

— C'est ça, dit Juliette, que tu avais mis Caroline dans un joli état, la première fois que tu es resté seul avec elle, et je ne sais pas si nous n'étions pas arrivés.

— Parle un peu de çà, toi : tu étais rouge comme un coq quand tu es rentré avec le baron.

— Oh ! moi, c'est différent.

— Hein ? fit brutalement Henri.

— Que veux-tu, mon cher, dit Juliette, le baron est joli homme, il a deux cent mille livres de rente, et puisque tu es marié...

— Avise-t'en, repartit Henri en montrant le poing à Juliette.

— Eh bien! que feras-tu après tout?

— Je vous casserai les bras à tous! à toi comme à lui, répondit Henri dont le visage prit une horrible expression de férocité.

— Bah! ta, ta, ta, tu es devenu un criard, voilà tout, dit Juliette.

— Tiens, reprit Henri, ne parlons pas de ça; tu m'as fait faire assez de sottises dans ma vie, et la dernière est la plus grosse de toutes.

— Merci, fit Juliette; je t'ai donné une femme de cinq cent mille francs.

— C'est-à-dire que je l'aurais très bien épousée sans toi.

— Vrai? Tu l'aurais épousée si je ne te l'avais pas fait connaître, tu l'aurais enflammée avec tes beaux yeux, si je n'avais pas soufflé le

feu. Et puis, n'est-ce pas, on t'aurait reconnu deux cent cinquante mille francs de dot, si je ne lui avais pas fait amener son frère à cette clause du contrat ?

— Oh! je sais que tu es habile quand tu t'en mêles... Mais cette pauvre femme, parole d'honneur ! elle me fait pitié.

— Et le baron me fait pitié aussi, mon cher, car il en a une envie, une envie...

— Encore!

— Je te jure que j'y ai mis de la vertu. Et pas plus tard qu'hier... dans son boudoir, j'ai voulu jouer avec lui.... mais, ma foi, j'ai vu le moment où la tête n'y était plus, et s'il avait bien, bien voulu...

— Juliette ! murmura sourdement Henri furieux.

— Hé ! va coucher avec ta femme et laisse-moi tranquille.

— Tu as parbleu raison, dit Henri avec colère, j'y vais. Et il s'apprêta à sortir.

— Henri, s'écria Juliette en se levant, si tu sors d'ici cette nuit, c'est fini entre nous.

— Alors, reprit Henri en revenant, ne m'ennuies pas avec ton baron, et parlons un peu sérieusement. Et, pour en revenir à ce Barnet, quelle idée as-tu qu'il se doute de quelque chose?

— Le voici, puisqu'il faut tout te dire. C'est pour ces six mille francs qu'il avait donnés à Caroline, que j'avais déposés chez ma mère, et qui devaient servir à votre prétendue fuite.

— Eh bien! ces six mille francs nous les avons empochés, et tu es venue faire tes couches à Paris, grace à ce petit secours que le bon Dieu et toi vous nous aviez procurés.

— Eh bien! ces six mille francs, dit Juliette,

Barnet s'en est inquiété d'abord à Toulouse où j'étais encore, et les sœurs ont répondu qu'elles n'en avaient pas entendu parler, mais que Caroline les avait sans doute emportés à Evron. Comme le bonhomme Barnet savait que, pour avoir sa fortune, les religieuses laissaient leur protégée faire à peu près tout ce qu'elle voulait, il a paru se contenter de cette raison. Mais dernièrement, en revenant de Rennes, il s'est détourné pour aller à Evron, et il a demandé à la supérieure si Caroline avait apporté de l'argent, elle lui a dit que non.

— Mais ce que tu as conté à Caroline arrange tout.

— Pour elle, oui; mais non pas pour Barnet, qui, à Vitré, a eu d'assez mauvais renseignemens sur ton compte. Et cela joint aux six mille francs.

— Hé mais! dit Henri, n'a-t-elle pas pu rapporter cet argent à Paris.

— Très bien, fit Juliette, et tu crois que si

Caroline avait eu six mille francs, le baron eût été obligé d'emprunter de l'argent à Barnet pour faire la route de Vitré à Paris. C'est ça qui a surtout donné l'éveil à ce méchant gredin : alors il s'est rappelé les premiers douze cents francs donnés à ma mère, et il a pensé que les six mille avaient bien pu passer par le même chemin.

— Mais qui t'a dit tout ça ?

— Eh bien! c'est Gustave, qui était avec ce hibou de notaire, et qui, ne sachant rien de rien, lui a dit qu'il me connaissait, un jour que Barnet m'a nommée devant lui.

— Et qu'est-ce qu'il lui a dit ?

— Pas grand'chose, heureusement ! Il lui a dit qu'il m'a connue figurante au théâtre de Marseille.

— Pas ailleurs au moins, dit Henri.

— Eh non! Gustave n'est jamais venu à Aix quand j'étais chez ma mère.



l'ombre de la flamme des bougies allumées. Ce n'était pas ce prestige qui avait écarté devant le baron les murs, la distance, l'obscurité, les corps intermédiaires qui l'eussent empêché de voir Henriette Buré dans son horrible cachot : c'était une transparence qui laissait voir les objets eux-mêmes , quoique l'on vît au delà d'eux ; c'était pour tout ce qui se présentait à lui l'effet de la vitre qui ne cache rien , et qu'on aperçoit cependant ; c'était un spectacle inoui , éblouissant, où tout rayonnait et était pénétré de lumière.

Ainsi Luizzi crut voir au delà de sa chambre son salon vide et meublé comme il l'était ; au delà du salon , sa salle à manger avec tout ce qui l'occupait, puis l'antichambre où Pierre dormait sur une banquette. Au dessus de sa tête il lui sembla voir, à travers le plafond , l'appartement de sa sœur ; il en reconnut de même chaque pièce, et suivit cette étrange inspection avec une curiosité ravie . Il cherchait avec

soin s'il se trouvait quelque meuble qui lui échappât; il fixait son attention sur les meubles mêmes, et découvrait dans leur intérieur les plus petits objets. Il plongea pour ainsi dire son regard de chambre en chambre, les parcourant dans tous leurs détails d'ornement, car elles étaient inhabitées, et il s'émerveillait à cet étrange spectacle qu'il eût voulu voir plus animé, lorsqu'il reconnut la chambre de Juliette. Elle y était, et Henri s'y promenait à grand pas. Juliette lui parlait avec action.

Le baron écouta : et il entendit comme il voyait. Le son lui arriva droit et net comme s'il n'eût rencontré aucun obstacle où il se brisât, comme s'il eût volé dans un espace vide de tout, excepté de l'air, qui doit lui servir de conducteur. Et voici ce qu'il entendit :

— Tu auras beau faire, Henri, tu as envie de me tromper; je te connais, tu t'es amouraché de cette petite imbécille de Caroline.

C'était Juliette qui parlait ainsi



cher, tu ne pourras jamais te faire aux façons des gens comme il faut.

— Toi, c'est tout le contraire ; tu prends des airs de princesse, des tons de prude....

— Ah ! s'écria Juliette avec une expression d'exaltation ; c'est qu'une femme, vois-tu, a autre chose dans la tête et dans le cœur que vous autres hommes. Si j'étais née dans la révolution, je serais maréchale..... ou bien si j'étais née avant, j'aurais été la Dubarry...... Mais il n'y a rien à faire maintenant avec des hommes qui sont aussi bégueules qu'avares.

— Et moi, pourquoi me comptes-tu, s'il vous plaît ?

— Oh ! toi, je t'aime, c'est bien différent. Mais tiens, si tu n'étais pas jaloux comme une bête ; ce baron, vois-tu, je ne lui laisserais pas un sou de ses deux cent mille livres de rentes.....

— Je suis assez riche comme ça.

— Voyons, dit Juliette..... Je te laisse Caroline...... ça m'est égal. Et je prends le baron.

— Ça va, dit Henri.... Puis il reprit, et s'écria : Non, décidément non.

— Tu ne veux pas?

— Non, non, je déteste ce baron, vois-tu. Je le déteste parce que tu l'aimes ; il te plait, avec son jargon, ses gants jaunes, son air de grand seigneur.... Si c'était un vieux, je ne dis pas, ça me serait égal. Mais lui, non, mille fois non.

— Soit. Mais avise-toi de penser à Caroline, et tu verras.

— Eh bien, nous verrons.

— Prends garde. Elle me dit tout, et je saurai bien ce qui arrivera.

— Et si ça arrive ?

— J'ai tes fausses lettres de change, mon cher.



— Tu les a gardées, misérable gueuse ?

— Elles sont en lieu sûr; je prends mes précautions.

Henri se frappa le front de colère, et Juliette continua :

— Oh! je te connais, mon poulet. Je te l'ai dit, tu ne demanderais pas mieux que de me planter là maintenant ; mais merci... Du reste, si ça te plaît, va chercher ta femme... tu es libre...

— Que le diable t'emporte avec ma femme ; je ne m'en soucie guère.

— Plus que tu ne dis.

— Je te donne ma parole d'honneur que non. C'était seulement pour la forme. Car enfin je passe ici une singulière première nuit de noces.

— Je comprends que la chambre nuptiale t'eût convenu beaucoup mieux que la mienne.

— Elle restera vierge, je t'en réponds.

— Pour cette nuit, du moins, j'en suis sûre.

Henri s'arrêta tout à coup devant Juliette, et parut frappé d'une idée soudaine. Il contempla long-temps sa complice comme pour absorber par le regard ce que cette femme avait de lubricité en elle, et lui dit :

— Peut-être que non...

— Pourtant Caroline n'y montera pas.

— Mais tu y viendras, toi.

— Moi...

Et Juliette se laissa aller à sourire à cette détestable proposition, et ajouta :

— Au fait, ça serait drôle. — Mais non, je ne veux pas... je ne suis pas d'assez bonne humeur.

— Allons donc, dit Henri en lui prenant les mains et en l'attirant; ne fais pas la bégueule, la bonne humeur te viendra.



— Laisse-moi tranquille, repartit Juliette, tu me fais mal; tu es toujours brutal.

— Tu sais bien qu'il n'y a que toi pour moi au monde, reprit Henri en l'entourant de ses bras.

— Ah! tu es insupportable, dit Juliette en se laissant aller, ça te prend comme un vertige.

— Viens, viens donc.

— Non, dit Juliette, cette chambre est au dessus de celle du baron.

— C'est précisément là l'amusant, dit Henri.

Et enlevant Juliette de ses bras herculéens, il l'emporta à travers l'appartement tandis qu'elle disait :

— Henri, quelle idée... Quelle rage tu as... Oh! quel monstre tu fais.

Puis elle reprit soudainement en l'entourant aussi de ses bras :

— Et c'est pourtant pour ça que je t'aime; gredin!!

Luizzi les vit s'avancer vers la chambre nuptiale : ils en franchirent la porte. Dans un mouvement d'indignation et d'horreur, le baron voulut s'écrier, et véritablement il poussa un cri terrible. Mais toute cette vision délirante disparut; il se sentit plongé dans une obscurité profonde, où il appelait vainement en poussant des cris. Il ne vit plus rien, n'entendit plus rien, ne sentit plus rien; puis tout à coup il ouvrit les yeux et il vit :





IX

Rencontres.

Il vit Juliette, Henri et Caroline penchés sur son lit, et l'empêchant de se briser les membres dans les horribles convulsions que le tétanos avait fait succéder à son immobilité. Malgré les douleurs atroces qu'il éprouvait, il avait, comme il arrive souvent dans cette in-



explicable affection, la parfaite perception de tout ce qui se passait autour de lui, et l'entier usage de sa raison. En voyant Henri et Juliette à ses côtés lui prodiguant des soins empressés, le baron fut forcé de reconnaître qu'il avait été durant quelques heures sous l'empire d'un délire extravagant, et dans ce moment une idée soudaine sembla venir l'éclairer sur le danger de sa position.

Il se rappela que déjà, à deux différentes reprises, il avait été pris pour un fou; il comprit alors qu'étant sans cesse sous l'empire de l'obsession des révélations du Diable; toute chose certaine devenait un doute pour lui, toute apparence un mensonge; qu'il traduisait en crimes et en vices tout ce qu'il ne pouvait expliquer autrement. Alors la crainte de voir cette propension de son esprit s'arrêter à une idée fixe et se tourner en folie s'empara tellement du baron, qu'il se résolut tout d'un coup à ne plus chercher à sonder les

mystères de la vie, et à continuer à marcher comme le vulgaire des hommes, en se guidant, non plus sur les fausses clartés de l'enfer qui teignaient tout d'une si sanglante couleur, mais à l'aide des simples lumières de son jugement et en regardant les choses et les hommes de leur meilleur côté.

Mais peut-être Luizzi fit-il alors vis à vis du Diable ce qu'Orgon fait vis à vis de Tartufe. Quand l'hypocrite a quitté la maison du bourgeois crédule, celui-ci s'écrie : *C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien*. Une fois que Luizzi voulut chasser de sa tête cette manie d'apprendre, il s'écria en lui-même : *Maintenant je croirai que tous sont gens de bien*.

La convalescence assez pénible qui suivit ce grave accident, si rarement suivi de guérison, dissipa entièrement toutes les craintes de Luizzi, que la maladie avait exaltées jusqu'à une si épouvantable vision. Henri fut pour lui d'une attention extrême; et, quant à Juliette,



elle lui tint fidèle compagnie, lui faisant des lectures, causant avec une bonhomie, une grace et une modestie qui ne se démentaient point. Elle n'en avait que plus d'attraits pour le baron; car à ce charme d'une société douce et facile, elle joignait toujours cet enivrement magnétique que le baron subissait toujours malgré lui. Enfin, lorsqu'il fut capable de sortir, il était tout à fait amoureux de Juliette, ou plutôt, pour en revenir à la singulière passion que lui inspirait cette femme, il la désirait comme un séminariste, et la redoutait comme un enfant.

Un notable changement eut lieu du reste dans la position du baron. De même qu'il avait envoyé le marquis de Bridely pour avoir des nouvelles de M. de Mareuilles, de même celui-ci avait chargé le jeune du Bergh de s'informer de la santé d'Armand.

Ces visites s'étaient renouvelées chaque jour des deux côtés. Gustave avait trouvé le moyen

de dire chez madame de Marignon, où Mareuilles demeurait depuis qu'il était son gendre; qu'il avait, lui marquis de Bridely, soixante mille livres de rentes, et cela sembla une excuse pour les peccadilles passées; sa tentative d'escroquerie devint une folie de jeune homme à qui l'espoir d'une grande fortune avait permis d'être moins circonspect qu'un pauvre diable; attendu la certitude qu'il avait de pouvoir grandement réparer ses torts.

On s'était accoutumé à le voir; et, s'il n'était pas des intimes de la maison, on laissait cependant échapper avec quelque vanité le nom du marquis de Bridely parmi les beaux noms des jeunes gens qui fréquentaient la maison de madame de Marignon. On murmura même que la belle jeune madame de Mareuilles regrettait, sinon la personne et la fortune de Gustave, du moins son titre de marquis. D'une autre part, Luizzi avait reçu avec politesse les visites d'abord cérémonieuses, puis ensuite plus amicales



de M. Edgard du Bergh. L'air fin et doux de ce très jeune homme, qui baissait les yeux comme une fille et parlait d'une petite voix mièvre et flûtée, avait plu à Luizzi. Il l'avait invité à venir pour son compte, et Edgard avait profité de l'invitation. Il était résulté de tout cela une espèce de rapprochement par intermédiaires entre Luizzi et M. de Mareuilles; et le baron, sans envie de pousser les choses plus loin, mais en homme qui sait vivre, consacra sa première sortie à une visite à son adversaire, dont la guérison était beaucoup moins avancée que la sienne.

La réconciliation de deux hommes de cœur, qui s'étaient assez bravement battus l'un contre l'autre pour mêler à leur combats des quolibets, quelque mauvais qu'ils fussent, n'était pas difficile à amener. Mareuilles tendit la main à Luizzi : ils s'embrassèrent et ne s'en voulurent plus, car ils étaient trop libres de se haïr ouvertement pour se garder une rancune cachée.

D'ailleurs ils n'avaient guère voulu que se tuer l'un l'autre, et on ne s'en veut pas dans le monde pour si peu. Si Mareuilles et Luizzi avaient été rivaux pour une distinction politique, pour des succès de femmes, ou pour une supériorité de chevaux ou de coupe d'habits, on comprend que c'eût été une haine à mort, mais pour du sang, il n'y avait que des manans qui eussent pu se le rappeler.

Après avoir vu Mareuilles, Luizzi demanda à voir madame de Marignon, qui le reçut avec cette grace de bonne compagnie d'une femme qui sait oublier et se souvenir à propos. Luizzi chercha à retrouver dans cette vieille dame si bien tenue, si posée, si digne, la folle Olivia, la libertine Olivia, et il reconnut qu'il y avait, au dessous de cette apparence de raideur, un fonds d'indulgence et de facilité qui obéissait aux pruderies dont elle était entourée, mais qui les détestait.

Madame du Bergh, qui se trouvait là, re–



mercia Luizzi du bon accueil qu'il avait fait à son fils. Il retrouva madame de Fantan qui lui annonça que sa fille était mariée, puis la belle madame de Mareuilles; et Luizzi sortit de chez madame de Marignon tout à fait raccommodé avec ce monde que le Diable lui avait montré si odieux.

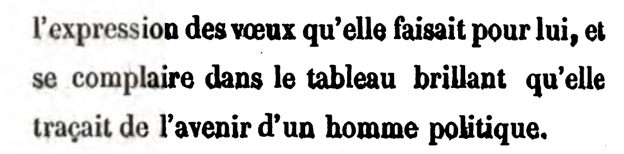
D'ailleurs, depuis qu'il l'avait quitté, depuis sa première et fatale maladie, le baron s'était si souvent trouvé en contact avec les vices ridicules et grossiers de la bourgeoisie et du peuple, qu'il se sentit revivre dans l'atmosphère facile et légère de ce salon; il écouta avec un plaisir tout nouveau cette parole dorée et flatteuse des gens qui ont du savoir vivre, et il se promit bien de ne plus recommencer ses perquisitions hors de cette sphère élevée.

Cependant quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis la première sortie de Luizzi, lorsqu'il reçut une lettre de Barnet qui avait quitté Paris deux jours après le fameux duel.

Dans cette lettre, le notaire conjurait le baron de venir à Toulouse pour mettre ordre à ses affaires, et lui faisait part d'un projet qui sourit assez à Armand. Le député d'un arrondissement où Luizzi avait ses plus riches propriétés venait de mourir, et une nouvelle élection allait être faite. Barnet, qui disposait d'un assez grand nombre de voix, ne voulait pas, par opinion, les donner ni au candidat de l'opposition extrême gauche, ni au candidat légitimiste: il ne voulait pas en outre, pour cause de haine particulière, les donner au candidat ministériel qui avait emporté sur lui une place de receveur particulier que Barnet eût préférée à son étude; il les offrait donc au baron à qui il assurait le succès s'il voulait venir lui-même tenter la chance.

Le baron fit part de cette lettre à sa famille dont Juliette faisait presque partie, et ce fut avec un vif sentiment de plaisir qu'il vit pour la première fois cette jeune fille s'animer dans





l'expression des vœux qu'elle faisait pour lui, et se complaire dans le tableau brillant qu'elle traçait de l'avenir d'un homme politique.

Luizzi se laissa d'abord gagner à cet enthousiasme : mais il se rappela à quelles investigations sont soumis les malheureux candidats, et il eut peur que son passé ne fût pas facile à expliquer à des électeurs bourgeois et très peu fantastiques. Cependant une étrange découverte et un événement non moins étrange le poussèrent à accepter. En effet, quelques jours après, se trouvant chez madame de Marignon, il parla d'un ton assez dégagé de la candidature qu'on lui offrait.

Ce fut de tous côtés un concert de félicitations sur sa bonne fortune.

— Vous vous ferez élire, n'est-ce pas? lui dit un vieux monsieur à figure cambrée et aristocratique ; il serait temps que la France se fît représenter par quelques noms de ceux qui pourraient lui rappeler que toute sa gloire

n'appartient pas à cette époque. Les Luizzi datent dans l'histoire, de la guerre des Albigeois ; on les trouve à côté des Levi et des Turenne dans ces mémorables évènemens.

— Il serait temps aussi, mon cher M. d'Armely, reprit madame de Mareuilles, que nos députés ne fussent pas tous des avocats de canton, des médecins de campagne ou des marchands de fer et de cotonnade. Ces messieurs, avec leurs habits marrons, leur linge malpropre et leurs mains sans gants, envahissent tous les salons, ils sont chez le roi, ils sont chez les ministres, ils sont partout ; et une pauvre femme ne sait à qui parler à moins qu'elle ne veuille discuter l'impôt sur le sel ou le tarif des douanes. Ils ne dansent pas, ils n'écoutent pas, ils ne rient pas.

— C'est vrai, mais ils votent, dit une dame qui passait pour faire des mots charmans : c'est leur grande affaire.



— Et surtout celle des ministres, ajouta un monsieur qui était renommé pour la hardiesse de ses opinions.

— En vérité, ma chère Lidie, reprit une jeune femme, dont Luizzi ne pouvait apercevoir les traits, car elle était adossée à une fenêtre et presque cachée sous son chapeau, mais dont la voix le frappa singulièrement, en vérité, reprit-elle, je ne suis pas de votre avis. Vous feriez bien mieux de ne pas nous enlever les derniers hommes de salon qui nous restent, et de ne pas conseiller à M. le baron d'aller se perdre dans cette cohue d'honorables fort honorables, je veux le croire, mais qui suent la politique et l'ennui à empester tout un salon dès qu'ils y entrent. C'est un mal qui se gagne, une odeur dont on s'imprègne ; et tenez, mon mari, qui a à peine l'âge requis pour occuper son siège à la chambre des pairs, mon mari est déjà empoisonné de cette manie. Quand il rentre d'une séance de la chambre

haute, c'est comme M. de Mareuilles quand il revient du club des Jockeis; mon mari sent la politique, et le vôtre le tabac. J'aime presque autant un capitaine de la garde nationale.

Luizzi cherchait à se rappeler où il avait entendu cette voix, lorsqu'il fut distrait par l'accent mâle et hardi d'une autre femme qui, grandement belle dans toute l'étendue du mot, repartit avec une sorte d'impétuosité passionnée.

— Et que voulez-vous qu'on fasse dans notre époque, si on ne se livre pas à la carrière politique. Le but de tout homme qui a l'intelligence de sa force, n'est-il pas, toujours et en tout lieu, d'imposer sa supériorité à ses rivaux et de se faire un nom et un pouvoir dont on soit obligé de reconnaître l'ascendant. La carrière politique est la seule qui, aujourd'hui, puisse mener à ce but; tout



homme qui a quelque ambition virile doit donc la suivre.

— A ce compte, dit la jeune femme d'un ton assez aigre, vous eussiez trouvé bon que, dans les jours les plus abominables de la révolution, un homme d'honneur eût cherché ce pouvoir et ce renom dont vous parlez ; vous eussiez approuvé qu'un vrai gentilhomme se fît, par exemple, le soldat de Bonaparte pour arriver à une épaulette de général ou à un bâton de maréchal, et qu'un marquis de vieille race se fit sénateur pour être comte de l'empire?

— Assurément, madame.

— Voilà des sentimens qui m'étonnent de la part de la comtesse de Cerny, de la part de la fille du vicomte d'Assimbret, de la part d'une femme qui porte deux des plus beaux noms de France.

— Et que je ne m'étonne pas, moi, répondit avec dédain la belle femme, de ne pas voir partager à la comtesse de Lemée.

— La comtesse de Lemée, s'écria Luizzi, (fille Turniquel), murmura-t-il en lui-même, comme s'il eût voulu achever la pensée de madame de Cerny.

— Moi, dit la jeune femme en saluant gracieusement Luizzi, moi, M. le baron, qui étais curieuse de savoir si vous me reconnaîtriez.

— Ah! vous vous connaissez, dit madame de Marignon, voulant rompre le cours des reparties qui commençaient à s'aigrir entre ces deux dames.

—Nous avons passé quelque jours ensemble chez M. de Rigot, mon oncle, dit madame de Lemée. J'espère, monsieur de Luizzi, que vous ne m'en voulez pas du méchant procès qu'il vous a fait. Il l'a perdu et j'en suis ravie. C'est un peu la faute d'un certain M. Bador, à qui il en avait confié la direction; mais quoique sa maladresse m'ait fait perdre d'assez belles espérances d'héritage, j'en remercie ce cher monsieur,



puisqu'il a fait qu'il ne peut y avoir aucune rancune entre nous.

Luizzi écoutait, admirant l'imperturbable aplomb de mademoiselle Ernestine Turniquel, lorsque celle qu'on avait appelée la comtesse de Cerny dit à Luizzi :

— Ah! vous avez connu monsieur...... de Rigot ?

— J'ai eu cet honneur, répondit assez froidement le baron qui désirait se mettre du parti de madame de Lemée, afin qu'elle le ménageât de son côté ; tandis qu'il cherchait à se rappeler où il avait entendu prononcer ce nom de Cerny.

— Je vous en félicite bien sincèrement, monsieur, reprit la comtesse d'un ton presque impertinent, en regardant Luizzi attentivement.

Madame de Marignon voulut encore rompre

la conversation sur le compte de Rigot, et dit à Luizzi :

— Et pourrait-on savoir dans quel département vous comptez vous faire élire.

— Dans l'Aude dit Luizzi, à N.....

— Mais vous avez là un terrible concurrent, dit le vieillard qui avait parlé le premier.

— Qui donc? mon cher d'Armely, demanda madame de Marignon.

Ce nom avait déjà été pour Luizzi un sujet d'étonnement, et il faisait de fâcheuses réflexions, en voyant chez madame de Marignon, et sur ce pied d'intimité, le père de l'infortunée Laura; lorsque celui-ci reprit :

— Oui, M. le baron, vous avez un terrible concurrent, un homme qui peut compter sur les efforts de tous nos amis politiques.

— Et c'est.....

— M. de Carin, dit le marquis.



— M. de Carin, répéta Luizzi. Lui ..

— Le connaissez-vous donc aussi, reprit la comtesse avec un intérêt très marqué.

— Oui beaucoup... beaucoup..., répondit lentement Luizzi, devenu pensif à tous ces noms évoqués un à un comme pour le frapper de mille affreux souvenirs...

— Ah! reprit madame de Cerny, voilà ce que j'appelle un homme de cœur et de haute capacité. Avec un caractère moins ferme que le sien, c'était une vie manquée; marié à une idiote qui a fini par devenir folle, il a eu à subir de tels chagrins que tout autre y eût succombé.

— Du moins n'a-t-il pas eu celui d'être trompé par sa femme, dit le baron amèrement.

Tout le monde éclata de rire, et madame de Cerny devint rouge jusqu'au blanc des yeux.

— Allons, reprit en riant madame de Fan-

tan, il faut tout pardonner à la folie ; la pauvre femme ne savait ce qu'elle faisait. D'un autre côté, Cerny avait été fort dérangé avant de vous épouser, et on ne perd pas si vite de mauvaises habitudes.

Ceci rappela alors à Luizzi que le comte de Cerny était celui qui avait essayé d'être moins grossier que les autres autres hommes qui entouraient madame de Carin. Pendant qu'il réunissait un à un tous ces souvenirs, des regards équivoques couraient tout autour de ce cercle, comme des éclairs à l'horizon. Mais madame de Cerny les arrêta d'un coup d'œil impérieux et reprit :

— Quoi qu'il en puisse être, M. de Carin, il a cherché une distraction à ses malheurs dans une vie noblement occupée, et il en a triomphé. Ah! monsieur le baron, si M. de Carin est le concurrent que vous avez à combattre, je désespère de votre succès.

— Eh bien, je le tenterai, reprit Luizzi avec



une énergie dont personne ne devina le secret, et qui venait de l'indignation qu'avaient fait naître en lui les éloges de la comtesse pour M. de Carin, et la calomnie des autres contre l'infortunée Louise ; je le tenterai, et peut-être ne serai-je pas aussi malheureux que vous le pensez.

— C'est d'un courage que j'honore, repartit madame de Cerny.

— Faites-en donc provision, reprit le vieux marquis d'Armily, car Carin m'a écrit qu'il avait déjà un concurrent redoutable, un riche maître de forges du pays, un certain capitaine Félix Ridaire.

— Félix Ridaire, répeta Luizzi.

— Oui, et M. de Carin est d'autant plus inquiet, qu'à part ses opinions, qui sont fort exagérées, on dit que ce M. Ridaire est un homme d'une capacité incontestable, et d'une probité au dessus de tout soupçon.

— Le capitaine Félix Ridaire? répéta Luizzi en souriant dédaigneusement.

— Le connaîtriez-vous aussi, s'écria-t-on de tous côtés.

— Oui, oui, dit Luizzi avec la même expression énergique; je le connais aussi, et je combattrai ce concurrent comme l'autre.

— Vous connaissez toute la terre, dit la comtesse en riant.

Luizzi s'approcha d'elle, pendant que quelques personnes qui se levaient faisaient rompre le cercle avec bruit.

— Et je crois avoir l'honneur de vous connaître aussi, dit-il tout bas à la comtesse.

Cette réponse de Luizzi lui avait été dictée par un singulier sentiment de dépit contre toutes ces éloges si libéralement accordés à des gens qu'il en savait si complètement indignes. D'un autre côté, si le nom



de madame de Cerny lui avait rappelé le récit de madame de Carin, le nom d'Assimbret lui avait remis en mémoire le vicomte libertin habitué de la maison de la Béru, et qui avait si gaiement volé à Libert les nuits de son Olivia et si rudement chassé ce rustre de Bricoin. Un vague désir de troubler cette femme, en lui disant qu'il était dans la vie de chacun des choses avec lesquelles on peut le dominer, poussa le baron, et lorsque la comtesse lui répondit en riant :

— Je ne crois pas, monsieur le baron.

Celui-ci continua :

— Et cependant, madame, je pourrais vous expliquer comment une femme telle que vous, oubliant avec indulgence les égards de position qu'elle doit au nom du comte de Cerny, se trouve chez madame de Marignon par complaisance sans doute pour son nom de mademoiselle d'Assimbret.

— Quoi! monsieur, dit rapidement la comtesse d'un ton alarmé et en jetant un regard significatif sur madame de Marignon, vous savez.......

— Beaucoup de choses, dit Luizzi, encouragé par l'effet qu'il produisait, et peut-être aussi, continua-t-il, pourrais-je vous rassurer sur le résultat des attentions de M. de Cerny pour l'infortunée madame de Carin.

Ce mot, qui, pour Luizzi, ne faisait allusion qu'à l'innocence de Louise dont il se croyait assuré, sembla confondre madame de Cerny. Une rougeur subite se répandit sur son visage, elle regarda Luizzi avec un singulier effroi et balbutia d'une voix altérée :

— C'est impossible..... monsieur..... vous ne savez pas.....

— Je sais tout, repartit Luizzi, charmé de pousser jusqu'au bout cette mystification dont le succès était si inattendu pour lui.



Et tandis que madame de Cerny le suivait d'un regard épouvanté, il la salua et sortit en se disant :

« Il n'y a donc aucune femme sur la vie secrète de laquelle on ne puisse frapper même au hasard, sans y éveiller le souvenir d'une honte ou d'un remords. »

Cette réflexion attrista Luizzi et fut prête à lui rendre tous ses doutes sur le compte de Henri et de Juliette. Cependant il réfléchit que pour ce qui concernait madame de Carin, il n'avait d'autres renseignemens que ceux qu'il avait puisés dans le manuscrit de cette infortunée. Il se souvint que le Diable l'avait laissé dans le doute sur la véracité du récit de Louise, et que son histoire avait tout le caractère d'une idée fixe; d'un autre côté il se dit qu'en supposant même que cette histoire ne fût pas le résultat d'une folie, il était assez naturel que madame de Carin n'y eût point fait l'aveu d'une faiblesse qui eût pu donner des

armes contre elle. En conséquence de ces bonnes raisons, l'indignation qui avait poussé Luizzi lorsqu'il avait entendu parler de M. Carin et de Félix, se calma devant le doute qui le prit : et la résolution où il avait été un moment de se servir contre eux dans sa lutte électorale, de ce qu'il savait sur leur compte, lui parut tout au moins imprudente.

Il était dans ces dispositions au moment où il rentrait à son hôtel; et il se repentait de l'entraînement qui l'avait conduit à se prévaloir un moment de connaissances dont il ne pouvait révéler l'origine, lorsqu'une autre voiture que la sienne s'arrêta à sa porte. Le valet de pied ouvrit la portière, et Luizzi put remarquer que le brillant équipage était occupé par une femme. Du fond de la porte cochère où il était descendu il put entendre une voix qui dit avec vivacité :

—Tout de suite pour M. le baron de Luizzi... puis à l'hôtel.



Une main élégante, d'une richesses de formes et d'une blancheur éblouissante remit un billet au domestique qui ferma la portière. Celui-ci entra chez le concierge et lui jeta le billet en répétant l'ordre de sa maîtresse.

— Tout de suite pour M. le baron de Luizzi.

Puis il remonta à son poste en criant au cocher :

— A l'hôtel !

Et l'équipage disparut au grand train de ses deux superbes chevaux.

Le baron avait cru reconnaître la voix de la femme qui avait parlé et il ne s'était pas trompé. Il lut le billet, qui était ainsi conçu :

« Monsieur,

» Les paroles que vous m'avez dites rendent une explication indispensable entre nous.

Je crois m'adresser à un homme d'honneur, je n'hésite donc pas à vous dire que je vous attends ce soir à dix heures. Nous serons seuls.

« LÉONIE DE CERNY. »

Ce billet charma d'abord Luizzi, il se fit un assez doux devoir de répondre à une telle invitation ; mais, en y réfléchissant bien, il pensa qu'il serait fort embarrassé de résoudre les doutes de madame de Cerny, il reconnut que le peu qu'il savait sur les relations du comte et de Louise ne suffirait pas à une femme sans doute très jalouse; car il fallait un sentiment bien puissant pour la pousser à une démarche aussi extraordinaire que celle qu'elle venait de faire ; il se dit enfin, que dans tous les cas il lui faudrait expliquer la source de ces renseignemens, et Luizzi ne se souciait nullement de raconter d'aucune façon comment il avait pu entrer dans la maison de fous habitée par madame de Carin.

Il en conclut qu'il serait plus facile et plus

raisonnable de répondre un billet d'excuses, et il monta chez lui en se réservant d'y réfléchir.

Il trouva tout le monde assemblé chez Caroline, on projetait une partie de mélodrame à la Porte-Saint-Martin, et tout le monde était d'un entrain complet. Caroline surtout semblait ravie, et Juliette était d'une gaîté charmante ainsi que Henri. Luizzi, du reste, avait remarqué que les manières du lieutenant s'étaient polies au contact des gens comme il faut, et il s'associa facilement à la joie commune. Le jeune du Bergh et Gustave étaient de la partie. Luizzi refusa d'y aller, sous prétexte de santé et parce que d'ailleurs, dit-il, il avait vu cette pièce. Il voulut être libre, sans parti bien arrêté cependant de se rendre chez madame de Cerny. Seulement, pendant le dîner, il parla de sa visite chez madame de Marignon; il nomma la comtesse avec affectation, pour voir si Edgard du Bergh pouvait lui apprendre

quelque chose sur son compte. Il fut satisfait, sinon dans sa curiosité, du moins dans le but qu'il s'était proposé, car Edgard parla de madame de Cerny avec un enthousiasme ardent pour sa beauté et le respect le plus profond pour sa vertu.

Cette fois encore Luizzi, en écoutant du Bergh, laissa échapper l'occasion de remarquer le trouble que le nom de Cerny produisit sur Juliette ; mais il était tout à la comtesse. Et il répondit à Edgard :

— Je sais combien elle est belle, dit le baron, je ne doute pas qu'elle ne soit irréprochable; mais ne la croyez-vous point très jalouse?

— Elle ? s'écria du Bergh, pas le moins du monde, je vous jure. Sans être mal avec la comtesse, personne ne mène une vie plus indépendante que son mari. Je ne la crois pas jalouse par caractère, et le comte d'ailleurs ne lui en donne guère le sujet. Après avoir



été l'un des hommes les plus à la mode de Paris, il a changé tout à fait de manière de vivre; il a tourné à l'ambition; et comme sa femme a, je crois, plus de cette passion dans le cœur que d'aucune autre, ils s'entendent à merveille.

Ces renseignemens ne concordaient pas avec l'effroi de la comtesse à propos des paroles de Luizzi sur la prétendue intrigue de M. de Cerny et de madame de Carin; il demeura donc dans sa perplexité et laissa sa compagnie se préparer au plaisir des horreurs de *la Tour de Nesle*, alors dans sa nouveauté. Chacun était allé s'apprêter; Juliette seule était restée dans le salon avec le baron, qui réfléchissait à part lui. Alors la jeune fille l'arrachant à sa rêverie, lui dit fort simplement :

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas grand amusement au spectacle, car vous n'avez pas voulu braver, pour nous accompagner, l'ennui d'une seconde représentation.

— Vous avez tort, dit Luizzi nonchalamment, cette pièce est au contraire d'un intérêt très vif, et si je n'étais si faible....

— Et quel est le sujet de cet ouvrage?

— Le sujet, dit Luizzi en regardant Juliette.... ma foi, il est assez difficile à expliquer. Je laisse à l'auteur le soin de s'en charger.....

— Il s'agit d'une reine de France, dit Juliette, qui avait des amans...

— Qu'elle faisait jeter dans la Seine après des nuits d'ivresse et d'orgie, répondit le baron.

Le visage de Juliette s'éclaira d'un regard fauve et d'un sourire luxurieux, et le baron fut frappé de l'idée soudaine qu'une nature comme celle de Juliette pouvait expliquer la férocité et la lubricité des crimes attribués à Jeanne de Bourgogne.

Par un mouvement emporté du désir inces-



sant que cette femme réveillait en lui, il se rapprocha d'elle et lui dit :

— Il y a dans ce drame une peinture merveilleuse de ces plaisirs frénétiques, de ces baisers furieux, de ces ivresses délirantes où jette l'amour, et ce tableau vous surprendra, j'en suis sûr.

Juliette leva sur Luizzi des yeux humides où son regard tremblait comme les rayons d'une étoile dans la brume. Armand en fut pour ainsi dire inondé, et, dans un mouvement irréfléchi, il osa prendre Juliette dans ses bras et plus hardi qu'il ne l'avait été jusque-là, il l'attira sur ses genoux, chercha ses lèvres de ses lèvres, et l'attacha à lui.

Juliette sembla se tordre sous ce baiser, mais s'arrachant encore une fois à Luizzi, elle s'enfuit en s'écriant :

— Oh! non! non! non!

Luizzi allait peut-être se décider à suivre

Juliette au spectacle, persuadé que cette jeune fille cachait sous sa réserve un amour qui la dévorait et qui la lui livrerait le soir même, s'il savait profiter de l'exaltation que pouvait faire naître en elle un drame pareil à *la Tour de Nesle;* mais au moment où il flottait entre le désir de posséder Juliette et l'obligation de se rendre à l'invitation de la comtesse, il reçut un nouveau billet ainsi conçu :

« M. le baron de Luizzi ne m'a pas fait dire s'il se rendrait à mon invitation. J'attends sa réponse, et j'attends surtout M. de Luizzi. »

LÉONIE.

Encore une fois le baron se dit que ce serait mal d'abuser de la faiblesse de l'amie de sa sœur; et pour ne pas céder à une nouvelle tentation, il répondit sur le champ qu'il aurait l'honneur de se présenter à dix heures chez madame de Cerny.

Pendant ce temps, Luizzi avait entendu Henri et Juliette causer gaîment et rire dans

leur chambre, où ils étaient allés depuis longtemps achever leur toilette. Juliette rentra cependant avant eux, et comme on les entendait approcher en s'appelant avec cette douce familiarité du bon ménage, Juliette alla vers le baron et lui dit :

— Il faut que je vous parle ce soir absolument ?

— A quelle heure ?

— A notre retour du spectacle.

— Il sera minuit, dit Luizzi qui calculait qu'il pouvait être de retour de chez madame de Cerny.

— A minuit soit, plus tard s'il le faut, dit Juliette...

— Où vous verrai-je ?

— Chez moi ; si vous ne craignez pas d'y monter, quand moi je ne crains pas de vous y recevoir.

Luizzi fit un signe de consentement et chercha la main de Juliette, qui la retira en disant d'un air particulier, et avec un soupir violent :

— Nous verrons... nous verrons...

Henri et sa femme rentrèrent et bientôt après Gustave et Edgard, et ils partirent.

Luizzi resta seul à reflêchir sur ses deux rendez-vous, et voici les pensées qui lui vinrent à ce propos :

Plus je regarde le monde, plus je vois que la chose qui y tient le plus de place, c'est l'amour ou bien ce qui passe pour l'amour, le plaisir. Les femmes ne s'occupent guère d'autre chose légitimement ou illégitimement. Or il est difficile qu'elles s'en occupent tant si les hommes ne s'en mêlent pas un peu, seulement ils dédaignent de paraître y trop penser, non point par discrétion, mais par vanité,



et pour se faire considérer comme des esprits graves et rassis. Il me semble donc que le rôle de curieux que je joue au milieu de tout cela est assez niais. Voici une double occasion d'en sortir. Juliette sera à moi quand je voudrai, cette nuit même si je veux; mais une femme dont la défaite me charmerait bien autrement, ce serait madame de Cerny, une femme vertueuse, une femme à idées arrêtées : cela doit être un triomphe flatteur, et un adorable passe-temps.

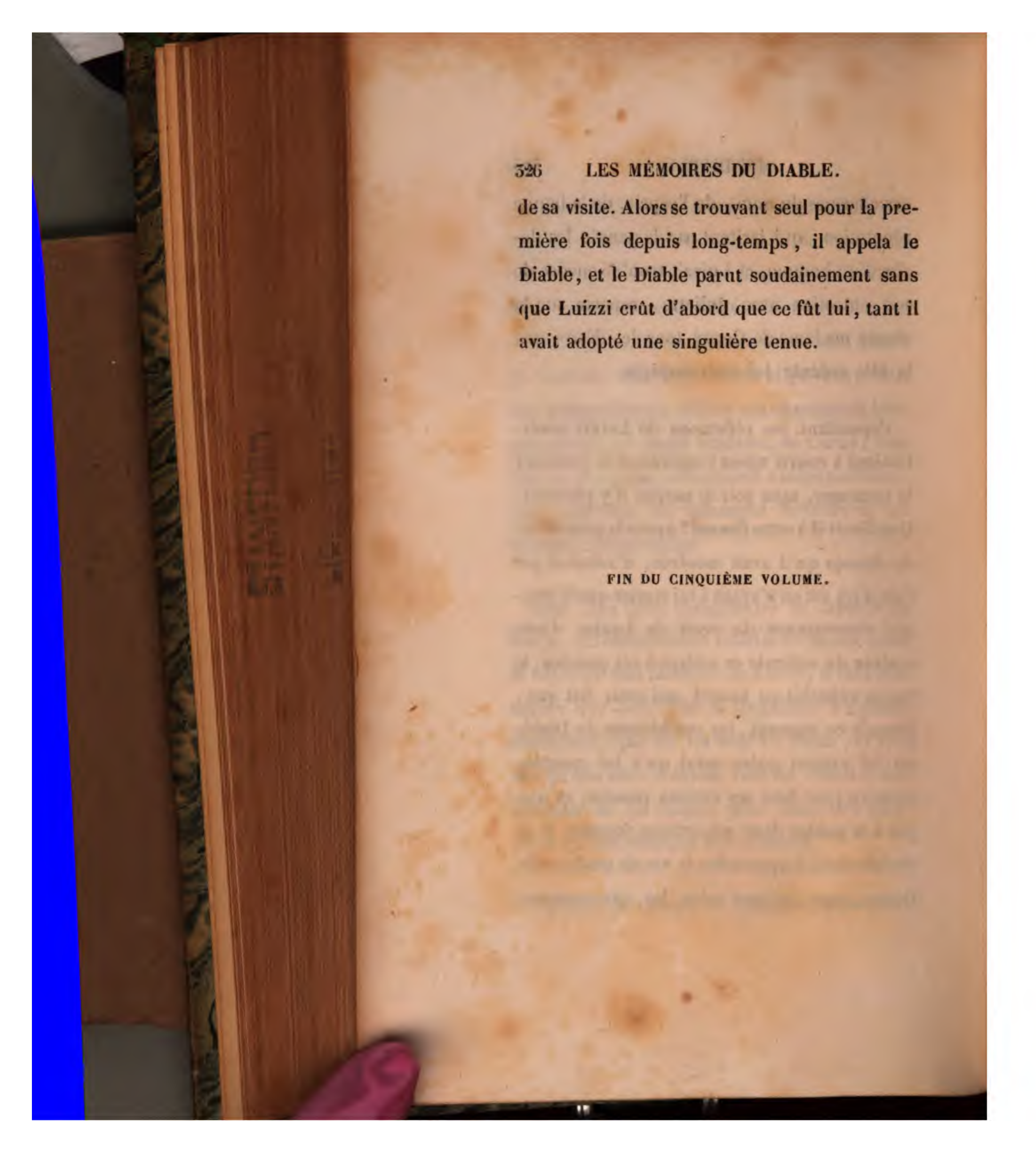
Pour bien faire comprendre ce caprice du baron, qui abandonnait Juliette en pensée pour se reporter vers madame de Cerny, il faut dire encore que cette fille si singulière n'agissait absolument que sur les sens du baron, et que dès qu'elle était absente, rien ne restait à son souvenir de cet empire pour ainsi dire physique qu'elle exerçait sur Armand.

Madame de Cerny, au contraire, avait tous

ces charmes du nom, de l'esprit, de la bonne réputation, qui irritent par la pensée les désirs d'un homme, et Luizzi, troublé encore de son entretien avec Juliette, reporta sur la chaste madame de Cerny tous les désirs que la fille ardente lui avait inspirés.

Cependant les réflexions de Luizzi continuaient à courir après l'espérance de posséder la comtesse, sans voir le moyen d'y parvenir. Que dirait-il à cette femme ? Après la prétention de finesse qu'il avait montrée, n'aurait-il pas l'air d'un sot en n'ayant à lui conter que la maigre circonstance du récit de Louise. Cette crainte du ridicule se mêlant à ses pensées, le baron réfléchit au hasard qui avait fait que, jusqu'à ce moment, les confidences du Diable ne lui avaient guère servi qu'à lui montrer sous un jour fatal ses actions passées, et non pas à le guider dans ses actions futures, il se décida donc à apprendre la vie de madame de Cerny, pour en user selon les circonstances





de sa visite. Alors se trouvant seul pour la première fois depuis long-temps, il appela le Diable, et le Diable parut soudainement sans que Luizzi crût d'abord que ce fût lui, tant il avait adopté une singulière tenue.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

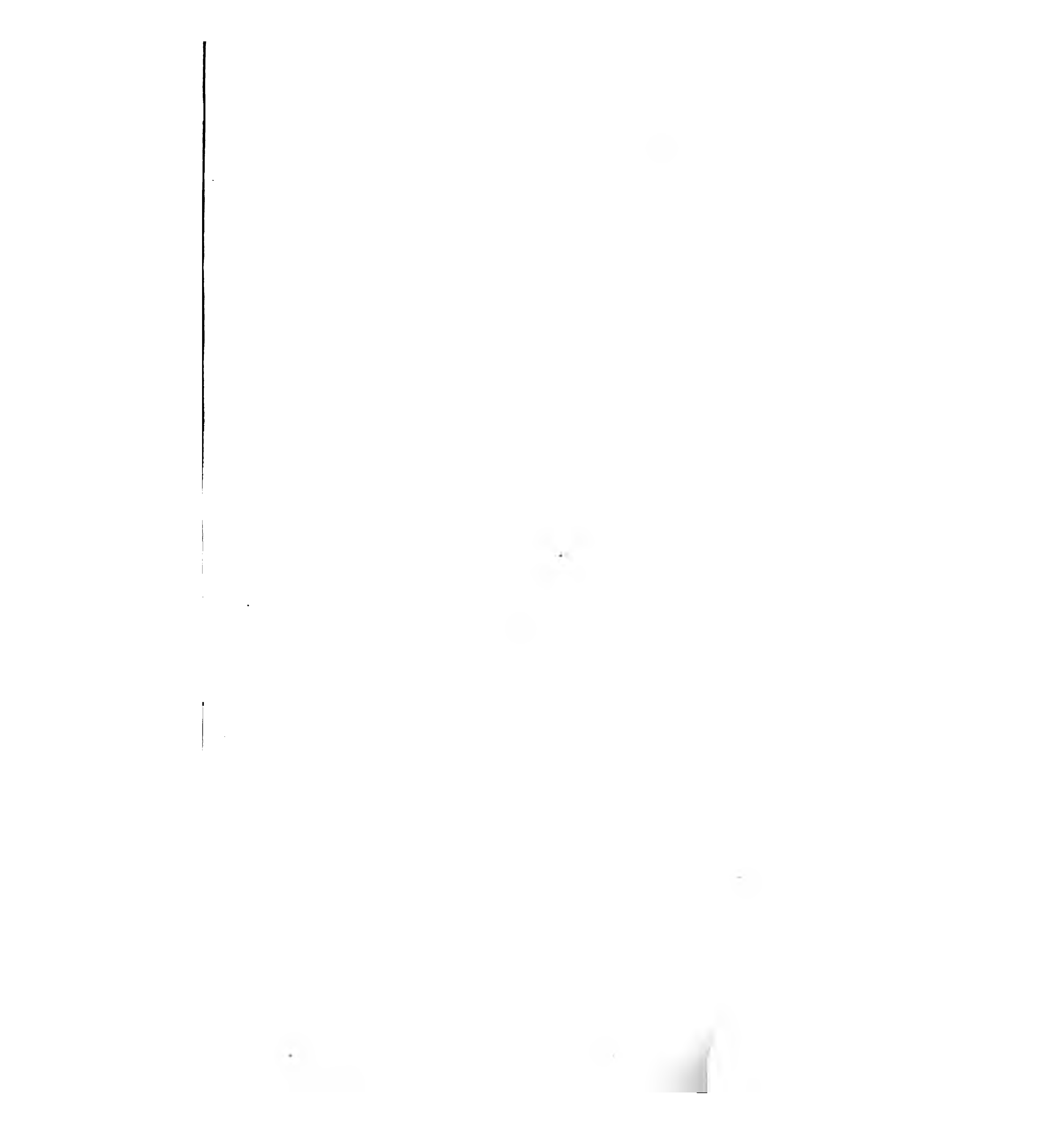
I.	La Sœur de charité. — Une Scène de chouans.	3
II.	Une Intrigue de couvent.	51
III.	Correspondance.	117
IV.		147
V.	Conclusion selon Luizzi.	195
VI.	Suite.	214
VII.	Conséquences d'une plaisanterie	235
VIII.	Tetanos.	269
IX.	Rencontre.	289



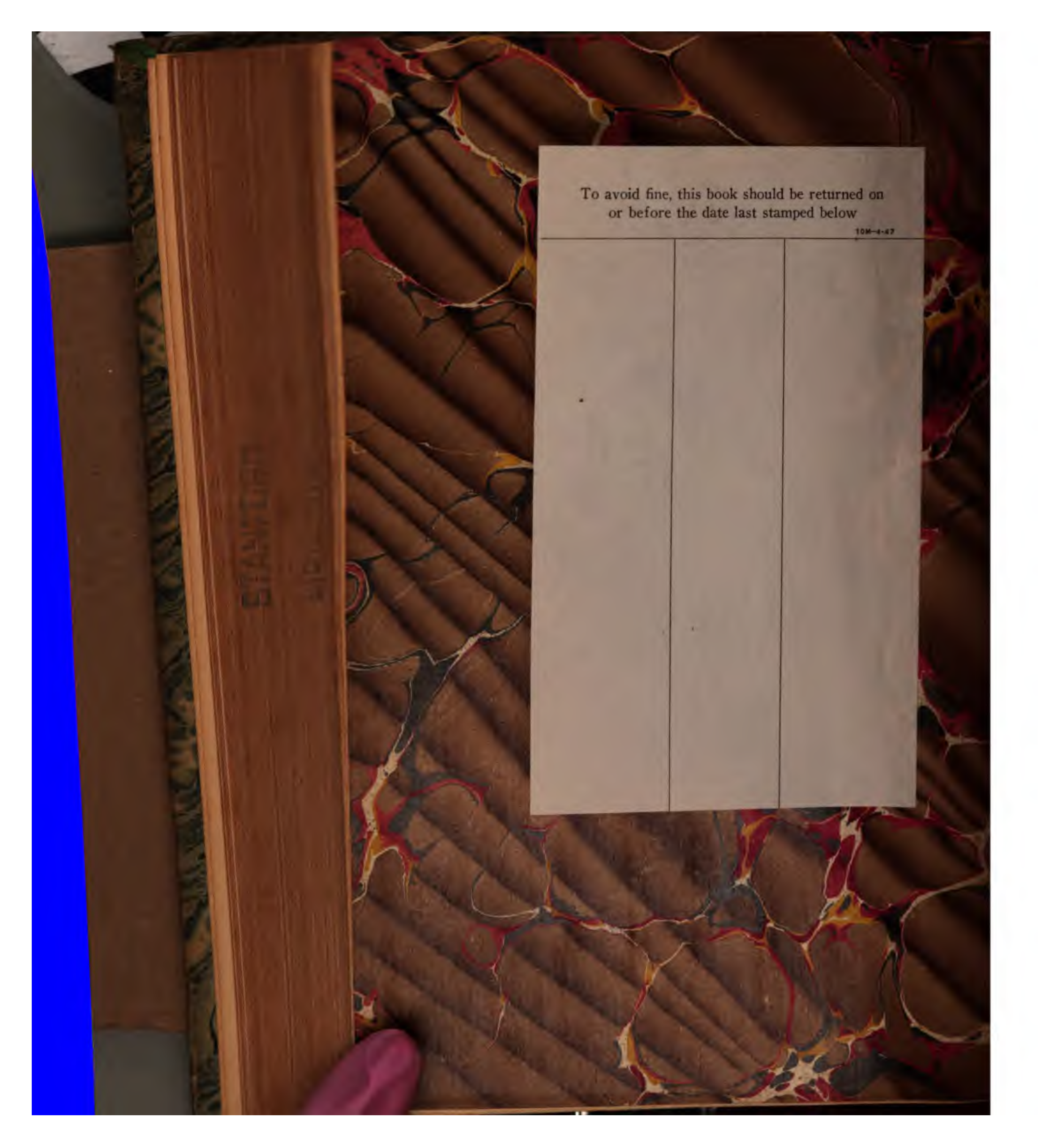




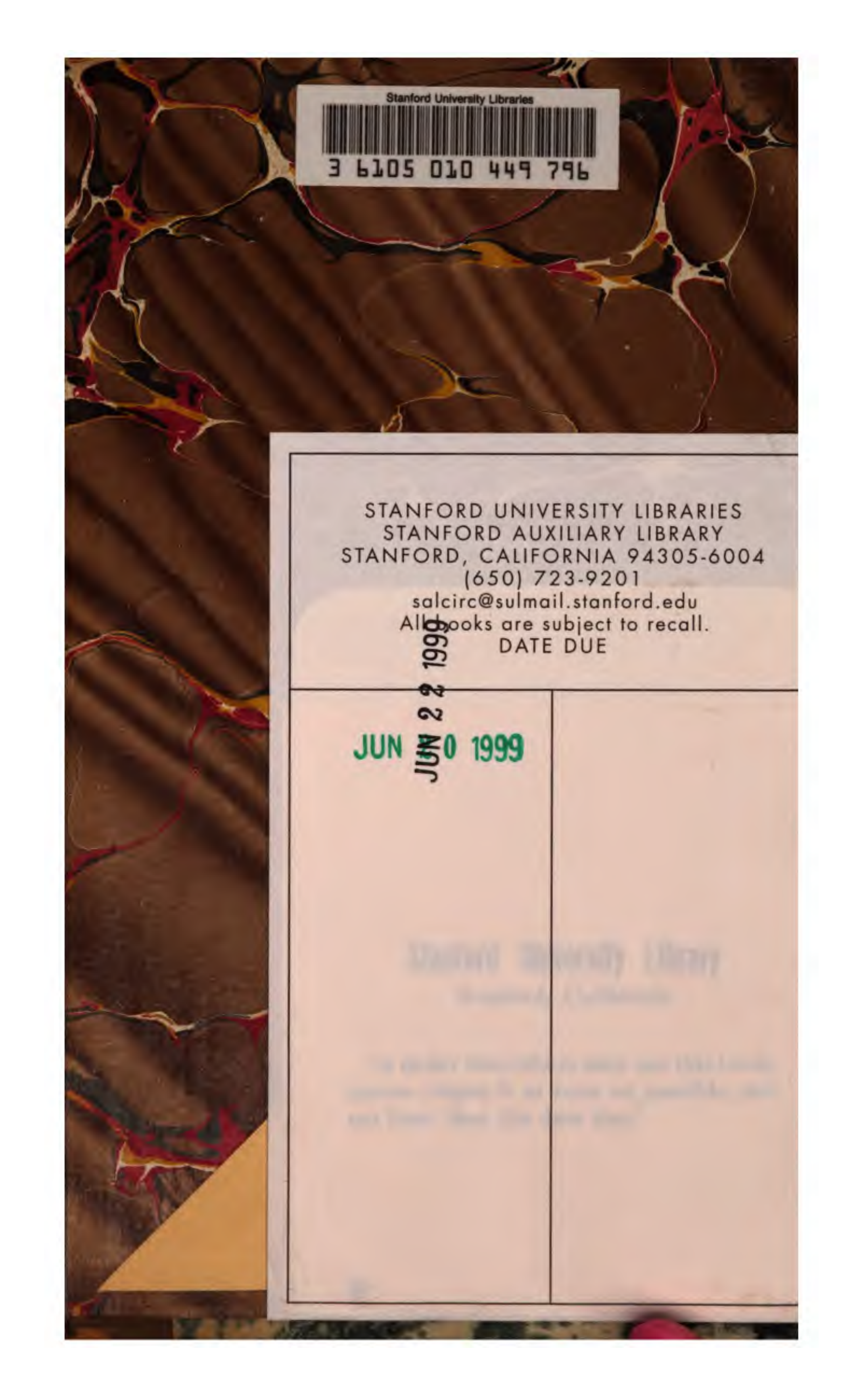








To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below
10M-4-47


Stanford University Libraries
3 6105 010 449 796
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-9201
salcirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE
JUN 22 1999
JUN 30 1999

